ÉDITÉ PAR ILDEFONSE ROUSSET

—

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

LE

TOUR DE MARNE

DÉCRIT ET PHOTOGRAPHIÉ

PAR

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE

ET

ILDEFONSE ROUSSET



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, boulevard Montmartre, 15

—

1865



LE CANAL S^T MAUR

Tour de Marne — *Ildefonse Rousset, Phot.*

LE

TOUR DE MARNE

INTRODUCTION.

COMMENT ON DEVIENT PHOTOGRAPHE ET TOURISTE.

« Et moi, je vous soutiens, s'écria un artiste, qu'il n'y a rien aux environs de Paris de plus admirable que le tour de Marne ! »

Ainsi se terminait une conversation prolongée sur les paysages du département de la Seine. Ildefonse Rousset et moi, qui l'avions entendue, nous aurions voulu demander compte à l'artiste de sa conclusion ; mais il avait disparu en nous lançant, pour ainsi dire, le trait du Parthe.

« Qu'est-ce que c'est que le tour de Marne? » demandai-je à mon ami.

Il m'avoua qu'il n'en savait absolument rien ; mais il me promit de prendre des renseignements.

J'avais complétement oublié cet incident, lorsque, plusieurs mois après, Rousset vint me réveiller.

« Eh bien ! me dit-il, es-tu prêt?

— A quoi?

— A faire le tour de Marne, parbleu !

— Tu sais donc ce que c'est?

— Voilà trois mois que je l'étudie ! C'est merveilleux ! La Marne, à partir de Joinville jusqu'à Gravelle, décrit des méandres qui n'ont pas moins de quatorze kilomètres, et qui baignent une presqu'île très-étroite à sa naissance. Sous le premier Empire, des ingénieurs eurent l'idée d'épargner à la batellerie ce long et difficile parcours, et ils réunirent Joinville à Gravelle par un canal qui n'a guère plus d'un kilomètre de longueur. Les bateaux et les trains de bois qui viennent de la haute Marne s'ar-

rêtent maintenant entre Joinville et Saint-Maur. Là ils s'engagent dans un souterrain de cinq cent quatre-vingt-quinze mètres ; ils débouchent dans un bassin spacieux, et, après avoir franchi une écluse d'un seul sas, ils se retrouvent tout près de l'embouchure de la rivière. Ils ont accompli en moins d'une heure une traversée facile, tandis que l'ancien parcours leur prenait quelquefois plus d'une journée et les exposait à de graves dangers, en raison des brusques sinuosités de la rivière et de ses nombreux récifs.

— Ainsi, le tour de Marne est donc le trajet qu'évite avec soin la navigation commerciale ?

— Précisément, et c'est en cela qu'il est devenu cher aux artistes et aux canotiers, maîtres sans conteste d'une rivière charmante, semée d'îles dont la végétation rivalise avec celle des tropiques, bordée de villas riantes et dominée par des coteaux d'où la vue embrasse un immense horizon. De grands arbres se reflétant dans l'onde qui baigne leurs pieds, des

forêts de roseaux empanachés, des multitudes de plantes aquatiques, donnent aux bords de la Marne, épargnés par les chemins de halage, l'aspect d'une nature vierge, dont la civilisation a laissé bien peu d'échantillons, surtout aux environs des grandes villes.

— Cette description sommaire me ravit, dis-je à Rousset ; ne te laisses-tu pas entraîner par l'enthousiasme ?

— Juges-en, » répondit-il.

Et il mit sous mes yeux un album d'admirables photographies qui reproduisaient quelques-uns des sites enchanteurs du tour de Marne.

« Je pars avec toi ! m'écriai-je ; je serai ton *fidèle Achate ;* mais celui qui a commencé cette magnifique collection doit éprouver le désir de la compléter. Il faudra que le photographe soit du voyage. Tu le connais ?

— C'est moi-même, sans nulle vanité.

— Toi ! je te croyais absorbé par de tout autres occupations.

— J'ai toujours aimé, reprit Rousset, l'as-

solement dans les travaux. On se délasse de l'un par l'autre ; or, en est-il un plus récréatif que celui de reproduire instantanément les paysages ou les figures dont vos yeux sont frappés ? Le tour de Marne m'a tellement ravi, que j'ai voulu communiquer mes impressions à tous les amis de la nature luxuriante et poétique. Le dessin, la gravure, exigeaient des talents que je possède peu, ou même que je ne possède pas, et entraînaient des lenteurs qui ne répondaient pas à mon impatience. Ils ont d'ailleurs l'inconvénient de trahir parfois la vérité, tandis que l'image photographique, si elle est prise en temps opportun et si la production en est entourée de tous les soins minutieux qu'elle nécessite, rend exactement les objets. Et voilà pourquoi je fais de la photographie.

— Tes coups d'essai valent des coups de maître.

— Le public en jugera. Ce ne sont pas des compliments que je te demande, c'est ta coopération.

— Je te l'accorde bien volontiers ; mais en quoi consistera-t-elle ?

— A m'accompagner dans mes excursions sur les bords de la Marne ; à écrire l'histoire de la presqu'île ; à recueillir tous les faits qui peuvent offrir quelque intérêt ; à décrire enfin une belle contrée qui est à nos portes et que bien peu de personnes connaissent. Combien vont au loin à grand renfort d'argent et de peine pour visiter des sites moins pittoresques et moins variés ! Tu auras la gloire d'avoir fait cette découverte.

— Soit ! je m'embarquerai avec toi. Quand comptes-tu partir ?

— Dès demain, si cela ne te contrarie pas. Mon embarcation est dans le grand bassin de Gravelle. Mon équipage s'y trouvera demain à sept heures précises du matin.

— Sept heures : c'est bien tôt. N'importe ! j'y serai. »

Et dès le lendemain nous commencions notre expédition.

CHAPITRE PREMIER.

LE CANAL DE SAINT-MAUR.

L'aube naît. — L'*Hélioscaphe*. — Les hommes d'équipage. — Le petit caporal de la Marne. — Minoteries Darblay. — Soif inextinguible de la ville de Paris. — Le canal de Saint-Maurice. — Le kiosque de Gravelle. — Le restaurateur Robert. — Le canal de Saint-Maur. — Le barrage. — Excursion en amont.

Ce jour-là, j'eus la satisfaction de me croire vertueux, car, pour la première fois depuis longtemps, je vis lever l'aurore. Au moment où je suivais pédestrement la route qui, partant de Bercy, traverse successivement Conflans, les Carrières, Charenton, Saint-Maurice et Gravelle, les premières lueurs du soleil faisaient, entre les noires silhouettes des rives, ressortir la Seine et la Marne comme deux rubans d'argent.

Quand j'arrivai au pont de Charenton, les rayons de l'astre étincelant s'épanouissaient dans le ciel.

Je trouvai Rousset à son poste, en train de photographier, — qu'on me passe ce néologisme, — tout ce qui était photographiable. En l'apercevant, je ne pus m'empêcher de lui chanter avec variante ce refrain de *Robin des Bois* :

> Photographe diligent,
> Quelle ardeur te dévore ?
> Tu pars, dès l'aurore,
> Le cœur content...

Notre embarcation n'avait rien de commun avec le canot vulgaire, et elle eût entrepris, sans aucune chance de succès, de jouter dans les régates de la Varenne-Saint-Maur ou d'ailleurs. C'était une chaloupe massive, construite solidement et de façon à être peu sensible aux oscillations des flots. A l'arrière était une vaste cabine de planches et de tapisseries dont l'aspect faisait parfois dire aux passants arrêtés sur la

rive : « Tiens ! le théâtre de Guignol qui va sur l'eau ! » Ce mystérieux abri était le laboratoire du photographe ; c'était là qu'il préparait dans l'ombre ses plaques de verre, qu'il manipulait le collodion, le nitrate d'argent, l'hyposulfite de soude, et même le formidable cyanure de potassium, dont une goutte suffirait pour donner la mort. — O photographes ! que de dangers vous affrontez !

Le local, encombré de bouteilles, de fioles, de creusets, de récipients en verre ou en argile, avait l'aspect d'une de ces officines d'alchimiste qui revivent dans quelques tableaux des maîtres flamands, et notamment de David Téniers.

Véritable alchimie en effet ! alchimie que n'avaient devinée ni Raymond Lulle, ni Brandt, qui découvrit le phosphore.

Quelques produits chimiques sont amalgamés.

Une transmutation cabalistique s'accomplit à huis clos.

L'opérateur, qui tout à l'heure cherchait

avidement les rayons du soleil, s'en défend avec non moins d'empressement.

Car la lumière qui a mordu sur la plaque anéantirait en un clin d'œil la gravure qu'elle vient de créer. Le soleil est comme Saturne, il dévore ses enfants.

Le photographe s'enferme, fait autour de lui l'obscurité. Comme l'alchimiste du moyen âge, il consent, par amour de l'art, à respirer des émanations délétères, à se noircir les doigts au contact de substances corrosives, et, de sa cachette ténébreuse, il sort triomphant, un chef-d'œuvre à la main !

C'était à l'arrière de sa chaloupe, dans cette cabine pareille à un théâtre de marionnettes, qu'Ildefonse Rousset avait obtenu les épreuves qui m'avaient émerveillé.

Son embarcation s'appelait l'*Hélioscaphe ;* son équipage se composait de deux hommes : le jeune Charles, apprenti photographe, sachant au besoin manier l'aviron ; le vieux Gabriel, doyen des mariniers et des pêcheurs de la Marne. De même que Vénus, avec la-

quelle du reste il n'avait aucune ressemblance, Gabriel avait dû sortir du sein de l'onde. Nourri sur la rivière, il en connaissait les détours. Point d'îlot, de roche, de récif, de bosse, dont il ne sût le nom, et il pouvait raconter les légendes qui s'y rattachaient. Le fond ténébreux et tourmenté de la Marne, où les gouffres sans fond — terreur des nageurs — succèdent incessamment aux roches sous-fluviales, — désespoir de la batellerie — n'avait aucun mystère pour Gabriel. Les yeux constamment dirigés vers l'eau mugissante, on aurait pu croire qu'il exerçait une puissance magnétique sur les naïades de l'endroit. Il semblait les forcer à lui indiquer l'emplacement des bois et des objets qu'il s'occupait parfois à repêcher, ou bien à lui révéler la résidence des juennes, des barbillons, des brochets, des anguilles ou des lottes, qu'il était toujours certain de trouver au bout de sa ligne quand il la lançait d'une main assurée. Lorsqu'il n'était pas à bord, Gabriel avait l'habitude de se tenir sur la rive, les bras croisés, et contemplant la

rivière, son empire. Les pêcheurs, les bateliers de l'endroit, l'avaient surnommé le *petit caporal* de la Marne.

Au sud du bassin où stationnait l'*Hélioscaphe* étaient les anciennes minoteries de MM. Darblay et Béranger. Longtemps elles ont fourni aux Parisiens la meilleure des farines ; mais l'insatiable ville de Paris, ayant aperçu la nappe qui alimentait ces usines, s'est senti l'eau venir à la bouche ; elle a résolu de l'absorber. M. Darblay s'est incliné devant les désirs de la haute et puissante dame. Pour ne pas perdre les fruits de longues études et de perfectionnements multipliés, il a transporté aussitôt à Corbeil l'admirable outillage qui faisait des moulins de Saint-Maur une des merveilles de l'industrie, et les turbines de ces vastes minoteries mettent aujourd'hui en mouvement de formidables pompes aspirantes. L'eau de la Marne, attirée par une force irrésistible, monte dans des tuyaux où un homme passerait sans peine, et va former, à quarante mètres au-dessus de son point de départ, des

lacs, des ruisseaux et des cascades qui embellissent le bois de Vincennes régénéré. D'ambitieux poissons, qui rêvent une position élevée, profitent de l'occasion pour quitter leur berceau ; les imprudents ! ils ne trouveront pas là-haut les longues herbes, les grottes sombres sous lesquelles s'abrita leur enfance, et les soldats désœuvrés de la garnison les attendent, armés de lignes meurtrières.

Au nord du bassin s'embranche le canal Saint-Maurice, qui abrége la distance entre Gravelle et Charenton, et complète, au profit de la navigation, l'œuvre commencée par le canal de Saint-Maur. Les ateliers nationaux l'avaient ébauché en 1848. Il a fallu, pour établir ce nouveau canal, combler de petits bras transversaux, réunir plusieurs îles en une seule ; mais ces travaux sont achevés, et désormais la marine va prendre ce chemin, laissant solitaire et calme la partie de la Marne qu'elle suit encore aujourd'hui. Le canal de Saint-Maurice se prolonge jusqu'à la Seine.

Parallèlement à la Marne, court une autre

prise d'eau destinée à mettre en mouvement des scieries mécaniques, des forges, des laminoirs, des filatures de laine, des fabriques de boutons, qui ne tarderont pas à disparaître, parce que le gosier altéré de la grande ville réclamera le contingent liquide qu'absorbent ces usines.

La Marne, qui les alimente, va remplir le canal Saint-Maurice de manière à le rendre navigable en tout temps ; elle fournit aux rivières du bois de Vincennes vingt-cinq millions de litres d'eau chaque jour. Les pompes, installées dans les ci-devant minoteries, quand elles seront au complet, enlèveront encore, en vingt-quatre heures, quinze millions de litres, qui seront déversés pour la consommation de la Capitale, dans les réservoirs de Belleville et du parc Saint-Fargeau. Rivière prodigue, que de reconnaissance te doivent et te devront les Parisiens !

En promenant mes regards autour du bassin, je distinguai sur le plateau de Gravelle un kiosque soutenu par d'élégantes colonnettes.

Au-dessus du campanile qui surmontait le dôme, un drapeau flottait dans l'azur du ciel.

« Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— C'est le pavillon du restaurateur Robert, qui a fondé là-haut, sur les limites du bois de Vincennes, auprès du champ de courses, un établissement modèle.

— On y déjeune bien ?

— Supérieurement, et la vue est superbe. De cet endroit on plane, comme l'oiseau dans les airs, sur une immense étendue. La Marne d'un côté et la Seine de l'autre, serpentent à travers une multitude de villas et de villages entremêlés de bosquets et de prairies. Des convois de chemins de fer sillonnant plusieurs lignes, des usines fumantes et de longs rideaux de peupliers animent et complètent le splendide spectacle auquel on assiste du haut du kiosque de Gravelle. Rien, mieux que ce spectacle, ne peut donner l'idée d'une ascension aérostatique. Mais il ne s'agit pas de cela : en route ! »

Et mon ami le photographe me montra la gueule béante du souterrain.

« Quel froid il doit faire là-dessous ! lui dis-je ; que ne montons-nous préalablement chez Robert pour nous donner des forces ?

— Sybarite ! si nous écoutions tes penchants gastronomiques, nous ne ferions jamais le tour de Marne. On déjeunera dans le bateau. »

Et sans me laisser le temps d'adresser au kiosque un regard d'adieu, l'embarcation s'engagea sous la voûte sombre.

C'est une traversée lugubre, pendant laquelle on se livre involontairement à de philosophiques méditations. L'eau est noire comme celle du Styx ; des toiles d'araignée colossales tapissent les parois, d'où pendent des stalactites, semblables à des obélisques qui auraient la pointe en bas ; d'infatigables chauves-souris croisent sans interruption dans une nuit sans fin. Les moindres bruits, répercutés par les échos, grossissent en clameurs menaçantes ; et cela s'explique d'autant plus que, chose exceptionnelle ! on trouve en cet endroit trois voies su-

perposées. Au-dessus du canal passe une grande route, au-dessus de la grande route est le chemin de fer de Vincennes.

Pendant que nous avancions lentement au milieu des ténèbres, au bout desquels les deux ouvertures forment des points de repère et brillent comme des étoiles de salut, une détonation formidable nous fit tressaillir.

Nous n'étions pas encore remis de notre émoi lorsque plusieurs autres détonations, plus violentes encore, ébranlèrent les voûtes. Nous fûmes tentés de croire que les deux chemins supérieurs s'écroulaient sur nos têtes, et que la fin du monde, ou du moins celle du tunnel, était imminente.

Gabriel seul restait impassible ; nous ne pouvions le voir, mais sa voix était calme lorsqu'il prononça ces mots, qui nous parurent d'abord complétement étrangers à l'événement :

« Ils n'y vont pas de main morte ! Et puis, d'ailleurs, ce n'est pas de la poudre de perlimpinpin qu'ils emploient. »

Alors il nous apprit que, pour alimenter les turbines, la ville de Paris faisait creuser un second tunnel, parallèle à celui que nous franchissions, et que les ouvriers étaient obligés d'employer la mine pour avoir raison des roches de la montagne.

Malgré cette explication, quelle joie nous éprouvâmes en revoyant le soleil!

Nous n'avions nulle envie de visiter les travaux du second tunnel, dont l'entrée, toute semblable à celle du canal que nous quittions, s'ouvrait à notre droite. Entre les deux arcades on pouvait lire déjà cette inscription :

PONTS ET CHAUSSÉES.

CANAL DES USINES	CANAL DE NAVIGATION
exécuté	exécuté
PAR LA VILLE DE PARIS	PAR L'ÉTAT
en 1864 et 1865.	de 1810 à 1813.

Par malheur, au moment où nous arrivions au barrage de Joinville, il n'était pas encore ouvert à la navigation.

On le tient généralement fermé, parce qu'il est destiné à élever le niveau de la Marne et à former en même temps un réservoir qui puisse suffire en toute saison aux saignées que supporte la rivière. Le barrage de Joinville, établi au-dessous de l'entrée du souterrain de Saint-Maur, fait refluer l'eau dans ce souterrain, pour la reporter ensuite dans les divers services auxquels elle est destinée. Le barrage ne donne passage que deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, et pendant une heure seulement, aux bateaux qui ont à traverser ces parages et aux embarcations des canotiers.

« Qu'allons-nous faire, me dit Rousset, en attendant l'ouverture de ce malencontreux barrage ?

— Mon avis est toujours le même, répliquai-je ; il est même corroboré par de plus favorables circonstances : déjeunons ! Là-bas, nous avions à gravir une pente escarpée ; ici, les hôteliers, campés sur leurs portes, nous sourient de l'air le plus gracieux ; l'enseigne de la Tête-Noire, comme une image miracu-

leuse, semble remuer les yeux pour nous regarder. Écoute ! Des bosquets du restaurant Pinson s'échappent des chants mélodieux qui font rêver à son homonyme emplumé : déjeunons !

— Non ! s'écria l'intrépide photographe ; puisque nous ne pouvons descendre la rivière, remontons-la, et allons jusqu'à Bry-sur-Marne, saluer la tombe de mon illustre patron, de Daguerre, dont les procédés ont été dépassés, mais qui n'en a pas moins l'honneur d'avoir montré la route. »

Le ton solennel avec lequel cette allocution avait été prononcée ne permettait pas d'y faire la moindre objection. Rousset, d'ailleurs, m'avait fait contempler, à travers une arche du pont de Joinville, le paysage charmant qui existe en amont de ce point. Il m'avait en outre, tandis que Gabriel et Charles organisaient le mât et le cordeau à l'aide desquels ils devaient nous remorquer pour cette excursion improvisée, fait escalader une rampe du haut de laquelle j'avais admiré la panorama qui se déroule de Joinville à Nogent.

CHAPITRE II.

DE JOINVILLE A NOGENT ET BRY-SUR-MARNE.

Monuments de Daguerre et de Silhouette. — L'île d'Amour. — Le moulin de Bry. — Les Cosaques. — Le 29 mars 1814. — Trente mille francs enfouis. — Antoine Watteau. — Le viaduc de Nogent. — L'écho merveilleux. — Le château de Beauté. — Joinville.

Quelque temps après nous étions dans le cimetière de Bry-sur-Marne, au pied d'un pilastre porté sur un socle de granit. C'était le monument érigé en 1852 par la Société libre des beaux-arts à l'inventeur du diorama et du daguerréotype.

Non loin de là est le mausolée d'un ancien seigneur de Bry, le contrôleur général Silhouette, décédé le 20 janvier 1767. C'était un financier réformateur, qui songeait à réduire

les dépenses, à prévenir le gaspillage et les dilapidations ; c'est pour se moquer de son économie que ses contemporains donnaient son nom aux dessins peu coûteux découpés avec des ciseaux dans un morceau de papier noir.

Derrière le maître-autel de l'église de Bry, Daguerre a peint le chœur d'une cathédrale ; l'illusion est complète. Il se proposait d'orner d'une grande toile religieuse une des chapelles de Nogent, lorsqu'il fut frappé de mort subite, le 10 juillet 1851. Son souvenir est conservé parmi les habitants de Bry, et ils en causent parfois sous les vieux ormes de la grande place.

Après avoir accompli notre pèlerinage, il ne nous restait qu'à reprendre le chemin de Joinville et à nous laisser aller au fil de l'eau. Mât et cordeau ayant été repliés, nous tournâmes le dos à Bry et mîmes le cap sur Nogent.

En s'éloignant de Bry, la Marne coule entre deux rives entièrement dissemblables. Celle de droite est une plaine dont les eaux rongent incessamment la berge abrupte, hérissée de



L'ILE D'AMOUR

ET LE VIADUC DE NOGENT

Tour de Marne — *Ildefonse Rousset, Phot.*

plantes sauvages. Le vent y apporte pêle-mêle des graines de prunelliers, de ronces, d'aubépines, de convolvulus, d'absinthes, de scabieuses, qui croissent côte à côte dans une riante promiscuité. Dans les champs voisins, les céréales commencent à disparaître, pour faire place à de blanches villas, couvertes de tuiles rouges, entourées de jardins naissants, et qui semblent sortir d'une boîte de jouets de Nurenberg. Un groupe de maisonnettes s'appelle la villa des Fleurs.

La rive gauche est un coteau prolongé, tantôt aride, tantôt ombragé d'ormeaux séculaires.

La rivière est coupée en deux bras égaux par deux grandes îles, dont la première a reçu dans le village le doux nom de l'île d'Amour. Ce n'est pas le noble éclat du diadème qui peut y séduire le cœur ; c'est une verdure inconnue ailleurs que dans cette zone fortunée. Aussi MM. Dupuis, Sary, Christian, Mmes Suzanne Lagier, Guyon, et bien d'autres adeptes de l'art dramatique, se sont-ils fait des nids

charmants dans l'île d'Amour et dans les îles qui l'avoisinent.

Quelques poutres à fleur d'eau, qui montrent leurs têtes noires entre les joncs et les nénuphars, indiquent l'emplacement d'un moulin détruit.

« J'ai connu le meunier, dit mélancoliquement Gabriel, un bon travailleur, qui aurait mérité une meilleure fin...

— Est-ce qu'il s'est noyé, père Gabriel?

— Si ce n'était que ça... Il a été tué par les Russes.

« C'était en 1814, du temps où les étrangers s'étaient entendus pour nous rendre tous ensemble les visites que nous avions faites chez eux. Comme on ne savait trop ce qu'on deviendrait, le meunier vendit ses rentes, recouvra ses créances, réalisa trente mille francs en beaux napoléons tout neufs, et attendit les événements avec plus de patience.

« J'étais jeune alors, et je m'imaginais que le mot défaite n'était pas français; mais voilà que nous apprenons l'échec de La Fère-Cham-

penoise. Les corps des maréchaux Marmont et Mortier, que nous croyions en Champagne, viennent camper à Saint-Mandé et à Vincennes, et le long de la Marne retentit ce cri, qui n'avait rien d'agréable pour nos oreilles : « Les « Cosaques arrivent ! l'empereur de Russie et « le roi de Prusse sont à Bondy ! »

« Le 29 mars, le meunier, qui était sorti de grand matin pour aller aux renseignements, revient tout effaré : « Femme, dit-il à sa mé-« nagère, donne-moi le sac où sont nos trente « mille francs. — Qu'en veux-tu faire ? — Le « cacher au pied du gros peuplier, tu sais, le « plus élevé de toute l'île. Il n'y a pas une « minute à perdre ! Les Cosaques arrivent ! « Pendant que je vais creuser mon trou et y « mettre l'argent, ferme toutes les fenêtres, « arrête le moulin ! Que l'on croie la maison « déserte ! Les Cosaques arrivent ! »

« Il s'éloigne avec son magot. Tout à coup paraissent là-haut, sur la crête, des soldats russes, infanterie et cavalerie ; c'étaient des éclaireurs du corps de Platoff. Ils remarquent

le bac qui était en amont de l'île, et qui servait surtout à passer les ânes qui allaient au moulin ; puis ils aperçoivent le meunier qui se faufilait entre les arbres. Par malheur pour lui, les branches n'étaient pas aussi feuillues qu'en ce mois-ci.

« Ohé ! batelier, au bac ! au bac ! viens-tu « nous passer ? » lui crient les chefs de la bande, car il faut vous dire que dans ce pays-là les officiers parlent français aussi bien que moi.

— Et même mieux, » murmura le jeune Charles.

Sans faire attention à cette épigramme, Gabriel continua son récit :

« Pendant ce temps la meunière tremblait dans sa maison fermée ; mais voilà qu'elle entend un coup de feu. Ma foi, advienne que pourra ! Si c'est sur son mari qu'on a tiré, s'il est en danger, il faut qu'elle y aille ; c'est son devoir, c'est son idée, à cette femme.

« Elle sort, du reste, sans avoir à craindre. Les Russes avaient battu précipitamment en retraite, à l'approche de quelques cavaliers

français, qui s'étaient montrés du côté de Nogent. Elle trouve son mari sur l'herbe, le cou percé d'une balle ; et son premier mouvement est d'appeler au secours de toutes ses forces.

« — C'est inutile, dit le mourant : les co-
« quins m'ont assassiné. Mais, du moins, ils
« n'auront pas mon argent !... Je l'ai bien
« caché.

« — Où ça, mon pauvre homme? » dit la meunière, car le chagrin a beau remplir un cœur, il reste toujours un petit recoin pour l'intérêt. « Où çà ? au pied du grand peu-
« plier ?

« — Non, reprit le mourant,... je n'ai pas
« eu le temps ;... c'est à gauche là-bas..... »

« Et, de la voix et du geste, il essayait d'indiquer une direction. Mais bast ! il n'y était plus.

« Sa veuve a remué toute l'île ; ses héritiers ont fait faire des fouilles interminables ; on n'a jamais pu déterrer les trente mille francs.

« Ils y sont encore !

— Bah ! père Gabriel, exclama le jeune

Charles au bout de quelques moments de silence, tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde. Le moulin de Bry n'a pas vu que des histoires aussi lugubres! Si j'ai bonne mémoire, il me semble que, depuis ce temps-là, vous avez fait pendant vos excursions de pêcheur — soit dit sans calembour et sans malice — plus d'une pose à la buvette que les meuniers avaient jointe dans les dernières années à leur exploitation; ce qui avait valu à cette île le nom d'île d'Amour, qui a subsisté malgré la destruction du moulin.

— Silence, blanc-bec! repartit Gabriel avec majesté; respect aux grands souvenirs de l'histoire, et n'y mêlons pas le récit de futiles incidents! Incline-toi devant les ruines qui ont abrité un martyr. »

Il ne reste plus, en effet, du moulin que quelques pieux indiquant l'emplacement de la volée et celui de l'estacade. Le moulin, qui devait à sa vétusté un aspect très-pittoresque, tombait en ruines. Il a été vendu, et les acquéreurs ont pris le parti de l'abattre et de trans-

former en habitations de plaisance le territoire assez vaste de l'île d'Amour.

Le cabaret qui avait été établi dans l'île a trouvé un successeur de l'autre côté de l'eau, à mi-côte, sur la rive gauche de la Marne. On y lit cette enseigne :

A l'ancien Moulin de Bry.

LEFÈVRE, MARCHAND DE VINS, TRAITEUR.

Quel charmant ermitage! Devant lui un vieux pommier, dont l'âge a raréfié la séve, tord dans l'air ses grands bras fourchus. La maison se détache en blanc sur le versant gazonné, avec un escalier latéral extérieur. Comme elle est trop petite pour contenir la foule des consommateurs, elle a pour succursales deux rotondes coiffées de toits de chaume et un bateau marnais couché sur le flanc. L'hôte naviguait dessus jadis et n'a pas voulu s'en séparer; de la basse Seine, il l'a conduit dans le canal de la Villette, du canal de la

Villette dans la haute Seine, de la haute Seine dans la Marne. Il a fallu ensuite échouer ce grand navire, le hisser à vingt mètres de la berge, à force de bras, de chevaux et de cabestans, le diviser en cabinets, de sorte que ce restaurant excentrique revient à vingt fois le prix d'un local ordinaire.

Néanmoins, il a du charme, avec ses courtines de feuillage, et je ne pus m'empêcher d'apostropher Ildefonse :

« N'as-tu pas dit qu'on déjeunerait dans le bateau ? car tu l'as dit ! Sachons donc nous en servir !

— Ce n'est pas de celui-là que j'ai voulu parler. Tout ce que je te permets, c'est de te préparer un verre d'absinthe à la source. »

Cette source, abondante, limpide et fraîche, inépuisable glacière qu'envieraient les premiers établissements gastronomiques de la capitale, coule d'entre les racines d'un ormeau et descend à la Marne en sautillant, comme la fontaine dont parle Ovide : *crepitantibus unda lapillis*.

Je tendis mon verre ; mais j'avais calculé inexactement le diamètre et la pesanteur du filet d'eau, qui en tombant fit jaillir et lança au dehors toute la verte liqueur. Il me sembla entendre l'implacable ennemi de l'absinthe, mon collègue et ami, Victor Borie, pousser un ricanement féroce.

L'*Hélioscaphe* se remit en marche et passa bientôt devant Nogent, petite ville de trois mille âmes, bâtie sur un versant que la Marne arrose. Essayant d'être industrielle, elle a des brasseries, des carrosseries, une distillerie, une fabrique de produits chimiques ; mais rien ne saurait lui enlever son véritable caractère, qui est d'offrir les plus riantes retraites aux Parisiens, las des affaires et du bruit.

C'est une très-ancienne cité, fondée par des Gètes Sarmates que les Romains avaient emmenés en esclavage et transportés dans les Gaules.

Chilpéric Ier, roi de Neustrie, y avait un manoir, où il reçut, en l'année 581, la visite de Grégoire de Tours.

Il ne reste pas même un pan de muraille des constructions romaines ou mérovingiennes. Le seul monument de Nogent, c'est le viaduc de huit cent quinze mètres de longueur jeté sur la Marne, pour le passage du chemin de fer de l'Est. Ce viaduc est composé de trente-quatre arches, dont trente ont quinze mètres d'ouverture. Les quatre autres, qui constituent un véritable pont, en ont cinquante. Sa hauteur au-dessus de l'étiage de la Marne est de vingt-neuf mètres. C'est une des œuvres d'art les plus remarquables des environs de Paris.

En passant sous l'arche marinière du viaduc, notre embarcation fut saluée par une explosion de rires sardoniques et bruyants. Ils se répercutaient en s'éloignant comme si une volée de diables railleurs eût traversé la voûte au-dessus de nos têtes. Nous eûmes beau regarder de toutes parts, chercher à droite, à gauche, en avant, en arrière, en bas et en haut, nous ne découvrîmes rien.

C'était une farce de Gabriel. Connaissant le singulier effet d'acoustique que produit le

viaduc lorsqu'on le traverse en bateau, il avait poussé un cri strident que les trente-quatre arches avaient reproduit les unes après les autres, en les renvoyant vers nous avec un surcroît d'intensité véritablement extraordinaire.

L'île aux Loups, que le viaduc coupe en deux parties, fait suite à l'île d'Amour. A l'île aux Loups succède l'île de Beauté. Cette dernière compte au nombre de ses propriétaires Duvelleroy, l'habile et célèbre fabricant d'éventails. S'il a choisi cette résidence, serait-ce en mémoire d'un des maîtres de ce genre, d'Antoine Watteau, qui passa les dernières années de sa courte existence à Nogent, où il mourut le 18 juillet 1728?

Les massifs de verdure que nons admirâmes le long de la rive droite, après avoir quitté le viaduc, sont nommés avec raison le Fonds de Beauté. Le sage roi Charles V aimait à se retirer dans un donjon qu'il y avait fait construire et où s'écoula en grande partie sa vieillesse. Mais ce n'était que le restaurateur de cette habitation royale, que des chartes latines

de la fin du XIIe siècle désignent sous le nom de *Bellitas*. Des moulins en dépendaient (*Molendina Bellitatis*); des eaux vives, amenées du haut des collines, étaient recueillies dans des bassins, d'où elles allaient en cascades grossir les flots de la Marne.

Charles VII avait installé à Beauté Agnès Sorel, quand les Anglais occupaient la meilleure partie du royaume; la jeune maîtresse du roi, comprenant qu'elle avait des devoirs patriotiques à remplir, l'exhortait à sortir d'une funeste indolence pour chasser l'étranger.

C'est de Beauté qu'est parti le salut de la France. Agnès Sorel secondait Jeanne d'Arc. Au milieu des guerres qui désolaient le pays, Beauté perdit son caractère de séjour de plaisance, pour prendre celui de forteresse, et il finit par être un monceau de ruines, dont la population riveraine se partagea les pierres.

Il y a sur les bords de la Marne bien des constructions élégantes dont les plus solides assises sont des débris de l'historique manoir de Beauté.

CHAPITRE III.

DE JOINVILLE A CHAMPIGNY.

HISTOIRE DE SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS.

L'île Fanac. — Le restaurateur Jullien. — La Branche-du-Pont-de-Saint-Maur. — François Rabelais. — Les Bagaudes. — Notre-Dame-et-Saints-Pierre-et-Paul-des-Fossés. — Les reliques de saint Maur. — Les Bénédictins. — Le cardinal Jean du Bellay. — Catherine de Médicis. — Sully et Villeroi. — Le panier plein de petits chiens du roi Henri III. — Les créanciers de Catherine de Médicis. — Saisie et vente de la seigneurie de Saint-Maur. — Le grand Condé. — Un déjeuner en bateau. — Les écrevisses à la bordelaise.

Nous voici de nouveau à Joinville, dont le pont coupe en deux portions inégales l'île Fanac, qui est plus jolie que son nom. Cette île est devenue le rendez-vous des canotiers et canotières, depuis que le restaurateur Jullien, de Bercy, y a transféré son principal établissement.

Il y a créé de magnifiques salons, des cabinets confortables, et dressé une tente immense, sous laquelle ses innombrables habitués se livrent, chaque dimanche, aux plaisirs d'un bal nautico-champêtre.

C'est là, après chaque régate organisée sur la Marne, soit par le Sport nautique, soit par la Société des régates, que se réunit la fine fleur des canotiers et des canotières.

Au moment où nous passions devant l'établissement, une conversation s'entamait entre une équipe à terre et une autre au large.

— Ho ! hé ! là-bas, quel bord ?

— La *Violetta !* et vous ?

— La *Fatma !* bonjour, vieux ! quoi de neuf à la course d'hier ?

— Eh ! les Anglais ont été roulés à des longueurs ! !... Si tu avais vu la *Dame blanche !* c'était épatant !!... Ils ont bouffé leurs bouts de bois si chiquement, que les Anglais qui l'arrachaient de longueur, en avaient leurs pieux !!!

— Dis donc, qu'est-ce qui a ramassé les casquettes ?

— C'est la *Pâquerette.*

— Ça ne m'épate pas ; ils n'ont pas assez de nerf pour faire la pige avec les autres.

— Et toi, as-tu couru ?

— Oui, nous avons le deuxième prix.

— Tant mieux ; descends un peu. Soifons un litre.

— Eh ! non, merci ! il nous faut patiner l'aviron pour aller boulloter chez Jambon. Viens-tu avec nous ? Nous y écoperons une crâne bouteille.

— Y a pas plan ; nos tireurs sont affalés. Notre as a une nage si vive pour une yole, que nous stoppons tous éreintés !

— C'est bien décidé ?

— Mais, oui.

— Eh bien, à la revoyure !

— Bon vent !

Pendant ce bizarre colloque, nous nous étions éloignés. Nous avions atteint le pont de Joinville et dépassé la pointe occidentale de l'île Fanac, sur laquelle reposent deux arches de ce pont cyclopéen.

Nous avons vainement cherché aux archives quel personnage pouvait être ce Fanac dont la mémoire s'est perpétuée ; c'était peut-être un des Gètes sarmates auxquels les Romains confièrent la tâche de coloniser le pays. On ne connaît pas davantage le nommé Olins, qui fit construire un pont à ce même endroit dès le commencement du XIIe siècle. Des habitations se groupèrent alentour, et après un enfantement de plusieurs siècles, le village se trouva assez considérable, en 1790, pour être distrait de Saint-Maur et érigé en commune, sous la dénomination baroque de Branche-du-Pont-de-Saint-Maur. Le nom de Joinville est un hommage rendu en 1831 au second fils de Louis-Philippe.

De grands souvenirs historiques planent sur cette partie de la Marne. Ce fut là que nos pères livrèrent le dernier combat contre la domination romaine.

Là fut le berceau du Théâtre-Français.

Là maître François Rabelais écrivit son immortelle satire.

En vain les paysages m'attirent, en vain les



JOINVILLE

Tour de Marne — *Ildefonse Rousset, Phot*

oiseaux chantent et les fleurs s'épanouissent : j'éprouve le besoin de me plonger dans l'archéologie, la majesté des ruines parle à mon cœur.

Quand je mentionne les ruines, ce ne peut être qu'au figuré, car du *Castrum* des Gaulois, de l'abbaye de Saint-Maur, du château qui la remplaça, il ne reste que des fragments de fondations, des chapiteaux, des sculptures frustes et mutilées.

Pendant la décadence de l'empire romain, les colons et les serfs insurgés de la Gaule et de l'Armorique avaient constitué une ligue défensive qu'on appelait les « Bagaudes, » d'un mot celtique qui signifie *association*. Pour quartier général ils choisirent la presqu'île dont nous faisons en ce moment le tour ; dans l'étroite langue de terre où a été percé le canal, ils creusèrent de profonds fossés, élevèrent des retranchements, et organisèrent un gouvernement dont les chefs, Ælien et Amand, prirent le titre d'empereurs ; mais leur puissance et leurs victoires furent éphémères. En l'an 296, les légions romaines, commandées par Maxi-

mien, s'emparèrent de la citadelle des Bagaudes après une lutte acharnée, et en massacrèrent impitoyablement les vaillants défenseurs.

Sur ses ruines s'éleva le couvent de Notre-Dame-et-Saints-Pierre-et-Paul-des-Fossés. Nanchilde, sœur du fameux roi Dagobert, et son fils, Clovis II, alors âgé de cinq ans, donnèrent la plus grande partie de la presqu'île à l'archidiacre de Paris, Blindegésile, qui la transmit, par acte de l'an 640, aux bénédictins nouvellement installés. Si l'appellation primitive eût été conservée, elle jetterait quelque langueur dans la conversation ; on éviterait de parler, surtout dans un entretien animé, d'une commune qui aurait pour nom Notre-Dame-et-Saints-Pierre-et-Paul-des-Fossés. Heureusement pour nous, les moines de l'abbaye de Glanfeuil cherchaient à déposer en lieu sûr les reliques de leur fondateur, saint Maur. Elles furent apportées, en l'an 688, dans l'ancienne enceinte du *Castrum Bagaudarum*, et voilà pourquoi la commune de Saint-Maur s'appelle Saint-Maur.

Tout ce que nous savons du couvent, c'est qu'on y joua la comédie. *Les Maîtres et Gouverneurs de la Passion et Rédemption de Notre-Seigneur*, avant de débuter à Paris, représentèrent à Saint-Maur leurs mystères et leurs moralités.

Ce furent les premiers essais de l'art dramatique en France, essais informes sans doute, mais qui n'en marquaient pas moins la route où devaient s'engager Corneille, Racine et Molière.

Quant aux bénédictins, qui n'avaient rien de commun avec les savants membres de la congrégation de Saint-Maur, ils négligèrent tellement leur pieuse mission, que Clément VII, par une bulle de 1533, prit le parti de les séculariser. On les remplaça par un chapitre composé d'un chantre ayant deux mille livres de revenu, de huit autres chantres à mille livres chacun, et de quatre vicaires perpétuels à cinq cents livres. La maison abbatiale fut achetée par le cardinal Jean du Bellay, évêque de Paris, qui en fit sa résidence d'été, et y amena Rabelais, son médecin.

C'est sous les ombrages de Saint-Maur, près du cloître abandonné, que le puissant satirique a composé ses pages mordantes contre les moines.

C'est sur les bords de la Marne, dans la demeure d'un prélat mondain, qu'il a trouvé le type de cette abbaye de Thélème, dont l'unique règle se formulait ainsi :

Faiz ce que vouldras.

Eustache du Bellay, frère et héritier du cardinal, vendit à Catherine de Médicis la terre et seigneurie de Saint-Maur. Cette reine et son fils y venaient souvent. Sully, dans ses mémoires, nous apprend qu'en 1586, chargé d'une mission par le roi de Navarre, il y obtint une audience de Henri III.

« J'arrivai, dit-il, à Saint-Maur, où étoit pour lors la cour, et j'allai descendre chez Villeroi, avec lequel je dînai, et passai le reste de la journée. Le lendemain, il me présenta au roi. Je me souviendrai toujours de l'attitude et de l'attirail bizarre où je trouvai ce prince dans son cabinet : il avoit l'épée au

côté, une cape sur les épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petits chiens pendu à son cou par un large ruban, et il se tenoit si immobile, qu'en nous parlant il ne remua ni tête, ni pieds, ni mains. »

Les reines, comme les plus simples mortelles, sont suceptibles de contracter des dettes et de ne pas les payer ; et, le cas échéant, malgré les imperfections des institutions judiciaires du XVI[e] siècle, on trouvait à Paris des huissiers pour poursuivre et des juges pour condamner les augustes débitrices. Catherine de Médicis, avant de passer de vie à trépas, négligea de régler ses comptes avec Hélie du Tillet, sieur de Guex, maître d'hôtel ordinaire du roi Henri IV ; le président de Thou ; Baillet, sieur de Grenelle ; de Ondeau, de Pugues, et autres créanciers. Le maître d'hôtel, tant en son nom qu'en celui de ses cointéressés, fit saisir la terre et seigneurie de Saint-Maur pour la somme de 27,163 écus 5 sous 4 deniers. En vertu d'un arrêt du parlement en date du 27 novembre 1598, cette

terre fut adjugée, moyennant 25,000 écus, à Charlotte-Catherine de La Trémoille, princesse de Condé, comtesse de Taillebourg, veuve de Henri I[er] de Bourbon, prince de Condé, duc d'Enghien. Malgré cette transmission de la propriété, Henri IV, de même que son prédécesseur, visita habituellement Saint-Maur, où il fut atteint d'une indisposition assez grave à la fin d'août 1607.

Les documents authentiques déposés aux archives de la Compagnie des chemins de fer de l'Est me mettent à même de donner exactement, pour la première fois, la liste des propriétaires du beau domaine de Saint-Maur. Le 8 février 1612, par acte passé devant maître Gaillard et son collègue, notaires gardes-notes au Châtelet de Paris, madame de La Trémoille en fait donation à son fils, Henri II de Bourbon, prince de Condé, duc d'Enghien, comte de Clermont en Beauvaisis, etc.

La terre et seigneurie de Saint-Maur échoit par héritage à Louis II de Bourbon, dit le

grand Condé; puis à Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, qui, par acte du 4 juillet 1697, la donne à Louis III, son fils. Elle passe successivement à ses descendants, Louis-Henri et Louis-Joseph. Tous ces princes s'occupèrent à l'envi d'embellir leur demeure favorite; aussi tous les auteurs qui l'ont décrite se montrent-ils animés du plus vif enthousiasme. Robert de Hesseln, dans son *Dictionnaire de la France*, dit en 1771 : « Ce lieu est remarquable par un château magnifique appartenant à M. le prince de Condé. On admire la belle situation de cette maison de plaisance, son édifice et ses quatre pavillons, les terrasses et les colonnes qui en décorent l'entrée, les appartements, et surtout les cabinets, dont la disposition et les ornements sont ce qu'il y a de plus galant. Les jardins sont d'après les dessins de Le Nostre; les deux parterres, bordés par la rivière et par une grande allée couverte, offrent ce qu'on peut imaginer d'agréable ; l'orangerie ne mérite pas moins d'attention. »

Le 1er mars 1789, par acte passé devant maître Bro et son collègue, notaires à Paris, Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, fit donation de la terre et seigneurie de Saint-Maur à son fils Louis-Henri-Joseph, qui, moins de cinq mois après, fuyait précipitamment Versailles, pour aller organiser sur les bords du Rhin l'armée à laquelle il prêta son nom.

La seigneurie de Saint-Maur-des-Fossés disparut avec les autres seigneuries. La terre fut confisquée comme bien d'émigré, et le château démoli.

J'étais occupé à en chercher quelques pierres dispersées, lorsqu'une voix tonnante gronda à mes oreilles.

« Ah çà ! te moques-tu du pauvre monde ? Comment ! tu voulais déjeuner à Gravelle, et tu y songes si peu à Saint-Maur, que tu nous fais mourir de faim !

— Mais toi-même, ô Rousset, qui étais si peu pressé de dejeuner à Gravelle, pourquoi l'es-tu tant à Saint-Maur ?

— C'est que j'ai terminé les photographies que je comptais faire ici.

— Et moi, si j'oublie l'heure du repas, c'est que je commence mes études historiques : puisque ma mission est de recueillir les traditions de ces contrées, il faut bien que je l'accomplisse.

— Tu l'accompliras plus tard ! le bateau vient seulement de franchir le barrage, et nous ne sommes qu'au début de notre traversée : prenons des forces, un vrai festin nous attend !

— Dans le bateau !

— Dans le bateau, et tu verras que mon laboratoire peut, au besoin, se transformer en cuisine. »

Je suivis Rousset en remuant la tête d'un air de doute ; mais quelle fut ma surprise en arrivant à l'*Hélioscaphe !*

Il était amarré sous un dôme de verdure, entre la rive droite de la Marne et l'île Saint-Maur, dont M. Piver, son propriétaire, a fait un délicieux jardin anglais. Des bouteilles de vin suspendues à des ficelles rafraîchissaient

autour des bordages ; sur un banc qui servait de table se dressait, comme une tour, un succulent pâté de foies gras, et dans une casserole fumaient des écrevisses à la bordelaise !

« Des écrevisses ! m'écriai-je avec attendrissement ; par quel miracle ?...

— Par la toute-puissance de Gabriel ! Depuis le commencement de notre navigation, te souviens-tu de l'avoir vu, à maintes reprises, arrêter court notre embarcation, se pencher sur la rivière, y plonger rapidement la main, et, lorsque tu le questionnais sur son action, de l'avoir entendu te répondre : « Ne faites pas attention, c'est une connaissance à laquelle je serre la main. » Eh bien ! c'était autant d'écrevisses appréhendées au col par lui.

« Tout en maniant les rames ou le piquot, Gabriel ne quitte pas des yeux le fond de l'eau ou les rives du fleuve. S'il remarque aux environs d'une pierre ou sur les bords d'un trou certaines traces de sable fraîchement remué : « Il y a là, se dit-il, une écrevisse, » et d'après la forme des traces, d'après la physiono-

mie du trou, il sait si l'écrevisse est à l'affût, si elle mange ou si elle dort, et comment il faut l'aborder : par devant, par derrière ou de flanc.

« En un tour de main la pierre est renversée ou bien le trou est fouillé, et l'écrevisse est prise. Quelquefois, si la dame est enfoncée dans un repaire inaccessible aux mains de Gabriel, il a bien vite fait de placer au bout d'une baguette fendue un petit poisson. Il le présente par la queue à l'orifice du trou, le fait remuer et va ainsi réveiller l'appétit de la vorace habitante de l'endroit. Au bout de quelques instants, on aperçoit une longue pince qui s'allonge ; puis bientôt deux, puis la tête, et enfin le corps entier de l'animal s'avançant sur la proie que Gabriel a soin de tirer de plus en plus envers lui, à mesure que l'écrevisse approche. Saisissant le moment opportun, alors que l'écrevisse elle-même a saisi la queue du poisson, il plonge sa main gauche dans l'eau et empoigne l'appétissant crustacé.

« C'est ainsi que Gabriel t'a ménagé cette

surprise. Avec l'aide de Charles, il nous a préparé ce mets réjouissant dans l'appareil à esprit-de-vin qui nous sert à faire chauffer de l'eau, et qui tout à l'heure nous fournira un délicieux moka. »

Pour exprimer ma satisfaction, je ne trouvai que le mot de Dominus Sampson : Prodigieux !

CHAPITRE IV.

—

EXCURSION AU PARC DE SAINT-MAUR.

L'îlot Saint-Babolein. — L'ilot du Diable. — Les sorcières. — Une forteresse aquatique. Deux mille cinq cents mètres cubes d'eau. — Les squares — Le grand chêne. — Histoire du parc depuis 1814 jusqu'à nos jours. — Saint-Nicolas de Myre. — Notre-Dame des Miracles. — La fête de la Vierge noire. — La rivière percée. — La rape de Champigny. — Javeau et Javiot.

On déjeuna gaiement ; la chaloupe reprit sa marche, laissant derrière elle l'îlot Saint-Babolein, puis l'îlot du Diable, tout hérissé de saules renversés, dont les branches cachées sous l'eau rendent l'approche difficile. Le saint fondateur de l'abbaye de Notre-Dame-et-des-Saints-Pierre-et-Paul avait son domaine en amont, et laissait la place inférieure au démon qu'il avait vaincu. Tandis que les moines pre-

naient leurs ébats dans l'île Saint-Maur et dans l'îlot Saint-Babolein, la chronique raconte que les sorcières des environs, et de bien plus loin encore, venaient faire chaque nuit un sabbat infernal dans l'îlot du Diable, accessible à elles seules. Les sorcières ont disparu avec les moines ; aujourd'hui, l'îlot du Diable sert de refuge aux pêcheurs qui y étendent, afin de les faire sécher, verveux, éperviers, gilles et autres filets.

Après avoir parcouru des rives délicieuses dont Rousset avait déjà pris plusieurs échantillons, notre barque s'arrêta devant un bâtiment carré, solidement bâti, auquel attenait une cheminée en briques, haute d'environ trente-trois mètres.

« Qu'est-ce que cela ? demandai-je à Rousset.

— C'est une machine à vapeur qui fournit de l'eau aux colons du parc de Saint-Maur ; elle vaut la peine d'être vue en détail. Voilà plus haut le réservoir, une forteresse à l'abri de l'explosion des deux mille cinq cents mètres

cubes d'eau qu'elle renferme, et garnie de meurtrières destinées à aérer cette masse liquide. »

Un guide nous introduisit dans l'intérieur. La puissante machine y élève l'eau dans deux réservoirs superposés, dont les voûtes sont soutenues par de massifs piliers. L'édifice est couvert par une plate-forme de quatre cents mètres de superficie, d'où la vue s'étend sur les collines environnantes. De quelque côté que se portent les regards, ils rencontrent un admirable panorama.

Un étranger s'y trouvait en ce moment. C'était un homme de trente à quarante ans, aux cheveux noirs, à la physionomie fine et intelligente. Il avait à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur.

Comme nous examinions ensemble le paysage, nous échangeâmes quelques réflexions : une mutuelle admiration pour les magnificences de la nature, un même culte pour les vieux souvenirs, nous rapprochèrent les uns des autres, et, en descendant de la plate-forme, nous étions en parfaite intelligence.

« Messieurs, nous dit l'inconnu, voici ma voiture; si vous voulez bien y prendre place, je serai heureux de vous montrer le parc de Saint-Maur.

— Quoi! lui dis-je, il existe donc encore, ce parc sous les ombrages duquel le grand Condé se délassait de ses victoires?

— Il a subi quelques modifications, reprit notre guide en souriant. Déjà, lorsqu'en 1814, le dernier des Condé revint de l'émigration, et qu'une ordonnance de Louis XVIII lui restitua le parc de Saint-Maur, il y chercha vainement son château et ses jardins. Son neveu et légataire universel, le duc d'Aumale, mit en vente le domaine, qui fut adjugé, en l'audience des criées du Tribunal de la Seine, le 24 décembre 1831, à M. Jean-Claude Moynat. Celui-ci le transmit à son fils, Jean-Charles Moynat, dont les héritiers et légataires l'ont vendu, le 6 décembre 1853, à la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Vous voyez ce qu'elle en a fait. »

La voiture où nous étions montés traversait

un plateau ombragé de bouquets d'arbres d'essences variées, chênes, ormeaux, platanes, sophoras, érables, sycomores, vernis du Japon. Quelques-uns des chênes, ayant jusqu'à vingt-six mètres d'envergure, devaient dater du temps où, sur ce plateau même, s'élevait un temple au dieu Silvain, desservi par un collége de prêtres, comme l'atteste une inscription découverte à Saint-Maur en 1775 : *Collegium Silvani restituerunt M. Aurelius aug. lib. Hilarius et magnus cryptarius, curatores.* Des avenues, larges et solidement macadamisées, établissaient entre toutes les parties du parc de faciles communications. Bien que nous fussions à vingt mètres au-dessus du niveau de la Marne, des rivières factices, qu'on passait sur des ponts rustiques, baignaient des squares dessinés par une main savante et peuplés de plantes exotiques. Nous visitâmes successivement le square des Tilleuls, le square des Arts, le square des Marronniers et le square des Lacs, véritable Bois de Boulogne en miniature. Nous fîmes une station spéciale

au grand Chêne, gigantesque monument de végétation, doyen des arbres du parc. A chaque tour de roue, nous découvrions, entre les feuillées, de jolies villas qui, suivant la fantaisie de leurs constructeurs, ressemblaient à des castels du moyen âge, à des hôtels de la place Royale, à des chalets suisses ou à des pagodes chinoises.

« Quelques-unes de ces maisons, dis-je à notre cicérone, ont-elles un intérêt historique ?

— Ce serait difficile, car la fondation de la plus ancienne ne remonte pas à deux années. Les premiers lots de terrains ont été mis en vente au mois de juin 1862 ; mais les conditions étaient si avantageuses, les communications tellement facilitées par le chemin de fer de Vincennes, les matériaux de construction si abondants, que les acquéreurs sont venus en foule. Le nombre des colons s'accroît chaque jour.

— Je m'attends, dis-je à notre guide, à les voir quelque jour s'ériger en commune, avoir

un hôtel de ville, des écoles et une église. De quelle paroisse dépendent-ils?

— De celle de Saint-Maur-des-Fossés, que vous apercevez là-bas. »

Je vis, dans la direction indiquée, un clocher carré, que je témoignai immédiatement le désir d'étudier de plus près.

Ce clocher, moitié romain, moitié gothique, est percé de baies disposées avec goût, et qu'ornent des rinceaux d'un bon style. Il mériterait d'être restauré par un architecte comme Viollet-Leduc.

Ce fut Guillaume, évêque de Paris, qui consacra, en 1218, l'église de Saint-Maur-des-Fossés, sous le vocable de Saint-Nicolas de Myre. Elle a été endommagée par des restaurations brutales, qui ne tenaient aucun compte du style primitif. La chapelle du bas-côté droit, dédiée à Notre-Dame des Miracles, attire de nombreux pèlerins. L'antique statue de bois qui surmonte l'autel, sculptée, selon les légendes, sans intervention humaine, est une rivale de la Vierge noire de Chartres et

de Notre-Dame de Bon-Secours. Que d'inscriptions commémoratives elle a méritées! Que de vœux sont montés vers elle! Que de malades elle a guéris!

EXEMPLES :

Notre-Dame des Miracles,
dans nos prières, vous nous avez exaucés;
protégez-nous toujours!
5 juin 1862.

A Notre-Dame des Miracles,
une famille reconnaissante.
1er juillet 1862.

La Vierge noire de Saint-Maur-des-Fossés occupait jadis une chapelle attenante à l'église abbatiale. Sa fête, qu'un bref pontifical a fixée au deuxième dimanche de juillet, se célébrait alors la veille de la Saint-Jean-Baptiste. L'abbé Le Bœuf, dans l'*Histoire du Diocèse de Paris*,

qu'il publia en 1754, peint, d'une façon pittoresque, les contorsions des malades, la plupart épileptiques, qui venaient assister aux offices. La grand'messe commençait dès minuit. « Pendant quatre heures que duraient les matines et la grand'messe, on n'entendait, dit le savant abbé, que des cris et des hurlements continuels de malades ou prétendus tels des deux sexes, que six ou huit hommes promenaient étendus sur les bras, tout autour de la chapelle de saint Maur. Les malades criaient de toutes leurs forces : *Saint Maur, grand ami de Dieu, envoyez-moi salut et guérison, s'il vous plaît.* Les porteurs faisaient encore plus de bruit en criant : *Du vent ! du vent !* et des personnes charitables éventaient les malades avec leurs chapeaux. D'autres criaient : *Place au malade ! gare le rouge !* parce qu'on prétend que cette couleur est contraire aux épileptiques. Quand un malade avait répété trois fois de suite sa prière, on le comptait guéri, et l'on criait à haute voix : MIRACLE ! MIRACLE ! enfin, c'était un vacarme si grand, que l'on

n'entendait point le clergé chanter, et qu'il se formait trois ou quatre différents chants dans les diverses parties de l'église. Pendant cette nuit, il y avait dans la même église de petits marchands de bougies et d'images, des mendiants de toute espèce, des vendeurs de tisane qui criaient : *A la fraîche ! à la fraîche !* Tout cela augmentait le désordre, et, après la grand'messe, qui finissait vers les deux heures, les pèlerins et pèlerines les plus sages couchaient dans l'église, sans se gêner de leurs petits besoins. Les autres allaient passer la nuit dans les cabarets ou aux marionnettes, ou bien à la danse. C'est ainsi que se passait cette prétendue dévotion. »

La chapelle de Notre-Dame des Miracles, conservée longtemps après la destruction de l'église abbatiale, ne fut démolie qu'en 1792 ; mais, le 2 juin de cette même année, en dépit de l'effervescence révolutionnaire qui menaçait les autels, et du discrédit jeté sur les cérémonies du culte, la statue vénérée fut transférée processionnellement à Saint-Nicolas.

Après avoir visité cette église, nous nous empressâmes de retourner au bateau, en regrettant de nous séparer de notre aimable guide que ses affaires rappelaient à Paris.

Nous avions, de notre côté, hâte de regagner le temps passé pendant cette excursion. Gabriel était aux rames, et, comme le bateau n'avançait que lentement, je saisis, en lui demandant s'il se ressentait de l'influence des écrevisses, le piquot afin de l'aider en poussant. Gabriel me lança un regard malin, et, comme le piquot, ne rencontrant pas le fond, m'échappait des mains :

« La rivière est percée, me dit-il. Vous ne voyez donc pas que nous sommes dans une rape ?

— Une rape ! Qu'est-ce que cela, dis-je ?

— Je ne sais pas si c'est un terme qui vous va ; mais nous, sur la Marne, nous appelons ainsi certaines étendues où l'eau dort dans un lit profond et où le courant est devenu imperceptible. Nous sommes ici à la rape de Champigny ; elle est longue, et il faut en

prendre son parti. Tous les piquots du monde ne nous feraient pas avancer plus que mes deux rames. Vous avez beau être un savant, vous n'y pouvez rien. Tenez, pendant que je fais mon métier, voici une occasion de faire le vôtre. Vous voyez bien cette longue île basse que nous côtoyons, on la nomme île du Javiot. Savez-vous pourquoi? Je ne serais pas fâché de mettre votre érudition en défaut, comme tout à l'heure vous vouliez mettre en doute mes connaissances nautiques ou ma puissance gastronomique.

— Eh bien! père Gabriel, soyez satisfait. Je vais faire appel à l'érudition et j'espère qu'elle me tirera d'embarras.

« *Javiot* vient de *gerbe*, que nos pères prononçaient indifféremment *garbe* ou *jarbe*.

« Pour désigner un faisceau d'épis de moindre dimension, ils disaient *garbelle*, *gavelle*, *javelle* ou *javeau*. Ces mots, ainsi que le démontre le Glossaire de Du Cange, finirent par indiquer, non pas seulement des tiges de blé, mais toute espèce de menues

branches ou de sarments reliés ensemble.

« Par extension, on donna le nom de *javelles* ou *javeaux*, vulgairement *javiots*, à ces amas de limon et de sable qui se formaient au milieu d'une rivière et que couvrait rapidement une gerbe de plantes amphibies.

« Le cartulaire de Saint-Maur-des-Fossés, cité par les anciens *Dictionnaires françois*, parle des *javeaux* de la Marne, et les vieilles ordonnances relatives aux eaux et forêts s'occupent souvent des *javeaux*.

— A merveille ! dit Gabriel en faisant un signe de tête approbateur ; c'est bien cela ! Tous ces amas de joncs que nous rencontrons sur notre route, ce sont autant de *javiots*, et ces *javiots* donnent parfois naissance à de véritables îles. Celle-ci est de ce nombre, et voilà pourquoi on l'appelle l'île du *Javiot*. Cette fois votre science est d'accord avec notre pratique et nos traditions. Une fois n'est pas coutume ; d'ordinaire les savants, au lieu de puiser leurs renseignements à bonne source, vont chercher dans les bouquins moisis un tas de

mots grecs, latins ou chinois, qu'ils empilent ; et à force de vouloir raffiner, ils embrouillent les questions les plus claires. En est-il un, par exemple, capable de dire pourquoi l'île que nous voyons là, à la suite du *Javiot*, s'appelle l'île du *Martin-Pêcheur?*

— J'avoue que je l'ignore complétement ; je sais que le martin-pêcheur (*alcedo hispida*) est un passereau syndactyle de la famille des alcédidés, qu'il a un plumage enrichi de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et qu'il se nourrit de poissons et d'insectes.

— Il peut y avoir du vrai là dedans, reprit Gabriel ; mais ce que ne vous expliquent probablement pas vos livres, ce sont les vertus merveilleuses du martin-pêcheur. Apprenez d'abord que tout pêcheur a chez lui un martin-pêcheur pendu par le bec, et qu'il lui suffit, le matin en se levant, de jeter un coup d'œil sur l'oiseau pour savoir d'où vient le vent. Quant aux autres propriétés de cet animal miraculeux, un événement que je vais vous conter vous les fera connaître.

CHAPITRE V.

—

LÉGENDE DU MARTIN-PÊCHEUR.

Le pelletier, la dame, le propriétaire et le pêcheur. — Trébuchet, glu, raquettes et plomb. — La jaunisse. — Le verveux. — Fatal dénoûment.

« Les vieux de par ici, poursuivit Gabriel, se rappellent encore le temps où chacun voulait avoir un martin-pêcheur, mort bien entendu, en manière de talisman.

« Nos pères avaient des idées arrêtées sur divers animaux.

« Ils croyaient que les cricris portaient bonheur, et, en effet, les boulangers, qui en ont des centaines dans leurs fournils, passent pour les plus heureuses gens de la terre.

« Le fermier qui avait cloué un chat-huant à sa porte, était certain d'avoir effrayé à jamais

tous ceux qui auraient été tentés de manger ses pigeons.

« On prétendait que la maison sur laquelle s'abritait une cigogne était garantie de toutes maladies pendant un an.

« Quant au martin-pêcheur, d'après les remarques d'autrefois, son corps desséché, gardé comme une relique, garantissait toutes les étoffes des teignes, des mites, de toutes les vermines, en un mot ; il conservait aux femmes la grâce et la beauté ; il préservait les maisons de la foudre ; il procurait des pêches abondantes. On le tuait, non pour le manger, car sa chair est coriace, mais pour en faire une amulette.

« Or, un jour, un pelletier, une dame et un propriétaire vinrent trouver un pêcheur de la Marne :

« — Procurez-moi un martin-pêcheur, dit le pelletier, je le mettrai dans l'armoire où je serre mes fourrures, et les insectes n'y toucheront jamais.

« — Procurez-moi un martin-pêcheur, dit la dame, je le mettrai sur ma toilette, et je

semblerai toujours belle et avenante à chacun.

« — Procurez-moi un martin-pêcheur, dit le propriétaire, je le mettrai sur la cheminée de la maison que j'ai bâtie, et le tonnerre ne la frappera jamais. »

« Le pêcheur se mit en campagne, tendit des trébuchets au point du jour ou à la nuit tombante, et prit trois martins-pêcheurs qu'il vendit deux écus la pièce.

« Si j'en avais un chez moi, se dit le pêcheur, mes filets plieraient sous le faix du poisson. »

« Il avait remarqué, dans cette île même, un magnifique martin-pêcheur, souvent perché sur une branche sèche, d'où il guettait sa proie avec une imperturbable patience, immobile, l'œil fixe, et prêt tomber comme une flèche sur les goujons qui flânaient par là.

« Le pêcheur tendit un trébuchet, mais le martin-pêcheur était un vieux madré qui flairait le piége ; il avait assisté de loin à la mort de ses collègues.

« Le pêcheur employa la glu, puis les raquettes ; mais ce fut peine perdue !

« Il se mit en embuscade avec un bon fusil, car la poudre était déjà inventée ; il envoya au maudit oiseau plusieurs charges de gros et de menu plomb ; mais, quand il s'imaginait l'avoir tué, il le voyait filer sur l'eau en poussant son cri sarcastique : *ki, ki, riki, ki !*

« J'en ferai une maladie, c'est sûr, se dit le pêcheur, et en effet, il eut la jaunisse. Aussitôt qu'il fut en convalescence, il se hâta de recommencer sa chasse. Il remarqua que l'oiseau nichait dans un trou de la berge, d'où il sortait invariablement tous les matins pour venir se poster sur la branche sèche, et où il rentrait le soir. La berge était arrondie comme un mamelon, et n'avait pour verdure que quelques herbes flexibles.

« Je le tiens ! s'écrie le pêcheur, je vais le prendre dans un de mes verveux ! »

« Vous savez, je suppose ; ce que c'est qu'un verveux ; vous connaissez la disposition de ce filet fait en forme de sac. L'entrée est arrangée en façon d'entonnoir renversé dans le sac. Le verveux se place dans les coulines par lesquelles

le poisson a l'habitude de passer. Celui-ci force sans peine l'entrée de l'entonnoir, formée de fils qui s'écartent à la moindre pression ; mais une fois dedans, il ne peut plus sortir, parce que les fils s'entre-croisent dans l'intérieur du filet de telle façon que le prisonnier ne trouve plus d'issue.

« Il m'arrive bien souvent de rencontrer de pauvres oiseaux pris dans les verveux étendus le long des berges pour sécher, et vous pensez bien que je m'empresse de leur donner la liberté, à ces pauvres petits.

« Eh bien, notre homme s'était donc dit qu'il prendrait le martin-pêcheur en tendant un verveux à l'entrée du trou où nichait cette bête ensorcelée.

« Une nuit, quand il fut bien sûr que l'oiseau était entré, il s'avança avec précaution, son filet à la main.

« Le ciel était brumeux, l'obscurité épaisse, la lune ne brillait pas plus que si elle n'eût jamais existé ; c'était une de ces nuits noires et tristes où l'on a peur malgré soi. Cependant

l'enragé pêcheur n'hésita pas. Il se pencha pour placer son filet à l'entrée du trou ; mais, hélas ! ses pieds glissèrent sur la glaise humide, et il tomba à l'eau, la tête la première, entortillée dans le verveux. Au moment où il disparaissait dans un gouffre, il entendit au-dessus de sa tête ce cri sauvage : *ki, ki, riki, ki !*

« Voilà trois cents ans, au moins, que cette aventure est arrivée, et il y a un martin-pêcheur à demeure dans cette île... Tenez ! le voyez-vous, là-bas, qui passe ?

« On prétend que c'est toujours le même. »



LE PONT DE CHAMPIGNY

Ildefonse Rousset, Phot.

CHAPITRE VI.

DE CHAMPIGNY A LA VARENNE.

Le pont de Champigny. — On ne passe pas. — L'île de la Crevette. — Campiniacum. — Le vendredi-saint de l'an 1419. — Les Anglais à Champigny. — Munificences de François Ier. — Champignolles. — Belle conduite des habitants de Champigny. — Le joli moulin. — Sorcier et lutin. — Théorie du gord. — Le gord du pont de Charenton. — Le père Lemaître. — Une pêche miraculeuse et mortelle. — L'île enchantée. — Gondoles et escarpolette. — Le curé Claude Dossier et la dime des vendanges. — Ile des Vignerons ou île de Cythère. — Chennevières. — Sa priorité sur Versailles. — La compagnie des archers.

Pendant ce récit, nous étions arrivés au pont de Champigny. Ses arches de bois portées par de hautes piles de pierre se détachent sur un rideau de verdure ; de grands peupliers ombragent l'île dont la pointe le divise en deux parties inégales. Ce pont payant, construit en

1843, est astreint à des règlements sévères.

Il est défendu de mettre le pied dessus sans avoir acquitté le droit du péage, prescription difficile à remplir, puisque la maison du péage se trouve au milieu du pont.

Il est défendu d'y faire marcher les voitures et les chevaux au trot, et *à fortiori*, au galop.

Il est défendu d'y fumer ; je ne sais trop s'il est permis de s'y asseoir.

En dépit de ces prohibitions, le touriste s'arrête là volontiers : de quelque côté qu'il dirige ses regards, en amont ou en aval, il n'aperçoit que gazons verts, bois touffus, végétation opulente, maisons riantes perdues dans le feuillage et dans les fleurs.

Champigny n'a pas toujours joui du repos qui le caractérise. Au temps où les actes notariés l'appelaient *Campiniacum*, des soudards ravageaient parfois le territoire. Il fut pillé par les Armagnacs, le vendredi-saint de l'an 1419, enlevé au sieur Charles de Rivière par les Anglais, et donné par le roi d'Angleterre Henri VI au comte de Salisbury. Il était un

peu tard pour aviser aux moyens défensifs, lorsque les habitants construisirent une enceinte fortifiée dont François Ier autorisa le maintien et la restauration en l'année 1545. Ce roi dota Champigny d'un marché, et Charles IX y ajouta deux foires aux porcs qui ont lieu le dimanche de la Trinité et le 3 novembre.

Le hameau de Champignolles, les châteaux du Cueilly et du Tremblay, dépendent de la commune de Champigny, qui compte environ deux mille âmes. Toute cette population a fait preuve, le 31 août 1864, d'un dévouement digne d'être signalé. Le feu, communiqué par le tuyau d'une buanderie, avait pris, à 11 heures du matin, dans un grenier où quatorze cents gerbes de blé et d'avoine avaient été remisées : tout un quartier était menacé. Au bruit du tocsin et de la générale, villas et chaumières se vident; bourgeois en frac et laboureurs en blouse, paysannes et dames élégantes, font la chaîne depuis le lieu du sinistre jusqu'à la Marne, sur une étendue d'un kilomètre. Le maire, l'adjoint, le curé, dirigent les travail-

leurs, auxquels s'adjoignent les visiteurs de passage à Champigny, entre autres le chansonnier Gustave Nadaud. Les pompiers de la localité sont renforcés par ceux de Nogent, Villiers, Bry, Joinville, Saint-Maur, Chennevières et Noisy. Tous bravent l'étouffante chaleur du jour; mais ce n'est qu'après trois heures d'efforts et de fatigues qu'ils parviennent à conjurer l'incendie.

Voilà un fait qui marquera dans les fastes de Champigny. Pendant que j'en recueillais les détails, Ildefonse se livrait à l'entraînement d'une photographie acharnée.

En aval du pont de Champigny est un groupe d'îlots étroits, qui décrivent une ellipse depuis la maison du péage jusqu'à la roue d'un moulin, très-pittoresque, posé sur un bateau. Des peupliers, des saules, des bouleaux, couvrent les plus grands de ces îlots. Des roseaux, des fougères, des lianes et mille autres plantes forment une haie épaisse qui relie les arbres entre eux. La portion de la Marne que cette muraille de verdure sépare du bras principal a

la tranquillité d'un lac. Le courant y est interrompu par la digue du moulin, et les eaux, dont la surface est unie comme un miroir, reflètent les objets avec une netteté qui les double.

L'île sur laquelle passe le pont de Champigny s'appelle l'île de la Crevette ; pourquoi ? Il serait difficile de le découvrir, les chroniqueurs étant muets à ce sujet. Les propriétaires actuels, MM. Pelletier, ont vainement fait des recherches dans l'île : ils n'y ont trouvé aucun vestige d'archives. Tout porte à croire que, si l'île doit son nom à l'apparition de quelques-uns de ces crustacés inconnus des berges environnantes, c'est sans doute parce que des reliefs en auraient été trouvés dans ces lieux à la suite d'une invasion de canotiers éminemment gastronomes.

Quoi qu'il en soit, l'île de la Crevette, transformée en séjour féerique par les soins de ses propriétaires actuels, a été dignement célébrée dans les stances suivantes que les délices de ce séjour ont inspirées à M. Henri Drapier :

L'ILE DE LA CREVETTE.

Jeune et gai canotier qui vogues sur la Seine,
D'Asnières à Saint-Ouen, de Saint-Cloud à Paris,
Si ta femme est jolie... et si ta gourde est pleine...
Viens admirer la Marne avec ses bords fleuris.

Oh ! laisse sans regret ton sablonneux rivage...
Ton soleil est brûlant ! — Tu n'as pas comme nous
L'onde aux flots murmurants sous un épais feuillage...
Une brise embaumée et des vents aussi doux.

L'île de la Crevette est une terre étrange,
Flanquée à Champigny, coupant le pont en deux ;
Tantôt c'est un démon et tantôt c'est un ange
Qui fait trembler les fleurs de son souffle amoureux.

C'est un jardin charmant, un bouquet de verdure
Habité chaque soir par les malins Esprits...
Car lorsqu'un batelier effleure sa ceinture,
Chouettes et hiboux font entendre leurs cris.

Mais qu'importe ! cette île est vraiment adorable ;
Un immense chalet caché dans les roseaux
Renferme un vin exquis qui coule sur la table...
Quand nous mêlons nos chants aux refrains des oiseaux.

Dans ce nouvel Eden quelquefois se promène
Un sylphe au blanc corsage, aux longs cheveux flottants...
Et le pêcheur, de loin, croit voir une sirène
Qui disparaît l'hiver et revient au printemps.

Mais un bruit formidable arrive à notre oreille ;
Ce sont des canotiers, des compagnons joyeux...
Le sourire à la lèvre et la face vermeille,
Ils apportent toujours le bonheur avec eux.

Oh ! eh ! de la Crevette ! en avant la nacelle !
Le drapeau tricolore aussitôt est planté...
Et la joute commence. — Ainsi que l'hirondelle,
On trace un sillon d'or sur le fleuve enchanté.

Oh ! eh ! de la Crevette ! en avant la folie !
L'air pur... la liberté... le vin et les amours !...
Descendons mollement la *Marne* de la vie...
Oh ! eh ! de la Crevette ! Et vivent les beaux jours !

Hélas ! l'administration, représentée par quelque piqueur des ponts et chaussées atrabilaire ou par quelque intraitable garde-champêtre, a porté une main sacrilége sur ce bouquet de verdure et sur ces épais feuillages. Sous prétexte de faire le chemin meilleur à la navigation, ou de mieux découvrir les engins prohibés, on a impitoyablement coupé à un niveau uniforme les branches inférieures des rachés luxuriantes dont le vert feuillage arrondi en cascades élégantes se baignait amoureusement dans la verte rivière.

On parle, en outre, — *horresco referens!!!* — de rétablir, au bord de l'île de la Crevette et tout le long des rives enchantées du bras de Champigny, un chemin de halage pour une batellerie qui n'existe plus dans ce parcours de la Marne et qui spécialement n'a jamais existé dans le bras de Champigny, dont le moulin intercepte complétement l'issue.

Mon compagnon de voyage avait entrepris de photographier les beautés de ces parages; il avait planté son appareil sur un bas-fond, et sans craindre d'enfoncer dans la vase, la tête au soleil et les pieds dans l'eau, il opérait avec autant de calme que dans le plus sec et le plus commode des ateliers.

Cependant, lorsque je parus sur la berge, il avait perdu son sang-froid. Une plaque de verre à la main, il gesticulait, en s'écriant avec désespoir :

« Allons! ils ont encore bougé!!!

— Qui donc?

— Ces maudits feuillages! on braque sur eux l'objectif, ils sont immobiles, et posent à

merveille ; mais tout à coup, quand on croit les tenir, ils se mettent à danser des carmagnoles exagérées.

— C'est le vent qui conduit l'orchestre.

— Dis plutôt que l'air est rempli de lutins, de diablotins ennemis de la photographie, qui secouent les arbres au moment critique. Les scélérats ! ils m'ont fait perdre les plus belles heures de la journée !

— Comme dit Jacob Fidèle, nous serons plus heureux une autre fois.

— Cela t'est facile à dire. On voit bien que tu n'as qu'à prendre ta plume pour être assuré de trouver au bout de son bec quelques-unes de ces bonnes histoires qu'elle raconte si bien. Il n'en est malheureusement pas de même de mon objectif. Les lutins dont je te parlais tout à l'heure se sont acharnés après lui, et je crains bien d'être obligé de recourir à l'exorcisme pour chasser le sorcier qui s'est établi dans mon appareil.

« Aussi longtemps en effet que je procède aux préparatifs, mes ennemis font les morts

et tout semble pour le mieux ; mais dès que j'introduis dans l'instrument la plaque sensibilisée, leur danse recommence, et force m'est, le plus souvent, de laisser sa sensibilité s'épuiser dans l'ombre sans que je puisse enlever l'obturateur qui cache l'objet qu'elle doit reproduire. Tu viens d'assister au spectacle de la danse des feuilles ; que d'heures j'ai passées à pareilles représentations !

« Lorsque le tableau que je veux reproduire a besoin d'être illuminé par le soleil, je choisis, tu le comprends, le ciel le plus serein. Eh bien ! au moment de découvrir l'objectif, un nuage, poussé par les lutins en question, éclipse l'astre et est maintenu devant lui aussi longtemps que ma plaque conserve sa sensibilité ; si au contraire j'ai besoin d'une lumière douce et tamisée au travers d'un nuage transparent, un souffle de mes persécuteurs déchire inopinément le voile à l'instant où je crois tenir le succès.

« Une autre fois, le lutin prend la forme d'un canotier qui surgit derrière une touffe de

saules et vient barboter dans l'eau dont je veux reproduire la limpidité, ou bien celle d'un pêcheur rébarbatif qui s'obstine à remuer et à se trémousser, lorsque je le supplie de demeurer tranquille.

« On deviendrait fou à moins ! »

Tandis que Rousset continuait à maugréer, l'*Hélioscaphe* avait quitté les eaux paisibles de Champigny. Il avait repris le cours de la rivière et côtoyait les îles des Gords.

Ce mot, tombé en désuétude, était autrefois très-employé pour désigner une pêcherie, un grand filet disposé de manière à barrer tout un bras de rivière : *Piscarium quæ vulgo gordum dicitur*, portent plusieurs chartes. On lit dans un vieil inventaire des propriétés de Saint-Nicaise de Meulan : « Item : Appartient au prieuré un gord, qui est une pescherie dans la rivière entre les deux isles de Saint-Nigaise. »

Le gord est en forme d'entonnoir et aboutit à une bure ou nasse en osier. A l'inverse des autres filets et engins, tels que le verveux et la nasse qui se tendent au fil de l'eau, parce

que le poisson, lorsqu'il est en quête des débris apportés par le courant, remonte constamment et entre jusque dans les filets pour y saisir sa proie, le gord se tend au rebours, parce qu'il est destiné à recueillir les anguilles et les autres poissons qu'entraîne le courant. Il s'emploie particulièrement à l'époque des eaux jaunes, que les pêcheurs appellent « le premier bouillon de l'automne. » Les anguilles cherchent à cette époque à se vaser ; elles se roulent en pelottes ; mais la crue les emporte dans ses flots fangeux et conduit celles qui ne tombent pas dans les gords jusqu'à la mer, d'où, au printemps suivant, partent des légions de petites anguilles qui vont, en remontant de proche en proche, repeupler les fleuves et les rivières.

C'est Gabriel qui me fournit ces renseignements techniques, avec toutefois cette variante qu'il s'obstine à substituer le nom de *gars* à celui de *gord*.

« Tenez, me dit-il en terminant, un gars, lorsqu'il est en bonne position, est une fortune

pour celui qui en est permissionnaire. Dans les quinze premiers jours du bouillon d'automne, qui sont d'ailleurs les seuls où l'anguille donne bien, un bon gars paye les peines de toute une année. Je me souviens toujours du père Lemaître qui, lorsque j'étais moutard, tendait un gars dans une des arches du pont de Charenton. J'allais chaque soir l'aider à manœuvrer son filet, car il fallait relever simultanément les deux enfondoirs qui servaient à enfoncer le filet le long des deux piles du pont; puis ensuite, tandis que le père Lemaître retirait la bure, je l'aidais dans cette opération au moyen d'une corde passée dans une poulie au haut de l'arche. Eh bien! une certaine nuit, je m'en souviendrai toujours, il faisait un temps affreux et noir que c'était une bénédiction; le père Lemaître, au moment de relever la bure, se mit à me crier : « Fricoteau! » Il avait, ce pauvre homme, la manie de m'appeler ainsi : « Fricoteau, *tio be;* » vous me comprenez, cela veut dire en terme de marine : tiens bien! Et j'avais bien de la peine à tenir,

et le père Lemaître ne pouvait venir à bout d'enlever la bure jusque dans le bateau. « Bien sûr, qu'il me dit, que nous avons dans le filet quelque tronc d'arbre, ou quelque bateau submergé, ou quelque cheval noyé. » Enfin, à force d'efforts, la bure est amenée. A peine le bouchon qui la fermait eut-il été enlevé, qu'un flot d'anguilles se répandit dans le fond du bateau. Il y en avait trois cent trente-six et des belles, je vous prie de me croire.

« Le père Lemaître en eut un tel saisissement qu'il ne put, après que nous eûmes serré notre butin dans la boutique du bateau, remonter qu'avec beaucoup de peine sur la berge et regagner son domicile. Il avait pris un effort dont il ne se releva pas. Le pauvre cher homme en mourut huit jours après..... Et voilà comment, tandis que la malice des uns, tels que l'homme au martin-pêcheur, cause leur perte, le travail conduit les autres au tombeau..... Pauvre humanité ! »

Tandis que Gabriel se livre à ces réflexions philosophiques, nous longeons une île dont on

lira le nom bizarre sur la carte, et dont la physionomie n'excite pas notre curiosité ; puis soudain, un peu plus loin, un spectacle d'animation et de gaîté se présente à nos yeux, en même temps que nos oreilles sont charmées de la mélodie des fanfares et des concerts. Plusieurs gondoles chargées d'instrumentistes circulent sur la Marne. De nombreuses embarcations vont et viennent entre les rivages ; presque toutes transportent les visiteurs dans une nouvelle île, où il semble qu'on entre toujours et d'où l'on ne sort jamais.

Comment contiendra-t-elle tant de monde ?

La partie que nous en voyons d'abord nous paraît pourtant inhabitée ; c'est un bois inextricable dont les arbres, les arbustes, les herbes, s'enlacent les uns les autres. Les vents ont apporté là des graines de toute espèce, et elles y ont poussé pêle-mêle ; mais, à la pointe méridionale de l'île, des tables sont dressées à l'ombre des érables ; un pavillon, le long duquel monte en zigzag un escalier extérieur, recèle une cuisine odorante et une cave bien

garnie. Canotiers et canotières, consommateurs de conditions diverses, jeunes pour la plupart, boivent, mangent, chantent, babillent sous les feuillées, et pour que tout soit à l'unisson, de gracieuses jeunes filles dirigent le service, sous la suprême surveillance de la maîtresse de céans et de son époux, le sieur Hédeline, non moins habile à préparer une friture qu'à la pêcher à l'épervier. Sur une escarpolette qu'aurait voulu peindre Fragonard, berce une Sarah belle d'indolence, tandis qu'un trapèze amarré entre deux platanes sert aux ébats de robustes gaillards que les lauriers des gymnastes célèbres empêchent de dormir.

« Ah ! s'écrie avec transport un canotier qui débarque, c'est l'île de Cythère !

— On prend l'habitude de l'appeler comme ça, dit dédaigneusement Gabriel, en faisant une certaine moue qui lui est habituelle ; le véritable nom est l'île des Vignerons.

— Père Gabriel, dit Charles d'un air d'incrédulité, pour que ce fût l'île des Vignerons, il faudrait qu'il y eût des vignes.

Lac de Minimes bois près de Vincennes.



L'ILE DES VIGNERONS

Tour de Marne — *Ildefonse Rousset, Phot.*

— Elles sont là-bas, sur la rive gauche. Au premier abord, quand vous regardez le coteau qui monte à Chennevières, vous n'y remarquez que des châtaigniers, des noyers, des pommiers, dont l'assemblage fait un rideau vert ; mais levez la toile, et vous trouverez des vignes.

— En tout cas, dis-je, il n'y en a jamais eu dans cette île.

— Sans doute, repartit le père Hédeline survenu pendant cette discussion ; mais il y est venu des vignerons, et je vais vous expliquer comment. En 1683, je tiens cette date de l'arrière petit-fils d'un des intéressés, Claude Dossier, curé de Chennevières, prononça ces paroles mémorables : « Sachent tous les habitants de la paroisse, qu'ils sont tenus de porter leurs vendanges au pressoir banal, et que si aucuns s'en abstiennent, j'aurai droit à la dîme de leur vin à l'anche de leur pressoir, et dans leurs caves ou celliers. »

« Les vignerons regimbèrent, et, pour se concerter sur ce qu'ils avaient à faire, ils tin-

rent des conciliabules dans cette île. Ils convinrent d'intenter un procès au curé devant le Parlement de Paris, qui était le tribunal de ce temps-là. Mais le brochet mange toujours les ablettes... ce fut le curé qui gagna.

« Du reste, je n'y tiens pas autrement, à ce nom d'île des Vignerons, et il faudra même que je me rende au désir à peu près unanime de mes pratiques en adoptant le nom d'île de Cythère. Autrement je risquerais d'être dépassé, car il y en a déjà qui prononcent le nom d'île d'Amour, prétendant que l'ancienne île du Moulin de Bry a perdu son caractère depuis qu'il n'y a plus là ni moulin, ni vin clairet, ni balançoire, ni rendez-vous joyeux.

— Ça ne serait pas mal, dit le jeune Charles.

— Quant à moi, je suis pour l'île des Vignerons, » reprit le nestor de la Marne en ingurgitant, en même temps que nous, un verre d'un savoureux bishoff qu'une des charmantes filles du père Hédeline venait de nous servir.

Les allées et venues, les chants, les rires, les libations, les exercices gymnastiques, se

multiplient autour de nous; nous perdons de vue l'heure, c'est notre inflexible capitaine qui nous la rappelle.

« Pourquoi partir? lui dis-je, le soleil ne pénètre ici que juste assez pour faire valoir l'ombre. Les figures sont épanouies; le parfum des fleurs se mêle à celui des matelotes; Tempé, les noces de Gamache, l'heureuse Bétique, le pays de Cocagne, s'y réalisent pour le pantagruéliste émerveillé. Arrêtons-nous ici!

— Non, il faut monter là-haut, dit Ildefonse, en montrant du doigt les hauteurs verdoyantes de Chennevières.

— Comment! après m'avoir fait courir tous les dangers d'une navigation périlleuse, tu veux me condamner à une ascension qui me paraît hérissée de difficultés!

— Nous les vaincrons et nous en serons amplement dédommagés. »

Je me résignai; nous montâmes un sentier abrupt, mais ombragé par des noyers et bordé de vignes et de plantations variées. Quand nous fûmes arrivés au sommet de la côte es-

carpée, après m'être essuyé le front et avoir repris haleine, je me retournai avec mes compagnons de voyage du côté de la plaine. Toutes nos fatigues disparurent comme par magie, et un cri unanime d'admiration s'échappa de nos poitrines.

« Voilà les vues que j'aime à bornayer! exclama Gabriel. »

Dans son dialecte particulier, bornayer voulait dire : examiner un site avec attention, en en remarquant les points de repère, en mettant à certaines places des bornes imaginaires susceptibles de fixer dans la mémoire la configuration de ce site. Quand Gabriel pose une nasse au fond de la rivière, il bornaye l'endroit où il devra retrouver cette nasse, au moyen d'un caillou, d'une plante qui croît sur la berge, ou simplement d'une branche d'arbre dont la configuration le frappe.

Quant à moi, je compris alors Louis XIV et Louis-Philippe.

Louis-Philippe, donnant audience au maire de la commune, vint à sa rencontre en disant :

« M. le maire de Chennevières-la-Belle-Vue, avez-vous quelque chose à demander au roi ? »

Louis XIV, à l'époque où il voulait transférer aux environs de Paris sa résidence habituelle, fut conduit à Chennevières par Jules Hardouin-Mansart, surintendant des bâtiments, et André le Nostre, dessinateur des jardins du roi. Il admira le site : « Mais, dit-il, c'est trop loin, et puis la nature a trop fait pour ce pays... je veux tout créer ! »

La meilleure de ces raisons ne valait pas grand'chose. La seconde trahissait un ridicule orgueil ; la première était une inconséquence, puisque Louis XIV, qui voulait triompher de la nature, confessait qu'il reculait devant l'obstacle de la distance. Il aurait pu aisément ouvrir une large route de Paris à Chennevières, qui n'était qu'à trois lieues de Notre-Dame, et où l'on va aujourd'hui en une demi-heure par le chemin de fer de Vincennes.

Pour bien apprécier les beautés de Chennevières, il faut s'y rendre par Champigny. Le touriste part d'une petite place plantée de mar-

ronniers, bordée d'un côté par des maisons, de l'autre par des pépinières et des jardins en contre-bas. Il gravit une rampe assez raide, et à mesure qu'il s'élève, les perspectives se developpent, en se diversifiant à chaque pas. La Marne, ses îles, ses eaux argentées, les peupliers de ses bords, se présentent sous mille aspects différents. Au bas de la côte de Chennevières, la rivière se subdivise en une multitude de bras, qui produisent d'admirables effets de perspective. L'œil enchanté franchit la plaine, traverse Paris et va chercher au delà des collines qui se confondent avec l'azur du ciel. Ceci n'est pas une hyperbole. L'immense capitale, dont on distingue nettement les monuments qu'on pourrait appeler de repère : Notre-Dame, le Panthéon, Saint-Sulpice, l'Arc de Triomphe de l'Étoile, se perd dans cet incommensurable espace.

Le touriste qui désire le bien contempler est obligé, à Chennevières même, d'entrer dans la cour d'une ferme ou d'allonger la tête par-dessus un mur de jardin. Il est à souhaiter

que cette commune qui prospère ait, dans son intérêt même, une place où les promeneurs pourront venir s'extasier devant un spectacle sans rival. Dans l'état actuel, un visiteur qui arriverait à Chennevières par le côté opposé à la Marne, pourrait quitter la localité sans se douter du principal attrait qu'elle possède.

Chennevières pousse la pudeur jusqu'à l'excès. Ses rues laissent à peine deviner ses charmes : beaux jardins et pépinières de rosiers. Elles sont bordées de murs blancs dont peu d'incidents rompent la monotonie. La façade d'une maison située à l'entrée du village, du côté de Champigny, prouve que les animaux nuisibles ne sont pas bien reçus dans cette commune. C'est peut-être un avertissement à la gent vagabonde. Toujours est-il que la façade de cette maison est émaillée de cadavres desséchés : belettes, chats sauvages, hérissons, putois, renards, émouchets, buses, hérons, pies, chouettes, hiboux, chauves-souris, etc., véritable mosaïque incrustée dans la maçonnerie par un destructeur persévérant.

Un peu plus loin, j'ai remarqué cette enseigne : « Chacun son idée. Vaudois, fabricant de chaussures. » Pourquoi le préambule qui précède le nom? Au-dessus de la porte d'un cabaret, j'ai lu : « Au rendez-vous de la deuxième compagnie d'archers. » Et j'en ai conclu assez logiquement qu'il y avait des chevaliers de l'arc à Chennevières, et qu'ils composaient deux compagnies.

L'église, dédiée à saint Pierre, a perdu son clocher; quelques parties avaient été refaites, et la voûte de la nef, afin que personne n'en ignore, porte cette inscription peut-être unique dans les annales de l'ecclésiologie : « Badigeonnée en 1830. » Néanmoins, ce qui subsiste est un élégant spécimen de l'architecture du XIII[e] siècle. D'antiques pierres tombales encastrées dans les murs portent les noms de divers membres de la famille Lion, qui contribua à l'embellissement de l'église. Au dehors, à droite du portail, on lit sur une plaque de marbre cette touchante épitaphe : « Ici repose Pierre Henry, ancien marguillier, né à

Saint-Laurent, département de la Marne, le 16 juin 1769, décédé le 22 décembre 1825; il était le bienfaiteur des pauvres. La commune s'est réunie à la famille pour lui élever un monument et lui exprimer sa reconnaissance. » Bien des épitaphes de rois ne valent pas celle-là.

Le bas Chennevières est un amphithéâtre de verdure, sur lequel se détachent les châteaux des Rets et de l'Étape. Un bac met cette rive en communication avec la Varenne-Saint-Hilaire, dont le nom rappelle à la fois la garenne des princes de Condé, et une chapelle détruite depuis 1792. Sur la berge sont des restaurants achalandés : le *Tour de Marne*, le *Rendez-vous des Chasseurs*, le *Père la Ruine*. Le fondateur de ce dernier établissement, dont Alexandre Dumas s'est fait l'historiographe, fut un certain François Guichard, qui, après avoir servi pendant quelque temps dans l'armée de Mayence, abandonna brusquement son corps, et vint vivre de la pêche sur les bords de la Marne. Avec des matériaux grapillés çà

et là et des joncs cueillis dans l'île de Chennevières, il se construisit une cabane sur un terrain dépendant du domaine de Saint-Maur, mais que le prince de Condé, à son retour d'exil, eut la générosité de lui laisser.

La Varenne-Saint-Hilaire, la Varenne-Saint-Maur, Adamville, la Pie, sont autant de colonies de création récente. Les habitations clairsemées dans la plaine remplacent des cultures qui avaient elles-mêmes remplacé les taillis et les broussailles où courait le gibier réservé aux plaisirs cynégétiques des princes. Les daims, les chevreuils, les faisans, les lièvres et les perdreaux ont disparu de la presqu'île; le dernier lapin a été chassé par les maçons et les charpentiers, en même temps que le dernier chasseur, M. Léon Samson, un enragé, au dire de Gabriel, un Nemrod dont le regard seul foudroyait le gibier.

En revanche, il y a, au centre de ces colonies diverses, une salle de spectacle, le théâtre d'Adamville, et, qui plus est, les représentations en sont très-suivies.

CHAPITRE VII.

—

DE LA VARENNE A CRÉTEIL.

Ormesson. — Sucy. — Bonneuil. — Le moulin à bateau. — Le barrage de Créteil. — Les inconvénients de la grandeur. — L'île Brise-Train ou Brise-Pain. — Créteil. — Le père Robestan, le goujoneux. — Le rappel des goujons.

A partir du bac de Chennevières, les bords de la Marne changent d'aspect. Nous les avons vus invariablement accidentés d'un côté, unis de l'autre comme un échiquier. De Nogent à Champigny, la rive haute est à droite; la rive basse est à gauche. Depuis Champigny l'*Hélioscaphe* avait, au contraire, des coteaux à bâbord, une plaine à tribord. Après avoir quitté Chennevières, il glisse entre des rives uniformément planes.

La Marne en cet endroit puise sa parure

dans son propre lit. Une succession d'îlots touffus accidente son cours, et ses rives disparaissent sous les joncs et les roseaux qui couvrent, avec les nénufars aux larges feuilles, presque toute la surface de l'eau. La fauvette babillarde se plaît dans ces parages ; son caquetage se mêle agréablement au murmure des flots entravés dans leur course par l'envahissante végétation.

Avant que le terrain fût exhaussé par des alluvions, des marécages s'étendaient sans doute à l'embouchure des rus de Brétigny et du Morbras. Ce nom de Morbras rappelle un ancien lit que la Marne a abandonné, et qui était exactement au lit actuel ce qu'un arc est à sa corde. Après être venue se butter contre les collines qui, tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, l'ont forcée de se replier sur elle-même, la rivière semble vouloir les abandonner. Les collines s'éloignent en effet. Le navigateur qui accomplit le tour de Marne n'a pas le temps de les gravir, et cependant comme il serait amplement dédommagé de ses fati-

gues ! Que de sites intéressants à visiter !

C'est le château d'Ormesson, qui s'appelait d'Amboille quand il fut bâti par le galant Henri IV pour une demoiselle de Santeny, et qui changea de nom lorsqu'au mois d'octobre 1758, Louis XV érigea cette terre en marquisat au profit de Marie-François de Paule Lefèvre d'Ormesson ; c'est Sucy, dont le château est une imitation de celui qu'avait fait construire, à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, le président Lambert de Thorigny ; ce sont les châteaux de Montaleau, de Grand-Val, de Petit-Val, avec des perspectives infinies, des eaux vives, des futaies antiques, des pelouses pareilles à des tapis d'émeraude. C'est Bonneuil (*Bonoilum* ou *Bonogilum*), où les Mérovingiens avaient une villa, où l'implacable Frédégonde méditait ses vengeances, où un *placitum* de leudes et d'évêques fut tenu, en l'an 616, par les ordres de son fils, Clotaire II, sous la présidence de Warnachaire, maire du palais. Les rois franks n'étaient pas dépourvus de goût, et quand ils se créaient une résidence,

ils faisaient par cela même l'éloge du pays. Cette résidence royale avait une cour de justice; un passage de la légende de saint Merry en est la preuve. En l'an 685, ce saint, de passage à Bonneuil, demanda et obtint la grâce de deux voleurs qui venaient d'être condamnés à la potence.

Nous ne voyons de Bonneuil que son moulin, qui ressemble, sous certain rapport, au théâtre de la Porte Saint-Martin. L'Opéra, depuis 1770, était magnifiquement installé dans une salle qui fut brûlée le 8 juin 1781. Six semaines après, l'architecte Le Noir en avait construit une autre, qui devait être provisoire, et ce monument improvisé, devenu le théâtre de la Porte Saint-Martin, est un des plus solides de Paris.

Le moulin de Bonneuil datait du temps des Mérovingiens; il faisait l'ornement d'une île, lorsqu'il fut réduit en cendres au mois de décembre 1786. En attendant qu'il fût reconstruit, et pour ne gêner en rien ce travail, le propriétaire plaça sur un bateau un moulin



LE MOULIN DE BONNEUIL

Tour de Marne — *Ildefonse Rousset, Phot.*

provisoire, et c'est cet établissement qui est devenu définitif. L'autre n'a jamais reparn.

Un rendez-vous joyeux à l'usage des canotiers et des habitants de l'endroit existe sur la rive, sous le couvert du moulin. On y prend ses ébats et on s'y réfectionne. Les trapèzes, les balançoires, les fritures, les lapins sautés, le reginguet, s'y entre-croisent. Sur un pignon, un artiste en belle humeur a peint une gigantesque escarpolette emportant dans les airs une gaie luronne. Le même artiste a planté, sur la porte de l'office, un lapin et un rat d'une vérité saisissante, tous les deux pendus en attendant le couteau du chef. Cette plaisanterie, que la porte entr'ouverte de l'office jette aux yeux des arrivants, procure, dit-on, aux nouveaux venus une émotion stomacale qui se traduit plus tard, au moment de la réaction, par un redoublement d'appétit.

Depuis le Moulin à bateau, car c'est ainsi qu'il est improprement désigné, de même que l'établissement qui lui fait suite, le cours de la

Marne n'est interrompu, jusqu'au barrage de Créteil, que par une petite île dont le desservant de la chapelle Saint-Hilaire avait jadis l'usufruit. Avant d'arriver aux grandes îles des peupliers, et du chapitre Sainte-Catherine, où des chevaux au vert prennent leurs ébats, il faut que les embarcations franchissant le barrage de Créteil ou de Villette.

Tous les jurons de la langue française ont été épuisés par les canotiers devant ce barrage que les meuniers bénissent parce qu'il leur entretient le niveau d'eau nécessaire à leurs opérations. Ils ne l'ouvrent en conséquence qu'avec une parcimonie extrême, et ils oublient trop souvent l'heure fixée chaque dimanche pour l'ouverture de la passe. Que devaient dire le patron et l'équipage de l'*Hélioscaphe* devant le drapeau rouge flotrant sur l'estacade et indiquant la fermeture de cette passe? Au moment où nous arrivions, des jeunes gens alertes s'étaient arrêtés en deçà de l'obstacle. Ils avaient tiré de l'eau leur légère nacelle, l'avaient chargée sur leurs épaules, transportée sur la

rive, puis remise à flot de l'autre côté, en fredonnant une barcarolle. Mais, hélas! il ne nous était pas loisible de les imiter! Notre imposante chaloupe n'était pas si aisément transportable, et nous étions en droit, plus sérieusement que Louis XIV, de nous plaindre de notre grandeur qui nous attachait au rivage!

Heureusement, de nombreux ouvriers travaillaient à restaurer le barrage. Nous les mettons en réquisition ; ils consentent à nous prêter assistance. Grâce aux efforts combinés d'une escouade athlétique, l'*Hélioscaphe*, tout à l'heure immobile en amont de l'estacade, est soulevé, amené sur la plage, puis lancé en aval dans les fougueux tourbillons de la Marne resserrée par ses îles. Comme un dieu marin, Gabriel plie la barque et les flots à son obéissance. Il évite les écueils, mais une vague inquiétude se peint sur ses traits. Tout à coup, il s'essuie le front, lâche négligemment les rames, et s'assied en disant :

« Nous sommes bons! Ma foi! j'ai eu un moment une sueur froide; c'est que j'ai vu ici

bien des naufrages; enfin, nous avons esquivé le danger, Brise-Train est passé! »

Brise-Train est devenu, par corruption, Brise-Pain; mais notre nautonier s'en tient scrupuleusement à la version première. Une île, en forme de nacelle, vient ensuite; elle est coupée en deux par l'interminable pont en dos d'âne qui joint Port-Créteil à la petite ville du même nom.

« Mais que fait donc cet individu, dont le bateau est planté au milieu de la rivière et qui travaille au fond de l'eau avec son bâton, comme s'il voulait y pratiquer un trou?

— C'est le père Robestan, le goujoneux; il bat le rappel des goujons, me répond Gabriel, d'un air imperturbable.

— Trêve de plaisanteries. Vous venez de nous tirer merveilleusement d'un mauvais pas; mais cela n'autorise pas, il me semble, de trop grandes licences.

— Je ne plaisante pas le moins du monde. Vous ne connaissez donc pas les mœurs des

goujons. Le goujon, sachez-le, est toujours au fond de l'eau à la recherche des petits vers qui se trouvent dans le sable et dont il fait sa nourriture. Si une pierre est remuée, si un mouvement se produit sur le gravier, de suite le goujon accourt, parce qu'il espère trouver là plus facilement sa proie.

« Le pêcheur qui connaît ces mœurs remue le fond de l'eau avec un pilon composé d'une vieille savate clouée au bout d'un bâton. Par cette opération, il met en mouvement une quantité de sable que le courant emporte. Le goujon, qu'attire de loin cette traînée, remonte à la hâte dans la direction d'où vient le sable, avec l'espoir de trouver une ample moisson à récolter. Au bout de quelques moments de pilonage, le pêcheur peut être certain d'avoir amené sur son coup plusieurs douzaines de goujons. Il remplace alors son bâton par une ligne montée de telle façon que le ver qui la termine et qui cache l'hameçon vient se promener au milieu des goujons. Le ver est bientôt happé et le goujon enlevé. Et ainsi de suite

jusqu'à ce que tous les goujons amenés sur le coup y aient passé. Il devient alors urgent de changer de place afin de recommencer utilement l'opération. Ce n'est pas à dire que la pêche soit toujours également bonne. Il faut pour cela que le poisson mange, et il n'est pas tous les jours disposé à manger.

— Mais connaissez-vous les jours où il est en appétit?

— Ah! voilà le chiendent! C'est là le grand secret que les pêcheurs n'ont pu encore pénétrer. Tâchez donc de nous trouver cela dans vos grimoires. Si vous y parvenez, je m'engage, non pas à vous donner un merle blanc, mais à déposer entre vos mains mon titre de *petit caporal de la Marne.* »

CHAPITRE VIII.

DE CRÉTEIL A LA BOSSE DE MARNE.

Créteil. — Coup d'œil sur son histoire. — La Petite Reine et Charles VI. — Port-Créteil et Jambon. — L'île Mâche-Fer. — L'île Rose. — L'île des Saints-Pères. — La propriété Schaken. — Un viaduc bâti dans les airs. — Le pays des Corbeaux. — Les sanglantes journées du 29 avril 1503 et du 14 mai 1592. — Le Nez-de-Fer. — L'île Charentonneau. — Ce que c'est qu'un baissier. — La ferme impériale. — La Séricicult ure. — L'île d'Enfer. — Le Rendez-vous des Noyés — Le trou aux cornes. — Les fantômes. — L'île Robinson. — Alfort et le monde vétérinaire. — Charenton. — Histoire du pont de Charenton. — Le gouffre et la diligence. — L'arche de Dagobert. — La bosse de Marne. — Conclusion.

Créteil (*Christolius*) est, comme Bonneuil, un lieu historique.

Saint Agoard, saint Aglibert et plusieurs autres prédicateurs de l'Évangile y souffrirent le martyre. On y battit monnaie, comme le

démontrent des pièces conservées dans les cabinets des numismatiques, et sur lesquelles on lit *Cristoialo.* Un préfet de Paris, car Paris avait déjà des préfets sous la première race, était propriétaire de Créteil du temps de Clotaire III; puis ce village eut pour maître le chapitre de Notre-Dame de Paris. Le roi Louis VII, passant un soir par Créteil, y coucha aux frais des habitants, en vertu de la coutume qu'on appelait alors « le droit de gîte; » mais les chanoines avaient des moyens spirituels de faire reconnaître leurs franchises. La première fois que le roi se présenta aux portes de la cathédrale, elles lui furent fermées, et ne s'ouvrirent que lorsqu'il eut payé sa consommation.

Auprès de Créteil existait une demeure isolée que Charles VI avait fait bâtir pour Odette de Champdivers, dite la *Petite Reine,* et qui avait l'art de consoler le roi fou dans son désespoir et de le calmer dans ses fureurs. Créteil est maintenant une commune de deux mille quatre cent dix-neuf habitants. Ainsi disent les

statistiques, mais il y en aurait deux mille quatre cent vingt que nous n'en serions nullement surpris. Sous sa vieille église est une crypte contenant un grand cercueil rempli d'ossements; mais les amateurs d'antiquités essayeraient inutilement de la voir, puisqu'elle a été fermée, en 1697, par les ordres du cardinal de Noailles.

Un marché de comestibles, de merceries et de rouenneries a été établi à Créteil par un arrêté préfectoral du 22 décembre 1859, et ouvert le 20 février 1860.

En quittant Port-Créteil, nous entendons des rires, des cliquetis de verres, des chœurs entonnés par des voix fraîches ou fatiguées, de joyeux entretiens, de bruyantes interpellations. Tout ce tapage vient de l'île Jambon, dont la cuisine succulente et les bons vins mettent les canotiers et les canotières en bonne humeur. Le maître de céans n'était-il pas prédestiné par son nom même à devenir restaurateur?

L'île Mâche-Fer, que rencontre plus loin l'*Hélioscaphe*, rappelle de nombreux accidents.

Les nautoniers qui s'attardaient dans ces parages risquaient d'être portés par le courant contre la pointe anguleuse de cette île, et c'était un désastre certain. L'île Rose, au contraire, était entourée d'une eau calme comme celle d'un lac.

L'île des Saints-Pères vient à la suite de l'île Rose. Un Belge, M. Schaken, entrepreneur de chemins de fer, s'est fait dans cette île, en y réunissant plusieurs parties du sol continental, une ravissante retraite. Le château participe à la fois du style de Louis XIII et de celui de la Renaissance. La façade est flanquée de tourelles à pans coupés; une gracieuse galerie embellit la toiture. Dans le parc, dont les massifs et les pelouses ont été distribués avec une rare intelligence, passe un viaduc qui n'en est pas le moins remarquable ornement.

Le moine Planude, dans la *Vie d'Ésope*, raconte que ce fabuliste avait imaginé un moyen de construire en l'air, en faisant enlever de jeunes maçons par des aigles.

Qui le croirait? ce viaduc, dont la longueur

est de trois cent quatre-vingt-un mètres, a été bâti par un procédé analogue. La Compagnie de l'Est, comme l'aigle d'Ésope, a trouvé le moyen d'enlever ses maçons dans les airs, et l'on pourrait croire que le viaduc a été descendu tout achevé et posé sur la place qu'il occupe, tant les jardins et les propriétés qu'il traverse ont été respectés. Les arbres eux-mêmes de la grand'route sont restés en place et entrelacent leurs rameaux au-dessus du viaduc.

La Compagnie n'avait pas voulu troubler dans leurs possessions de paisibles propriétaires sur le domaine desquels il lui suffisait de jeter un pont. Aussi n'acheta-t-elle que le terrain strictement indispensable. Il fut entouré de palissades. Des wagons, portés sur un chemin de fer aérien, envoyaient aux ouvriers renfermés entre ces clôtures de bois des matériaux qui semblaient tomber du ciel.

Une fois l'opération achevée, les palissades retirées ont rendu aux propriétaires la jouissance du sol au-dessus duquel se dessinent les voûtes gracieuses des arches.

Un printemps a suffi pour faire pousser au travers des pelouses et surgir du milieu des massifs les élégantes piles qui ont ajouté aux charmes de ces jardins la possession d'une œuvre d'art fort remarquable.

Voilà les prodiges que savent accomplir nos ingénieurs; l'école des ponts et chaussées a hérité de la baguette des fées.

Le viaduc de Saint-Maurice a une hauteur de douze mètres, et chacune de ses trente-huit arches a sept mètres quatre-vingt-cinq d'ouverture.

Après avoir passé devant ce magnifique travail, nous voici à l'entrée du canal que nous avons traversé le matin. Le tour de Marne est accompli.

Il ne nous reste plus qu'à descendre jusqu'au confluent où cette rivière mêle ses flots à ceux de la Seine.

En nous rapprochant de la capitale, dont le tumulte va faire un si pénible contraste avec la paix des campagnes que nous venons de parcourir, nous entrons sur le territoire de Saint-

Maurice, commune séparée de Charenton depuis l'année 1842 et sur le territoire de laquelle sont deux établissements célèbres, l'un qui remonte à l'année 1644, l'autre qui a été ouvert le 30 août 1857. Le premier est la maison d'aliénés, le second est l'asile impérial pour les malades convalescents.

La partie orientale de Saint-Maurice, connue sous le nom de Gravelle, forme un centre industriel important qui possède des fabriques mises en mouvement par les eaux dérivées du canal. La partie occidentale de Saint-Maurice est composée d'habitations bourgeoises.

L'*Hélioscaphe*, pressé d'arriver avant le coucher du soleil, semble en ce moment rivaliser avec la locomotive. Nous nous reposons, toutefois, en avant d'un moulin pittoresque, dans une anse de l'île des Corbeaux. Ces oiseaux de sinistre augure ont dû jouer là un rôle important. Les champs de la rive gauche s'appellent plaquis des Corbeaux, et la rampe qui mène au kiosque du restaurateur Robert, que nous avons de nouveau en vue, est connue sous

le nom de montée des Corbeaux. Ce fut là que se déroulèrent les sanglantes péripéties d'un drame terrible dont les causes mystérieuses n'ont jamais été bien éclaircies. Le 29 avril 1303, plusieurs centaines de corbeaux s'assemblèrent et se ruèrent les uns contre les autres. Leurs légions formaient un noir rideau qui voilait le soleil; leur sang tombait comme la pluie. Après une boucherie acharnée, les belligérants se séparèrent, laissant le champ de bataille jonché de cadavres. Tout extraordinaire qu'il paraisse, cet événement n'est pas unique. « Le 14 mai 1492, dit Henri Sauval dans son *Histoire et recherches sur les antiquités de Paris*, quatre ou cinq cents corbeaux se rassemblèrent au-dessus de Villejuif en poussant d'effroyables croassements et se battirent avec tant d'acharnement qu'un grand nombre tombèrent morts ou blessés. »

Pendant notre station à l'île des Corbeaux, tout en dégustant la ration du bord, Gabriel se prit à dire :

« J'ai bu de meilleur vin ici !

— Est-ce que l'île en produit?

— Il y eut un temps où on aurait pu le croire. En 1814 — il s'agissait ici aussi de Cosaques — le vieux meunier des Corbeaux me fit venir : « File-bon-train! » — il avait la manie de m'appeler ainsi, comme le père Lemaistre celle de me nommer Fricoteaux — « File-bon-train, me dit-il donc, tu sais que « j'ai une bonne cave; je ne veux pas qu'elle « serve d'abreuvoir aux Cosaques; nous allons « enterrer nos bouteilles dans l'île.

« — Fameuse idée! ça bonifiera encore le « vin.

« — Seulement, comme dit le proverbe, il « ne faut pas mettre tous ses œufs dans le « même panier. Une seule cachette aurait des « inconvénients. Nous mettrons les bouteilles « deux par deux, trois par trois; les unes sous « les saules, les autres sous les osiers; celles-ci « en amont, celles-là en aval; de sorte qu'on « ne parviendra jamais à nous les voler « toutes. »

— C'était bien calculé.

— Trop bien! reprit Gabriel, car nous eûmes tant d'émotions coup sur coup que, le danger passé, il nous fut impossible de retrouver toutes les cachettes. Il fallait s'en rapporter au hasard.

« Depuis lors, le moulin a changé plusieurs fois de maîtres. L'île a été vendue sans que les propriétaires sussent qu'ils pourraient en extraire du bourgogne, du bordeaux, du champagne, du madère et du malaga, comme de la bouteille inépuisable de ce magicien qu'on m'a mené voir sur le boulevard, à Paris.

« Il m'est arrivé plus d'une fois en pêchant à la truble, sous les saules qui entourent l'île, de voir tomber dans mon filet, au lieu du poisson attendu, quelques-unes de ces vieilles bouteilles que j'avais cachées dans le temps et que les affouillements de l'eau avaient été découvrir à moitié. Je suis sûr qu'il en reste encore et beaucoup ! »

— J'ai toujours regretté, dis-je à Rousset, de ne pouvoir prendre part aux explorations d'Herculanum : si nous en faisions ici !



L'ILE DE CHARENTONEAU

— En route, répliqua sévèrement l'inflexible capitaine. »

Non loin du moulin des Corbeaux, à la place où s'ouvrait un bras de rivière supprimé depuis la création du canal Saint-Maurice, Gabriel nous montre un assemblage de pierres et de pilotis : c'est le Nez-de-Fer ! Ce môle était destiné à défendre l'extrémité d'une jetée, qui détournait une partie du courant au profit des moulins situés sur la rive droite : que de bateaux sont venus se briser contre le Nez-de-Fer aujourd'hui désarmé !

L'eau redevient calme dans le spacieux et profond bassin qui baigne l'île de Charentonneau, dont les arbres gigantesques abritent un moulin construit sous Louis XV. Au-dessous de cette île, le courant est de nouveau très-rapide. Comme je m'étonnais des changements subits éprouvés par l'allure de la rivière : « C'est, me dit Gabriel, que la Marne n'est qu'une succession de rapes et de baissiers. Un baissier est le contraire d'une rape. L'un est un trou, l'autre est une bosse. La même quan-

tité d'eau passe par un baissier que par une rape; elle court d'autant plus vite qu'elle a moins d'espace pour s'écouler. »

Notre bateau, emporté par le courant, laisse à sa droite le kiosque de Gravelle, où l'heure avancée ne nous permet pas, hélas! de faire une station. Nous sommes aussi privés du plaisir de visiter la Ferme impériale de Vincennes qui rappelle la Hollande par ses constructions, la Suisse par sa belle race de vaches Schwitz, l'Angleterre par ses magnifiques Southdown et par ses jolies petites bêtes laitières d'Ayr. Nous ne verrons pas non plus l'annexe consacrée à la sériciculture, où a été entreprise l'éducation du *Bombyx hymalayensis*, gigantesque ver à soie qui n'a vécu jusqu'ici qu'à l'état sauvage, et que l'on va discipliner pour l'enrégimenter dans les magnaneries.

La végétation de l'île qui vient après celle de Charentonneau se trouve à l'étroit; elle déborde aux alentours; les saules s'allongent sur l'eau, les plantes dont la berge est ta-

pissée vont rejoindre les longues plantes aquatiques qui poussent vigoureusement dans le lit de la Marne. Une exclamation admirative s'échappe de mes lèvres.

« Ne vous y fiez pas, dit Gabriel, c'est l'île d'Enfer ! et vous ne m'ôteriez pas de l'idée qu'elle est sous la domination des diables. Des centaines de baigneurs se sont noyés, là-bas, dans le bras du moulin, sous les saules. Chacun le sait, puisque les vieux canotiers ont baptisé cet endroit : *le Rendez-vous des Noyés*, et ça n'empêche pas d'autres baigneurs de venir, tous les ans, y chercher la mort ; il y a là un trou profond d'où personne n'est jamais sorti. Il faut que ce soit un soupirail de l'enfer, et que des suppôts de Satan s'y cachent pour tirer les gens par les pieds...

— Vous êtes donc superstitieux, père Gabriel ?

— Moi ! Dieu m'en garde ! mais je me rends à l'évidence. Comment résister à des preuves ? J'ai vu, dans ma jeunesse, un pêcheur et sa femme venir ici dans un bachot,

toutes les semaines, fouiller le trou, et en extraire une quantité innombrable de cornes.

— Eh bien, quoi de plus simple? Ce sont des cornes d'animaux qui ont été jetés dans ce trou, ou dont la Marne a charrié les carcasses. La proximité de l'École d'Alfort a probablement, dans certains cas d'épizootie, fait choisir cette île comme lieu de sépulture pour les animaux infectés.

— Non, reprit le vieux pêcheur, ces cornes ne faisaient pas l'effet d'avoir poussé sur des crânes de bêtes à quatre pattes. Et puis, pourquoi se noie-t-on invariablement dans ce trou?

— Parce que la rivière est remplie d'herbes, parce que le fond est inégal, parce que c'est un trou.

— On s'en sauverait s'il n'y avait pas là quelque diablerie : une preuve encore de ce que j'avance, c'est que, pendant la nuit, des flammes bleuâtres dansent autour de l'île d'Enfer.

— Ce sont des feux follets, des vapeurs de gaz hydrogène phosphoré.

— Allons donc ! reprit Gabriel, est-ce que les vapeurs ont des figures ? Au milieu des flammes dont je vous parle, on voit distinctement des fantômes. Je tiens d'un garçon meunier qui loge près d'ici, au moulin d'Alfort, que des spectres rôdent souvent le long des berges, en poussant de tels gémissements qu'on n'entend plus la roue du moulin tourner. »

Je ne jugeai pas à propos de dissuader Gabriel ; j'aimais mieux contempler, aux derniers rayons du soleil, l'île Robinson, toujours verte et fraîche, mais veuve du cabaret qui chantait sous ses peupliers ; Alfort, cette capitale du monde vétérinaire, qui compta ou compte encore parmi ses professeurs les Bourgelat, les Chabert, les Renault, les Delafond, les Magne, les Bouley, les Reynal ; sur la rive droite, la ville de Charenton s'élevant en amphithéâtre, et en face de nous, les arches élégantes du nouveau pont achevé en 1863.

L'hôtel de ville de Charenton, dont nous apercevons le toit élevé, est une aile d'un château en pierres et en briques que Henri IV

avait fait construire pour Gabrielle d'Estrées, la quatrième maîtresse royale dont nous trouvions le souvenir sur les bords de la Marne. Grâce à la protection du roi qui avait signé l'édit de Nantes, un temple magnifique s'éleva près de la charmante résidence qu'il aimait à visiter. Jacques de Brosse, l'architecte du palais du Luxembourg, fit ce temple assez spacieux pour contenir quinze mille personnes, et il s'y tint des synodes qui eurent du retentissement dans toute l'Église réformée ; mais lorsque Louis XIV fut revenu sur les dispositions libérales de son aïeul, le 23 octobre 1685, une multitude fanatisée se rua sur l'édifice signalé à ses fureurs, et le démolit si bien que, cinq jours après, on en aurait en vain cherché une seule pierre. L'emplacement fut occupé par un couvent de religieux de l'Adoration perpétuelle.

Un autre monastère florissait aux Carrières, hameau dépendant de Charenton, et les Carmes déchaussés, qui en étaient les propriétaires, sont cités parfois dans les malicieux

ponts-neufs du XVIIIe siècle. Dans leur enclos se trouvait un écho qui passait pour un des plus merveilleux de l'Europe. « La voix, disent les *Antiquités de la France*, frappoit souvent l'oreille jusqu'à dix fois, et d'un ton si violent, que les boulets de canon emportés des feux et de la poudre ne sifflent pas avec plus de violence. »

Avant la Révolution, Charenton et ses annexes, Saint-Maurice, les Carrières et Conflans, n'avaient pas ensemble plus de sept cents habitants ; bien que Saint-Maurice en ait été détaché, on compte maintenant plus de six mille habitants dans la commune de Charenton-le-Pont.

Que de changements a subis le pont de Charenton ! Il est mentionné, dès le VIIe siècle, dans la vie légendaire de saint Merry. En 865, il est rompu par les Normands et reconstruit par les soins de Charles le Chauve. Les Anglais s'en emparent en 1435 ; mais dès le 11 janvier de l'année suivante, il leur est enlevé par Ferrière, capitaine de Corbeil.

Henri IV, avec deux pièces d'artillerie, canonne le pont de Charenton, le jeudi 10 mai 1590, et force le passage à quatre heures du soir. « Le capitaine, dit le journal de Pierre Fayet, fut pendu avec douze soldats. » C'était, en ce temps, la loi de la guerre ; quiconque osait résister au roi sans forces suffisantes était envoyé au gibet. Triste temps et triste loi !

Pendant les troubles de la Fronde, le 2 février 1649, le pont de Charenton fut emporté d'assaut par le prince de Condé. On lit dans les Mémoires de Guy Joly : « Le marquis de Clanleu, qui y commandait, y fut tué, n'ayant pas voulu de quartier, avec plusieurs officiers distingués. Il n'y eut presque que le marquis de Coignac, petit-fils du maréchal de La Fère, qui se sauva heureusement, sur un glaçon qui l'apporta auprès de Paris, après qu'il eut très-bien rempli son devoir à la tête de son régiment. M. le prince y perdit aussi beaucoup de monde, entre autres le duc de Châtillon, qui fut emporté d'un coup de ca-

non. » Ce *beaucoup de monde*, suivant les Mémoires du cardinal de Retz, devrait se réduire à douze ou quinze tués.

En 1814, les élèves de l'École vétérinaire d'Alfort essayèrent d'arrêter au pont de Charenton des masses autrichiennes. Si vous la visitez, vous y lirez, sur un modeste monument, cette simple et glorieuse épitaphe : « Cigît Jean-Marie Pigeon (de la Seine), élève de cette école, tué à la défense du pont de Charenton, le 30 mars 1814. Priez pour son âme. »

En aval de l'arche marinière de l'ancien pont, les cataractes qui s'engouffraient dessous avaient creusé dans le sable et dans les roches un entonnoir d'une incalculable profondeur.

« Par une nuit de brouillard, nous conta Gabriel, une diligence arrive au grand trot par la route de Maisons. Le postillon avait bien soupé ; aussi comme il s'escrimait avec son fouet ! On ne pouvait pas le voir, mais, au moins, on l'entendait : clic ! clac ! et les grelots des chevaux sonnaient, drelin ! drelin !

et les roues grondaient comme un tonnerre!... Mais voilà que, tout à coup, après un épouvantable fracas, on n'entend plus rien !

— Ah ! mon Dieu ! le pont s'était brisé sous le poids de la diligence?

— Pas du tout. Le postillon n'avait pas songé que la route faisait un angle avec le pont, et galopant toujours tout droit, il avait passé par-dessus le parapet. Chevaux, voiture, voyageurs, conducteur, postillon, bâche et bagages entrèrent en bloc dans la Marne. Personne n'eut le temps de crier, de se plaindre, de faire une prière, de dire seulement : « Nous sommes perdus ! » La maison roulante et ses habitants furent enfournés dans le gouffre, et on ne les a jamais revus. »

Aujourd'hui le gouffre est bouché. Au bas de l'ancien pont, qui était moitié en bois, moitié en pierre, était un énorme rocher, presque à fleur d'eau. Quand les ouvriers qui refaisaient le pont examinèrent de près ce prétendu rocher, ils découvrirent que c'était une vieille arche, écroulée du temps du roi Dagobert. Avec des

cabestans, des chèvres et autres manivelles, ils la portèrent dans le trou où elle est actuellement. Le courant, que le nouveau pont a déplacé, a apporté par-dessus cette arche des monceaux de sable ; un bas-fond existe aujourd'hui là où, suivant Gabriel, il y avait un trou sans fond.

L'*Hélioscaphe* glissa sans encombre sur la place où la diligence avait été engloutie. Il passa sous le pont du chemin de fer de Lyon, et atteignit en quelques instants le confluent de la Marne et de la Seine.

Il est question du village situé sur la rive droite, Conflans (*Confluentium*), dans une bulle d'Urbain II, datée de 1097. Le roi Jean y eut un haras auquel s'adjoignit bientôt une maison de campagne que Charles V et Charles VI habitèrent. Louis XI y termina la guerre du bien public par la signature d'un traité, et l'humiliation qui lui fut alors imposée lui rendit odieux ce domaine dont il abandonna la jouissance à Jean de Saint-Omer en 1481.

Nous nous arrêtons presque devant Con-

flans, et en montrant le promontoire qui sépare la rivière du fleuve, Gabriel, rendu facétieux par le plaisir d'avoir accompli dignement sa périlleuse mission, s'écrie d'un ton joyeux :

« Voici la bosse de Marne ! ce serait le moment de nous en donner une.

— Le jeu de mots est médiocre, répondit Rousset ; mais l'intention est excellente. Et puis la nuit tombe ; allons dîner ! »

Je ne me le fais pas dire deux fois ; je saute sur la berge ; mais, à mon grand étonnement, en me retournant, j'aperçois Rousset immobile et en contemplation devant un nuage splendidement frangé par les dernières lueurs du soleil.

« Eh bien ! lui dis-je, le dîner refroidit.

— Qu'il refroidisse, répond l'intrépide artiste ; voilà un nuage que je ne retrouverai peut-être jamais.

« Encore une photographie ! »



LE COUCHER DU SOLEIL

VUE PRISE DE LA BOSSE DE MARNE

Tour de Marne — Ildefonse Rousset Phot.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LE TOUR DE MARNE

La presse entière a bien voulu faire le plus GRACIEUX ACCUEIL *au* Tour de Marne. *Si nous reproduisons ici les principaux articles qu'elle a consacrés à la première édition de cet ouvrage, publiée à la fin de l'année 1864, ce n'est point par un puéril mouvement de vanité. L'écrivain et le photographe auraient su tomber avec grâce dans le cas où leurs efforts n'auraient pas obtenu le succès dont ils se flattaient.*

Il est tout naturel qu'ils triomphent avec modestie.

Nous remercions bien sincèrement les auteurs des articles qu'on lira ci-après : non parce qu'ils ont tenu compte de nos travaux, mais surtout parce qu'ils se sont associés à nous pour rendre hommage à une magnifique contrée qui est aux portes de Paris et que l'on connaît à

peine. Certes, des milliers de canotiers ont parcouru les rives de la Marne depuis Nogent jusqu'à la Bosse ; d'innombrables voyageurs visitent ces parages, et pourtant ce plantureux pays n'est pas encore assez populaire, assez popularisé.

Merci à vous, qui avez complété nos descriptions ! Merci à vous, qui avez prouvé l'inépuisable richesse des bords de la Marne, en trouvant des expressions qui avaient échappé à ses fervents admirateurs.

Nous n'aurions pu, sans ingratitude, ne pas ajouter votre texte au nôtre. Nous n'aurions pu, sans manquer notre but, délaisser vos tableaux poétiques, signés des noms les plus célèbres et les plus autorisés.

Nous avons fait le tour de Marne, mais nous ne nous attendions guère à entraîner avec nous une phalange de publicistes qui peignent mieux que nous les sites enchanteurs dont nous avons esquissé la description.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LE TOUR DE MARNE

LE SIECLE. — 3 Décembre.

Le Tour de Marne, tel est le titre d'un magnifique volume in-4° que vient de publier la Librairie Internationale. C'est l'histoire d'un voyage d'exploration entrepris dans ce beau & curieux pays que la Marne arrose près de son embouchure. Les deux touristes sont nos collaborateurs, É. de la Bédollière & I. Rousset. L'un a décrit les sites, recueilli les traditions, observé les mœurs, raconté les légendes de la rivière; l'autre a photographié les vues principales à l'aide d'appareils spéciaux & par des procédés dont il est l'inventeur. Ces admirables paysages rendent avec autant de poésie que de fidélité la transparence des eaux, les ondulations des feuillages, la richesse de la végétation, le jeu des lumières & des ombres, la valeur relative des plans. La photographie n'a jamais produit d'œuvres d'art plus complètes, & n'a jamais été appliquée aussi largement & avec autant de succès

à l'illustration d'un livre. *Le Tour de Marne,* imprimé avec luxe par M. Claye, en caractères fondus exprès, est une des productions les plus remarquables et les plus originales de la typographie contemporaine.

A. Husson.

LE MONITEUR. — 7 Décembre.

Une œuvre tout à fait originale & qui marquera dans les Annales de l'art contemporain, vient de paraître à la Librairie Internationale. Dans une série de photographies tout à fait hors ligne & appliquées pour la première fois à l'illustration d'un volume, M. Ildefonse Rousset a reproduit les sites délicieux qui font du *Tour de Marne* une des parties les plus complétement belles des environs de Paris. Le texte qui accompagne ce recueil sans précédent est une charmante fantaisie due à la plume élégante d'Émile de la Bédollière.

L'ILLUSTRATION. — 10 Décembre.

Qu'est-ce c'est que *le Tour de Marne?* Est-ce seulement la description écrite & illustrée des rives

de la Marne ? Est-ce, en un mot, une succession de descriptions & de points de vue admirablement reproduits par l'appareil photographique ? C'est cela, & c'est autre chose. *Le Tour de Marne,* grâce à l'esprit de M. É. de la Bédollière, sera tout ce que l'on voudra : une histoire, une rêverie, une symphonie, un aimable traité philosophique. Pourriez-vous me dire au juste ce qu'est le *Voyage autour de ma chambre ?* Il est des œuvres qu'on ne peut définir d'une façon absolue, & *le Tour de Marne* est une de ces œuvres-là.

Mais ce qui est certain, ce qu'il est impossible de contester quand on a lu *le Tour de Marne,* c'est la grâce du récit, la belle humeur du conteur, le charme de cet esprit improvisateur qui voit les choses sous l'aspect le plus favorable, & qui, — quelque atrabilaire que puisse être le lecteur, — finit toujours par le dérider, l'intéresser et lui prouver que *le Tour de Marne* est tout simplement un livre plein de délicatesse, de finesse & d'esprit.

Le rôle de M. Ildefonse Rousset dans ce livre n'est pas non plus sans importance. C'est lui qui, avec l'objectif, a fixé sur le papier tous les points de vue, tous les sites, toutes les scènes muettes ou vivantes de ce charmant voyage au pays de la Marne & de la fantaisie. Jamais encore nous n'avions vu quelque chose de plus suave, de plus gracieux, de plus réussi. MM. É. de la Bédollière & Ildefonse Rousset n'ont pas seulement été habiles, ils ont été heureux. Il faut,

en effet, avoir du bonheur pour réussir à ce point.

Mes sincères compliments aux deux auteurs, et vive *le Tour de Marne!* Il vivra.

EDMOND TEXI

LE MONITEUR UNIVERSEL. — 12 Décembre.

Un livre nouveau se présente habillé d'une couverture bleue à riche gaufrure. Sur le plat, un fer de reliure dessiné comme un bois d'illustration estampe en or un grand paysage dans lequel un soleil levant épanouit sa gloire rayonnante répétée par l'eau d'une rivière. Au-dessus de ce soleil s'arrondit ce titre : *Le Tour de Marne.* Le Tour de Marne! qu'est-ce que cela? Nous connaissons le tour du monde & même le tour de France... D'intrépides navigateurs, des canotiers au cœur ceint d'un triple bronze ont donc risqué un voyage d'exploration dans ces contrées inconnues qui s'étendent de Joinville à Gravelle?

C'est cela même, & en ouvrant le volume magnifiquement imprimé par Claye, avec ses vieux caractères *françois* qu'ont mis à la mode les *Contes de Perrault,* nous apprenons en effet qu'il s'agit d'un voyage au long cours de quatorze kilomètres sur la

Marne, cette rivière moins explorée, à coup sûr, que l'Amazone, le fleuve Amour, le Niger ou les cours d'eau mystérieux de l'Australie.

La nef qui porte les modernes Argonautes au pourchas, non de la Toison d'or, mais du pittoresque, s'appelle l'*Hélioscaphe*. Elle a pour capitaine Ildefonse Rousset ; Emile de la Bédollière, une fine plume humouristique, tient le livre de bord, relève le point & note tous les incidents du voyage.

Cette portion de la Marne, que la batellerie ne fréquente plus, trouvant plus court et plus commode de prendre le canal de Saint-Maur, est retournée doucement à l'état sauvage. On dirait une de ces rivières sans nom qui coulent dans les solitudes à travers les régions encore inexplorées. Les chemins de halage, devenus inutiles, se sont peu à peu effacés, &, n'étant plus rasées par les cordes de traction, toutes les folles herbes aquatiques s'en sont donné à cœur joie. Dans une familiarité charmante que rien ne trouble, l'eau & la rive se confondent, empiétant l'une sur l'autre ; l'eau creuse de petites anses, la rive pousse des promontoirs mignons. Aux graminées qui descendent se mêlent les joncs qui montent.

Les aulnes, les osiers verdoient sur la berge indécise, au-dessous des saules penchant leurs troncs noueux. Plus loin, le pied dans l'herbe humide, les peupliers dressent leurs fines arêtes aux feuilles toujours émues ; les grands arbres versent leur ombre et leur reflet aux transparences de l'onde. Ici, dans un

endroit stagnant, les roseaux, les prêles, les sagittaires à la feuille en fer de lance, forment une forêt en miniature, là les nénuphars étalent leurs larges feuilles et dressent leurs lis jaunes. Ce sont à chaque pas, ou plutôt à chaque coup de rame, mille accidents pittoresques à faire prendre le crayon ou le pinceau à un artiste. Tantôt c'est un mur de soutènement en planches qui font ventre sous le poids de la berge & se déjettent, forçant leurs poteaux, à travers un fouillis de ronces, de glaïeuls & de végétations sauvages ; tantôt c'est un arbre trop près du bord qui crispe curieusement ses racines jaunies de limon & cherche à se rattraper au sol qu'affouille le courant. A cette place l'eau profonde prend des tons de miroir noir ; à cette autre elle étale une mince gaze d'argent sur le sable qui affleure, ou bien elle se diamante de points brillants au soleil comme des écailles de poisson ; des canots amarrés découpent leurs coques élégantes contre les mousses veloutées de la rive. Une masure au toit de chaume darde sa fumée blanche entre les masses de feuillage ; un moulin obstrue une arche de pont ou coupe la rivière avec ses batardeaux, ses écluses, ses vannes, ses roues verdies, d'où pendent des barbes d'herbes ; des îles aussi désertes que celle de Robinson Crusoé divisent le courant & noient dans l'eau l'image renversée de leurs grands arbres ; des marches d'escaliers rustiques descendent au rivage ; des débarcadères abandonnés se disloquent au fil de l'eau, & leurs vieilles charpentes composent des pre-

miers plans à souhait pour les peintres ; des lavandières agenouillées frappent le linge de leurs battoirs & font des groupes pittoresques ; un bateau de tireur de sable reçoit à propos un rayon de soleil et produit un effet charmant ; dans les petits bras que forment les îles, les feuillages s'enchevêtrent d'une rive à l'autre, & il faut, pour y passer, relever les branches, au risque d'effrayer quelque bergeronnette ou quelque martin-pêcheur, qui file coupant l'eau avec son aile de saphir : tout un monde de choses pures, calmes, fraîches, primitives, charmantes, épanouies dans le silence, l'abandon & la solitude, & dont il semble qu'on ait la virginité.

Ces beautés de la nature ne sont pas perdues, & il n'est pas besoin de faire « le tour de Marne » pour en jouir. Mieux instrumenté que la nef *Argo,* le canot l'*Hélioscaphe,* parti pour cette exploration lointaine, avait à sa poupe un château de forme bizarre ; en un mot une cabine de photographie. Le capitaine Ildefonse Rousset, dès qu'il apercevait un site, un point de vue, un détail remarquable, arrêtait le bateau, braquait l'objectif, s'encapuchonnait de noir, & bientôt la plaque, impressionnée d'un délicat reflet, était portée dans la cabine sombre. Le soleil est comme Saturne qui dévorait ses enfants, il mange les images qu'il vient de produire, si on ne les soustrait bien vite à sa gourmandise.

Ce n'est pas une chose facile que de faire poser la nature. On ne peut lui prendre le col dans ce demi-

cercle qui vous emboîte la tête chez les photographes. Même aux moments où elle paraît le plus tranquille, elle vit, elle palpite, elle remue. L'air tremble, le rayon scintille, l'ombre tourne, l'eau coule, l'arbre frissonne, le buisson tressaille. Le sein de Cybèle s'enfle & s'abaisse par une respiration invisible pour nous, mais qui n'échappe pas aux organes précis de l'instrument. Quelle patience, quel soin, quel tact il faut à l'opérateur ! Un nuage passe sur son effet de soleil, un vague souffle de brise se lève, l'eau se ride, la danse des feuilles commence, les arbres se brouillent comme si on les estompait avec le doigt, & l'épreuve est perdue.

M. Ildefonse Rousset n'est pas un photographe de profession, & on le voit bien à l'exquise finesse, à la perfection étonnante de ses planches. Il faut tout le loisir d'un amateur artiste, persévérant & passionné pour arriver à de tels résultats. Les vues du *Tour de Marne* sont des merveilles. M. Rousset a obtenu des effets d'une douceur & d'une poésie dont nous n'aurions pas cru le daguerréotype capable. Les premiers plans sont nets, sans dureté ; les seconds & les troisièmes fuient avec une légèreté vaporeuse, bien rare dans les épreuves photographiques. Certaines planches rappellent Corot ou Daubigny, dont elles semblent refléter des tableaux inconnus. Cette morbidesse, cette transparence, ce *flou*, ne sont achetés par aucun sacrifice. Regardez de près, & vous serez surpris de la délicatesse infinie du détail, réduit à

des proportions microscopiques, mais d'une netteté admirable.

Ces belles épreuves, jointes au texte amusant, instructif & spirituel de M. Émile de la Bédollière, forment un magnifique volume.

Théophile Gautier.

LA FRANCE. — 12 Décembre.

Il vient de paraître, à la Librairie Internationale, un volume sans pareil, dans lequel la photographie, se révélant sous un nouvel aspect, s'est chargée de faire directement œuvre d'illustration. Trente magnifiques photographies, représentant les sites si pittoresques du tour de Marne, laissent bien loin en arrière tout ce que la gravure avait pu produire jusqu'ici. M. Ildefonse Rousset a obtenu dans cette tentative un résultat artistique qui mérite d'être noté.

Le livre auquel cette parure merveilleuse a été donnée se recommande d'ailleurs par d'autres qualités. Typographiquement, c'est un nouveau chef-d'œuvre à ajouter à ceux qui sont déjà sortis de l'imprimerie Claye. Littérairement, c'est une délicieuse fantaisie due à la verve inépuisable d'Émile de la Bédollière.

L. Dutailly.

LA PRESSE. — 15 Décembre.

La partie des environs de Paris connue sous le nom de *Tour de Marne* passe à juste titre pour une des contrées les plus pittoresques de la France. Un véritable artiste, Ildefonse Rousset, a entrepris de reproduire par la photographie Joinville, Chenevière, Champigny, le fonds de Beauté, l'île d'Enfer & tant d'autres sites incomparables. Qui ne les connaît pas peut les voir dans un magnifique volume imprimé par Claye. Émile de la Bédollière raconte dans ce volume, dans un récit plein de verve & d'humour, les légendes, les traditions & l'histoire de ces contrées remarquables.

LE JOURNAL DES DÉBATS. — 15 Décembre.

Récits pleins d'intérêt, légendes émouvantes, détails historiques peu connus, paysages charmants, vignettes d'après nature, exécution typographique irréprochable, tout cela se trouve réuni dans le magnifique volume que la librairie internationale vient de publier sous le titre du *Tour de Marne*. M. Émile de la Bédollière pour la partie littéraire, M. Ildefonse Rousset pour la partie artistique, & M. Claye pour la partie typographique, ont rivalisé à qui mieux mieux, & de

cette féconde émulation est sorti ce que l'on peut véritablement appeler un beau livre. *Le Tour de Marne,* du reste, a conquis dès son apparition le suffrage de tous les gens de goût.

LE TEMPS. — 16 Décembre.

Le caractère artistique du beau volume que la Librairie Internationale vient de publier sous ce titre : *le Tour de Marne,* a tout de suite placé ce livre en tête des plus attrayantes nouveautés récemment écloses. Il s'agit, en effet, du plus beau livre qui se puisse offrir, &, mieux que cela, d'un livre dont la place est marquée dans tous les salons & dans toutes les bibliothèques, où il restera comme un monument littéraire, artistique et typographique, dû à la collaboration de MM. Émile de la Bédollière, Ildefonse Rousset & J. Claye. Récits charmants, photographies admirables, impression fastueuse : voilà ce qu'offre *le Tour de Marne.*

LA PATRIE. — 17 Décembre.

Un volume d'un caractère excessivement artistique vient de paraître à la Librairie Internationale. L'impri-

merie Claye a mis tout le luxe des vieux types au service des pages pleines de vie, de fantaisie & d'humour qu'Émile de la Bédollière a écrites à propos d'une pérégrination le long des rives verdoyantes & des coteaux accidentés qui forment & encadrent le cours de la Marne.

Mais ce qui mérite d'être noté dans ce volume remarquable, ce sont les trente photographies qui en forment l'illustration. M. Ildefonse Rousset est arrivé à des résultats que l'on ne croyait pas pouvoir attendre de la photographie. Le choix des sites & de leur encadrement, les effets de lumière saisis aux moments les plus opportuns font de chacune de ces photographies autant de petits tableaux.

LE SIÈCLE. — 17 Décembre.

Il est des mots qui ont d'incroyables prestiges, des mots magiques ! Je ne veux pas parler ici de ceux qui, dans l'ordre politique, font battre les cœurs ; non ! pas si haut ! je parle des mots qui éveillent dans nos âmes des souvenirs de jeunesse, de gaieté, d'amour & de bonheur.

Quoi ! vous vous payez de mots, diront les pédants. Eh ! oui ; j'avoue, pour ma part, que je me paye volontiers de mots quand ils représentent des idées,

ou quand derrière eux je vois sourire les joies, les enchantements, les témérités des premières années.

Quand ce beau volume, signé de deux noms amis, m'est arrivé, son titre seul a produit sur moi un effet que je ne saurais décrire. *Le Tour de Marne !* Je ne sais ce que ces quatre petits mots vous diront, chers lecteurs, mais à coup sûr ils diront beaucoup à tous ceux qui, dans leur jeunesse, ont côtoyé ces bords enchantés.

Ah ! quelle charmante école buissonnière que celle-là ! quel gai pèlerinage ! Longtemps à l'avance on en parlait, on recrutait des compagnons, on faisait les préparatifs de cette nautique excursion si longtemps rêvée. Bien que déjà la plupart d'entre nous eussent couru le monde, ces poétiques abris de Port-Créteil, Bretigny, Champigny, Champignolle, apparaissaient dans notre imagination comme autant d'îles Fortunées.

On partait gaiement, l'esprit était souvent de la partie ; on riait, on devisait, on discutait la valeur des doctrines nouvelles qui envahissaient le monde des lettres & de l'art ; les partis ennemis se réconciliaient deux fois par jour autour de festins improvisés, & l'on rentrait à Paris plus amoureux que jamais du *tour de Marne*.

Les jeunes gens de ce temps-ci font-ils encore le tour de Marne ? Pour leur plaisir, j'aime à le croire, & en ce cas le livre heureux que viennent de produire MM. Émile de la Bédollière et Ildefonse Rousset leur fera une joie égale à celle que nous avons nous-même

éprouvée. Ils y chercheront, comme nous, & comme nous ils y trouveront la trace de ce qu'il y a de plus fugitif ici-bas, la trace des heures bénies, des illusions, des folles insouciances, des chimères poursuivies, des rêves caressés.

Se doutaient-ils seulement, ces chers enchanteurs, qu'en photographiant & en décrivant ces poétiques sites, si frais, si ombreux du tour de Marne, ils allaient réveiller toute la nichée des jeunes souvenirs?

Quoi qu'il en soit, le photographe et l'écrivain, l'un stimulant l'autre, ont fait un livre très-original, très-intéressant, qui résout, ce me semble, un problème dont on cherche depuis longtemps la solution, & ce problème est celui-ci : Jusqu'à quel point la photographie peut-elle concourir à l'ornement, à l'illustration d'un texte typographié?

Entendons-nous bien! Ce n'est pas la première fois que la photographie & la typographie s'unissent pour produire un beau livre. Il y a longtemps déjà qu'un des écrivains les plus originaux de ce temps-ci, M. Maxime Du Camp, a publié, en un magnifique volume, son voyage en Égypte & en Syrie. On sait, depuis lors, quels services peut rendre la photographie appliquée à la reproduction des monuments, des ruines historiques, des médailles, des tableaux, etc. Mais ce dont on doutait, c'était que la photographie pût reproduire avec succès des paysages, en leur conservant le charme de la nature, le moelleux des contours, & cette physionomie, cette grâce, ce flou,

ce je ne sais quoi enfin qui est l'idéal de l'art du paysagiste.

Le doute n'est plus permis quand on a vu les photographies du *Tour de Marne*. On ne peut dire qu'elles aient toutes le même caractère de perfection, mais l'ensemble est inespéré & saisissant. Les sites reproduits ont été choisis avec un profond sentiment de la nature & de l'art, & ce photographe amateur qui chaque jour, dans le *Siècle,* analyse avec tant de sagacité les causes de la hausse & de la baisse, a fait pour son coup d'essai un coup de maître. La vue du soleil couchant, prise au confluent de la Marne et de la Seine, celle du pont de Charenton, l'île d'Enfer, le moulin des Corbeaux à Saint-Maurice, Port-Créteil, le moulin de Bonneuil, les îles et le bras de Chennevière, le pont de Champigny, la maison du Gardien, une étude de végétation entre Joinville et Champigny, le pont de Joinville, l'île d'Amour, etc., etc., sont de petits chefs-d'œuvre photographiques & de charmants tableaux de chevalet dont notre ami Rousset a choisi les points de vue en véritable artiste.

Il y a bien longtemps, hélas ! que je n'ai fait mon tour de Marne ; mais ces photographies me rendent si vivants, si vrais, si lumineux tous ces sites, tous ces beaux arbres, tous ces doux paysages de la Marne, qu'il me semble encore sentir les balancements du bateau & entendre les éclats de voix des compagnons de ma jeunesse.

Pendant que Rousset photographiait, le sage de la

Bédollière décrivait, & ceux qui ne connaissent cet aimable homme que par ses *Courriers* politiques du *Siècle* ne se doutent guère de la verve joyeuse, de l'esprit gau'ois dont il émaille ses descriptions. Nul mieux que ce bénédictin ne connaît les environs de Paris. Non-seulement il sait l'histoire de chaque localité, mais l'histoire de chaque maison, de chaque pierre. Ici le peintre Watteau vint mourir; là était un manoir où Chilpéric Ier reçut, en 581, la visite de Grégoire de Tours. Voici un site célèbre, le fonds de Beauté, où Charles V passa les dernières années de son règne, où Charles VII aima Agnès Sorel. Cette presqu'île fut le quartier général des Bagaudes, que les légions romaines défirent sous le commandement de Maximien. Voyez-vous ce coin de terre? Rabelais y écrivit son immortelle satire. Nous sommes à Saint-Maur, où Henri III, dans un si étrange équipage, donna audience à Sully; laissons parler Sully : « Je « me souviendrai toujours, dit-il dans ses Mémoires, « de l'attitude & de l'attirail bizarre où je trouvai ce « prince dans son cabinet; il avait l'épée au côté, « une cape sur les épaules, une petite toque sur la « tête, un panier plein de petits chiens pendu à son « cou par un large ruban, & il se tenait si immobile « qu'en nous parlant il ne remua ni tête, ni pieds, ni « mains. » Voilà qui donne une haute idée de la royauté !

Nous n'en finirions pas si nous voulions suivre cet infatigable érudit dans ses descriptions & dans ses

digressions historiques. Faire le tour de Marne avec de la Bédollière et Rousset, c'est faire presque le tour de notre histoire nationale. Que d'événements se sont accomplis sur les bords de cette paisible rivière ! Notre cicerone, mêlant le grave au doux, le plaisant au sévère, n'en néglige aucun ; il prend tous les tons : il fait de l'archéologie en riant ; il n'oublie aucune des légendes merveilleuses qu'il rencontre sur son chemin, & il parle avec la componction d'un gourmet des écrevisses qu'il a mangées le matin, de la cuisine de Robert, de la friture qui petille chez le père Hédeline, ou du bishoff exquis servi par les gracieuses filles du Vatel de l'île des Vignerons. Il est à remarquer que ces deux touristes, le photographe & l'écrivain, connaissent les bons endroits & donnent un soin particulier aux besoins de l'existence ; ce n'est point là un des côtés les moins amusants de leur livre. S'il est vrai, comme on l'affirme, que Rabelais, en faisant le tour de Marne, ait rêvé sa molle abbaye de Thélême, nos deux auteurs me paraissent réaliser, autant que faire se peut, le rêve de maître François.

Ainsi compris, avec ce large amour du comfortable, avec ces préoccupations d'artiste & d'archéologue, avec ces esprits toujours alertes & ces appétits sans cesse éveillés, le tour de Marne, croyez-moi bien, n'a rien de périlleux ; c'est la plus calme des navigations, le moins dangereux, mais non le moins accidenté des voyages.

Je m'aperçois que j'aurais dû commencer par dire

ce qu'est en réalité ce tour de Marne si vanté, car bien des gens pourraient croire qu'il s'agit de remonter indéfiniment le cours de la rivière et de le redescendre ensuite.

Quand elle a quitté Nogent et le fonds de Beauté, la Marne décrit une vaste courbe qui représente assez bien un O ouvert à l'une de ses extrémités. La navigation commerciale se souciant fort peu de faire ce long circuit, on a rejoint par un canal, qui porte le nom de canal de Saint-Maur, les deux portions de la rivière, séparée à une des extrémités de l'O. Il en résulte que toute cette courbe n'est plus fréquentée que par des artistes, de gaies caravanes qui vont s'ébattre sur les bords de cette rivière, où ne se rencontrent que de légères embarcations de plaisance.

Descendre la Marne du pont de Joinville jusqu'à l'île des Corbeaux, en traversant des sites délicieux, sans être troublé par l'approche des lourds bateaux chargés de marchandises qui montent & descendent la rivière, c'est faire le tour de Marne, c'est-à-dire le tour d'une oasis privilégiée.

Non contents d'avoir reproduit les plus beaux aspects de cette oasis, de les avoir spirituellement décrits, Rousset & de la Bédollière ont joint à leur livre une très-belle carte du tour de Marne, si bien que le moins parisien des provinciaux, en parcourant ces sites si exactement reproduits & si vivement décrits par le photographe & par le conteur, pourra dire,

comme le peintre italien : *Anch'io*, & moi aussi !... j'ai fait le tour de Marne !

LOUIS JOURDAN.

LE CONSTITUTIONNEL. — 18 Décembre.

En fermant ce beau volume, on est tenté de dire, comme cet artiste mis en scène par M. Émile de la Bédollière dans l'introduction, qu'il n'y a rien aux environs de Paris de plus admirable que le tour de Marne.

Les photographies qui illustrent cet agréable livre présentent un caractère artistique qui charme dès le premier coup d'œil. Chacune d'elles est un petit chef-d'œuvre de finesse, d'harmonie & de délicatesse. Trente tableaux — car ce sont de véritables tableaux — représentent les sites les plus variés & les effets les plus divers. L'air et la lumière circulent à profusion dans ces photographies où l'artiste est parvenu à fixer avec toutes les dégradations de teintes les plans multipliés qui se succèdent jusqu'à perte de vue. Le soleil lui-même a posé devant l'objectif de M. Ildefonse Rousset. Le volume débute par un harmonieux effet de soleil levant & se termine par un splendide soleil couchant.

La librairie a rarement produit un livre aussi remarquable que *le Tour de Marne.*

La partie typographique a été confiée à l'imprimerie Claye. Quant à la partie littéraire, M. Émile de la Bédollière a jeté au milieu de ces photographies de l'esprit, de l'érudition et de la gaîté. Il a fait du *Tour de Marne* une œuvre pleine de fantaisie et d'humour. Il y a la légende du Martin-Pêcheur, celle de l'île d'Enfer, l'épisode du père Lemaître, le pêcheur d'anguilles, l'histoire de la diligence engloutie & une foule d'autres anecdotes qui font de cet ouvrage un récit des plus intéressants.

Veut-on connaître la théorie de la pêche au goujon, ou apprendre la manière de prendre des écrevisses au moyen d'un petit poisson placé au bout d'un bâton ? on peut consulter le père Gabriel. Il ne quitte pas M. Émile de la Bédollière dans ses excursions nautiques. C'est lui qui conduit l'*Hélioscaphe,* le bateau photographique d'où sont sorties toutes les merveilles que nous examinions tout à l'heure. Le père Gabriel, surnommé le *Petit caporal de la Marne,* est un vrai type, à la façon de Bas-de-Cuir de Cooper. C'est de lui que M. de la Bédollière a appris toutes les légendes qui émaillent son volume, car le récit, de même que les vignettes qui l'accompagnent, a été pris sur nature. L'écrivain a fait, comme l'artiste, de la photographie.

C. Piel.

LE TEMPS. — 19 Décembre.

Je suis le dernier à parler d'un livre, d'un album, d'un musée, d'un chef-d'œuvre, qui sera un des monuments des étrennes de 1865. *Le Tour de Marne,* décrit par M. Émile de la Bédollière & photographié par M. Ildefonse Rousset, pose les colonnes d'Hercule de l'esprit, de l'*humour,* & surtout de la photographie. Notre excellent confrère nous pardonnera de dire *surtout* & de donner le pas cette fois à l'artiste sur l'écrivain. C'est qu'en effet la plume se trouve là, comme la musique dans les opéras, pour ajouter un commentaire au poëme, pour paraphraser l'émotion du dessin. Jamais le soleil n'a été plus docilement aux ordres d'un artiste. Ces vues, prises sur la Marne, aux portes de Paris, révèlent tout un monde méconnu, dédaigné. Depuis le pont de Joinville jusqu'au coucher du soleil, au confluent de la Seine & de la Marne, combien de paysages surpris, combien d'études fines & savantes ! Pendez-vous, Daubigny, devant ces arbres aux masses harmonieuses & au feuillage si nettement détaillé ! Quelles eaux moirées ! quelles rives adorables ! quels enchantements ! & sur ces vues d'une exactitude mathématique, quelle poésie pourtant ! On a tant perfectionné la photographie qu'il est bien permis de la calomnier ; c'est ce que ne manquent pas de faire certains artistes à vue courte. Ils

ne comprennent pas que l'art ne perd rien à cette concurrence, au contraire.

Il y a vingt tableaux, étincelants ou rêveurs, à peindre avec ces croquis du soleil qui suppriment les tâtonnements, & qui mettent l'anatomie de la nature, en même temps qu'une harmonie, à la portée de tout le monde. *Le Tour de Marne* est un livre fait avec amour, édité avec un soin & un luxe merveilleux. C'est un diamant vendu dans son écrin, & vendu de façon à être acquis par tout le monde.

C'est à la Librairie Internationale que se trouve l'embarcadère de ce voyage poétique sur la Marne.

L. Ulbach.

LA FRANCE. — 23 Décembre.

Depuis quelques années, les éditeurs ont pris l'excellente habitude de mettre à contribution les meilleurs auteurs & les plus habiles artistes pour offrir au public ces beaux livres d'étrennes où, gravure & impression, tout est œuvre d'art, & qui ont le rare avantage de s'adresser à peu près à tous les âges.

Après la magnifique édition de Dante, nous avons eu successivement les *Contes de Perrault, l'Amour & Psyché*, & enfin *Don Quichotte*. Ces grandes images,

si joyeuses et si follement fantastiques de Gustave Doré & ces eaux-fortes si gracieuses de Frœlich nous ont peut-être même un peu gâtés ; aussi n'avons-nous pu nous défendre d'un léger mouvement d'inquiétude en voyant paraître, comme grande publication du jour de l'an, ce livre dont le titre ne présageait rien de bien pittoresque : *le Tour de Marne.* Mais nos appréhensions ont été promptement dissipées lorsque nous eûmes fait route quelques instants en compagnie de MM. Émile de la Bédollière & Ildefonse Rousset.

Si nous n'étions plus avec Dante, Perrault ou Cervantès, nous nous trouvions en pleine nature ; & sans quitter le coin de notre feu, question capitale en ce moment, nous avions passé gaiement dans la vraie campagne une chaude journée de juillet, tout étincelante de soleil & de verdure, tout embaumée de parfums pénétrants.

Le tour de Marne est un voyage plein de découvertes, d'aventures, auquel il ne manque même pas l'attrait des petits dangers indispensables à toute excursion sérieuse. Et cependant la contrée inconnue & charmante que racontent les deux touristes est à peine à quatre lieues du boulevard des Italiens.

Ce pays aux aspects si divers, où l'on rencontre, presque à chaque pas, de grands souvenirs historiques ou d'intéressantes chroniques, qui a même ses légendes, est situé dans la presqu'île formée par la Marne depuis Saint-Maur jusqu'à Gravelle. Un canal, en reliant ces deux localités, a fort heureusement

privé toute cette partie de la rivière de l'activité peu poétique de la navigation commerciale, & la nature s'en est donné à cœur joie sur ces rives qu'on lui a abandonnées.

Nous avions aussi vu avec peine la photographie détrôner, dans ce livre, la gravure et l'eau-forte. Sans avoir de parti pris contre la photographie, nous n'aimons guère ses prétentions artistiques, qui ne nous paraissent pas encore suffisamment justifiées.

C'est une admirable découverte, qui a créé des moyens de reproduction prodigieux. Mais ses œuvres ne sauraient prétendre à se placer à côté de celles de la gravure, tant qu'elles ne seront pas arrivées à cette harmonie de composition qui caractérise les œuvres d'art.

Comme la photographie ne peut rien créer, c'est par le choix de ses modèles seulement qu'elle doit s'élever. Cette intelligence du beau qui éclaire l'esprit de l'artiste dans la recherche des sujets qu'il va reproduire, un bien petit nombre de photographes semblent jusqu'à présent la posséder. Mais, parmi ceux-là, M. Ildefonse Rousset peut être placé au premier rang. Le sentiment si pur & si juste dont il a fait preuve dans le choix de ses vues révèle un véritable artiste par le goût & par la pensée. Presque toutes ses photographies représentent de magnifiques paysages, d'une harmonie de lignes, d'une composition à peu près irréprochable ; & nous n'avons pas été longtemps à lui reconnaître le droit d'illustrer ce précieux album.

Le Tour de Marne renferme environ trente photographies. Elles nous conduisent à travers une nature si variée, que l'on a peine à s'imaginer en un si petit espace tant de richesses pittoresques. Dans ce voyage de quelques heures, les sites se transforment, les perspectives se renouvellent avec une rapidité qui tient du changement à vue. Il faudrait mentionner à peu près chacune des épreuves de M. Ildefonse Rousset pour n'oublier aucune de celles qui méritent d'être remarquées. Nous nous bornerons à en signaler seulement quelques-unes qui nous ont paru plus particulièrement belles.

Nous indiquerons, presque au commencement de l'excursion, le *Lever du soleil*. Il y a dans cette photographie, où les légères vapeurs de l'aurore flottent autour des grands peupliers immobiles qui semblent encore endormis, un calme, une fraîcheur, qui tenteraient le pinceau de Corot. Un peu plus loin, au delà de Bry-sur-Marne, nous recontrons l'*Ile d'Amour,* qui s'élève sur la rivière comme un grand bouquet de feuillage dont le reflet se prolonge dans l'eau avec une incroyable netteté. Plus loin encore, après avoir dépassé le *Pont de Joinville,* le *Pont de Champigny* & le *Moulin de Champigny,* nous arrivons à l'*Ile des Vignerons*. Un immense rideau de verdure se dresse sur la berge, & c'est bien là une des photographies les plus étonnantes que nous ayons vues. L'exécution des arbres est parfaite au point que l'on distingue toutes leurs feuilles, & cette production si minutieuse

n'enlève rien à l'effet des grandes masses du feuillage. L'aspect de cette épreuve est surprenant ; c'est la nature vue par le gros bout d'une lorgnette. Il y a sous les arbres, au bord de l'eau, des personnages à désespérer Meissonier, le grand peintre des infiniments petits. Ils n'ont pas, à coup sûr, plus d'un demi-centimètre de haut, & cependant l'on oserait presque affirmer qu'on les reconnaît.

Nous passons ensuite devant les *Laveuses de Chènevières,* qui composent un fort joli tableau ; puis, laissant derrière nous le *Moulin de Bonneuil* & *Port-Créteil,* nous nous arrêtons un instant devant le *Moulin des Corbeaux,* devant le *Moulin de Charentonneau,* & nous abordons à l'*Ile d'Enfer.*

Nous touchons au terme de notre excursion, le soleil descend rapidement vers l'horizon, & la nature commence à se revêtir des teintes sombres du soir. Dans l'eau se mirent de grands arbres à l'allure majestueuse, découpés en masses touffues, troués par la lumière, pleins de style, comme sait les peindre Français.

En quittant cette île, un peu au delà du *pont de Charenton,* nous sommes au confluent de la Marne & de la Seine. La rivière disparaît dans le fleuve ; la Marne n'existe plus, et il faut bien arrêter là son voyage. Mais, avant de s'éloigner, M. Ildefonse Rousset profite des derniers rayons de lumière pour faire un beau coucher de soleil. Cette photographie termine l'album du *Tour de Marne ;* elle nous semble

supérieure à toutes les autres par la puissance de son effet. La couleur en est remarquable, d'une intensité & d'une finesse de tons qui en font un magnifique modèle à imiter avec l'eau-forte.

Maintenant que nous avons suivi le photographe, nous voulons remercier de son intéressante causerie le spirituel touriste qui l'accompagnait dans cette excursion. On ne saurait avoir un plus agréable & plus savant cicérone. M. Émile de la Bédollière trouve sur chaque village que l'on traverse, sur chaque île que l'on côtoie, presque sur chaque accident de terrain que l'on rencontre, une foule de souvenirs qu'il retrace avec une rare érudition, dissimulée gracieusement par l'esprit de conversation le plus léger et le plus aimable.

Le tour de Marne n'était connu jusqu'ici que de quelques canotiers sérieux, explorateurs hardis qui dédaignaient les séductions d'Asnières & les fantaisies de Bougival. Des artistes aussi avaient découvert cette inépuisable terre d'études, mais ils se gardaient bien d'en montrer le chemin aux profanes. La pensée que maintenant, après les révélations de MM. de la Bédollière & Ildefonse Rousset, la manie de bâtir des Parisiens peut aller se jeter sur ce pays providentiellement épargné & émailler de chalets ridicules les perspectives de Champigny & de Chènevières, trouble un peu le plaisir que nous a donné leur livre. Si le tour de Marne allait devenir à la mode, le tour de Marne que nous venons de voir ne serait plus bientôt qu'un

souvenir, car la mode capricieuse n'abandonne les choses qui ont charmé un instant sa fantaisie qu'après les avoir détruites, comme font les enfants de leurs jouets. Les hommes, les œuvres, les choses, qu'elle comble aujourd'hui de ses faveurs passagères, sont usés lorsqu'elle s'éloigne. Être à la mode aujourd'hui, c'est peut-être le présage le plus certain que l'on sera oublié demain.

Aussi, en terminant, faisons-nous des vœux pour que les lecteurs du *Tour de Marne,* & ils seront nombreux, veuillent bien croire les auteurs sur parole & résister à la tentation d'aller vérifier leur récit.

A. Bonnin.

LA PRESSE. — 26 Décembre.

Je recommande à tous les bibliophiles ce splendide volume, illustré par M. Ildefonse Rousset de photographies d'une exquise finesse. Le daguerréotype n'a jamais produit de paysages plus colorés & plus transparents. L'eau glisse, les feuillages filtrent la lumière, les buissons tressaillent, de pittoresques masures plongent dans la rivière leurs reflets tranquilles ; des groupes de lavandières égayent çà & là le rivage. — Claude Lorrain avait intitulé : *Liber*

Veritatis, « Livre de Vérité, » l'immortel cahier où il traçait les esquisses de ses paysages : *le Tour de Marne,* de M. Ildefonse Rousset, pourrait porter ce beau nom.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LES DEBATS — 24 Décembre.

Un splendide volume, c'est le livre qui a pour titre : *le Tour de Marne*. La littérature y est illustrée par la photographie. — Esprit, érudition, philosophie aimable, se mêlent aux légendes locales dans le texte qui a pour auteur M. Émile de la Bédollière.

Les illustrations sont de M. Ildefonse Rousset. Ce sont les sites les plus beaux de la presqu'île de Saint-Maur. Il a su les rendre avec un grand charme.

Il y a là trente photographies sur papier de Chine, dont chacune est une œuvre exquise & dont la réunion compose un album du plus haut goût.

Les Parisiens désormais n'auront plus besoin de se déranger pour revoir ces paysages délicieux qui sont aux portes de Paris ; ils n'auront qu'à ouvrir ce livre, vrai régal pour les yeux & pour l'esprit, & qui fait le plus grand honneur à M. de la Bédollière, à M. Rousset & à l'imprimeur M. Claye.

ÉMILE DESCHANEL.

LE CHARIVARI. — 24 Décembre.

Tout le monde connaît les beaux vallons de la Suisse, les rives pittoresques du Rhin, les montagnes escarpées des Pyrénées. Si on n'a pas exploré toutes ces contrées en hardi voyageur, on les connaît du moins pour les avoir admirées assis tranquillement au coin de son feu, dans des livres ornés de dessins représentant toutes ces merveilles. C'est le moyen le moins fatigant & le moins coûteux.

Bien des Parisiens ont voyagé en Italie & n'ont jamais vu le bois de Vincennes ; d'autres ont grimpé sur les plus hautes montagnes des Pyrénées & ne savent pas de quelle vue splendide on jouit de la lanterne de Diogène placée au milieu du parc de Saint-Cloud.

Chacun a la manie de chercher bien loin ce qu'il peut voir tout près de lui.

Si les eaux de Vichy étaient transportées à Batignolles, les Parisiens cesseraient d'en prendre.

Si la forêt Noire quittait le pays de Bade pour venir se planter près de Montrouge, on regarderait à prendre une voiture à l'heure pour aller s'y promener.

Par exemple, à une demi-heure de Paris, il y a un endroit ravissant que l'on appelle les bords de la Marne & dont bien des Parisiens ignorent les beautés,

nous en répondons, excepté toutefois les canotiers. Tout novice, avant de passer maître d'équipe, doit avoir fait au moins une fois son tour de Marne.

Deux hommes de talent, un écrivain & un photographe, ont exploré dernièrement avec le soin le plus minutieux les bords de la Marne pour en faire connaître les sites pittoresques aux Parisiens paresseux qui restent chez eux & aux maniaques dont nous parlions plus haut, qui prétendent que le beau ne se rencontre que quand on va le chercher très-loin.

M. de la Bédollière s'est fait l'historien de ces coteaux fleuris, & il vient de faire paraître un charmant volume intitulé *le Tour de Marne.*

Rien n'est oublié, chaque point de vue, chaque village, chaque îlot a son chapitre.

Tout est raconté avec cette verve piquante que l'on connaît au spirituel écrivain.

Mais ce n'est pas tout. Cet ouvrage est orné d'une trentaine de magnifiques photographies représentant les principales vues des bords de la Marne. Nous avons surtout remarqué : le *Lever du soleil,* une *Vue de Joinville à Nogent,* l'*Ile des Vignerons à Chènevières,* l'*Ile d'Enfer,* etc., etc.; il faudrait les citer toutes, car elles sont toutes splendides. La dernière planche, représentant *un Coucher de soleil,* fait rêver.

C'est à un artiste amateur, à M. Ildefonse Rousset, que l'on doit ces ravissantes épreuves.

C'est une excellente idée d'introduire des reproductions photographiques dans ces sortes d'ouvrages.

On a de cette façon l'exacte vérité ; l'artiste ne peut embellir ses sujets, c'est la nature que l'on a sous les yeux.

Nos sincères compliments à M. Rousset, ses épreuves sont au-dessus de tout éloge.

M. de la Bédollière a eu une excellente idée d'aller faire une petite promenade au bord de la Marne, dont il peut être nommé le Christophe Colomb. Pour bien des Parisiens, il aura découvert un pays nouveau, donc il leur aura rendu un grand service tout en ne risquant pas de se faire dévorer par des sauvages.

C'est peut-être cela qui nuira un peu à son récit. Quand on sait que l'auteur n'a pas manqué d'être dévoré ou simplement scalpé, cela intéresse moins le lecteur.

Le monde est ainsi fait.

Notre explorateur n'a rencontré le long des rives charmantes de la Marne que des canotiers qui se bornent à manger des goujons frits.

N'oublions pas non plus de parler de la reliure du *Tour de Marne,* qui est splendide.

Rien n'a été négligé pour assurer le succès de cet ouvrage, qui figurera bientôt sur toutes les tables de salon.

A. Brémond.

L'ÉCHO AGRICOLE. — 28 Décembre.

Qu'est-ce que c'est que *le Tour de Marne?* C'est une promenade de quatorze kilomètres sur une rivière qui enferme dans ses gracieux méandres un pays charmant, où, pendant des siècles, les rois & les grands seigneurs cherchèrent un abri momentané contre les préoccupations de la cour & les fatigues de la grandeur.

L'industrie moderne, qui se soucie peu des frais ombrages & des sites pittoresques, a coupé la presqu'île par un canal destiné à abréger la route aux bateaux, aux chalands & aux remorqueurs. Le tour de Marne, délaissé par la navigation commerciale, a été, depuis cette époque, abandonné aux embarcations de plaisance, aux canotiers parisiens & aux heureux et paisibles habitants de ces lieux enchanteurs.

Un de nos amis, qui a planté sa tente, sous la forme d'une ravissante villa, aux bords de la Marne, a voulu faire parcourir ces rives fleuries à ceux qui aiment l'art & la nature élégante des environs de Paris. Journaliste de profession, il s'est fait photographe, photographe amateur, c'est vrai, mais, rassurez-vous, plus habile que beaucoup de photographes patentés. Accompagné d'un écrivain adoré du public, il a entrepris de nous conduire, d'étape en étape,

autour de cette presqu'île célèbre, séparée du reste du monde par le canal de Créteil. Pendant qu'Émile de la Bédollière cause avec cette grâce native qui en fait un des plus charmants écrivains de ce temps-ci, Ildefonse Rousset, oubliant la finance et ses graves soucis, braque son appareil sur les paysages de la rive & fixe, tour à tour, sur sa plaque docile, des compositions dignes du pinceau de Corot ou de Daubigny.

Rousset ne compose pas les paysages ; le bon Dieu s'est chargé de ce soin ; mais il choisit les sites avec un tact, un goût, une intelligence du beau, qui font de lui non plus seulement un photographe très-habile, mais un véritable artiste.

Ses paysages aux eaux transparentes, aux lointains vaporeux, soutenus par des premiers plans pleins de vigueur, ont autant de grâce que la plus belle peinture à laquelle s'ajouterait le charme inexprimable d'une inimitable réalité.

Le Tour de Marne n'est pas seulement un livre agréable, spirituellement écrit, imprimé avec le luxe typographique dont M. Claye a gardé le secret ; c'est aussi un album sans pareil, contenant, sous une riche enveloppe, une collection de vingt à trente photographies comme il n'en a jamais été publié.

VICTOR BORIE.

LE CHARIVARI. — 26 Décembre.

Mais que signifie ce tumulte et que diable la foule a-t-elle à courir ainsi ?

— C'est, me dit-on, *le Tour de Marne* qui fait son entrée dans la Bourse.

Je me précipitai comme les autres, & je reconnais mon confrère Rousset du *Siècle,* tout couvert de vignettes photographiées dont il s'était fait un costume pittoresque & coiffé d'un chapeau de marin portant en lettres dorées cette inscription : *le Tour de Marne.*

De sa précédente incarnation gallinocultrice il ne lui restait qu'un bec de brahma-pootra & qu'une magnifique queue de coq s'épanouissant au travers des photographies dont il était orné.

Au moment où je l'aperçus, il venait d'arracher une plume de sa queue, & après l'avoir taillée pour écrire son bulletin, il se préparait à la plonger dans l'encrier qu'il portait en bandouillère.

« O Rousset ! lui dis-je en lui retenant le bras, tu es donc insatiable de gloire ? Après avoir trituré pendant vingt ans la matière financière dans les sept mille deux cents bulletins que le *Siècle* a distribués à ses cinquante mille abonnés & à son million de lecteurs ; après avoir créé la race des poules d'Alfort, battu tes concurrents sur la volaille et obtenu des couronnes dans les diverses expositions, tu viens en-

core tâter de la gloire artistique, rivaliser avec Disdéri & Nadar & publier en collaboration avec de la Bédollière, cet autre ambitieux, ce *Tour de Marne,* qui est le roi des livres d'étrennes de cette année! Rousset! cesse de vaincre ou je cesse d'écrire!

« Ah! par Brahma-Pootra et tous les coqs de la Cochinchine, je comprends à présent pourquoi tes bulletins ont généralement l'aspect assez sombre. L'habitude de plonger tes regards dans une chambre noire, de t'envelopper la tête d'un voile noir & de te noircir les doigts au contact de tes noirs produits, tout cela a déteint sur ton imagination, & je m'explique à présent pourquoi tu vois tout en noir. »

Alors Rousset me répondit avec le calme du sage :

« Regarde bien ces photographies; toutes sont sorties de cette même chambre noire dont tu parles, toutes sont dues à l'emploi des mêmes produits, & pourtant elles ne sont pas toutes semblables; s'il y en a de sombres, il y en a de brillantes. Sache donc que, comme photographe ou comme bulletiniste financier, j'opère constamment de la même manière, qui consiste à faire de la photographie à la Bourse comme j'en ai fait au bord de la Marne. Je me borne à reproduire ce que je vois. Est-ce mon objectif qui rend le ciel obscur? Est-ce mon bulletin qui cause la baisse? Photographique ou financier, mon objectif est impassible comme la vérité, inexorable comme le destin, & pourtant, je l'avoue, j'aimerais mieux n'a-

voir que des effets de soleil & des effets de hausse à reproduire !

— Le fait est, repris-je, ô Rousset! que l'année n'a pas toujours brillé du plus vif éclat & qu'elle a eu plusieurs éclipses de toute sorte ; espérons que celle qui va commencer n'offrira à ton objectif que des tableaux de prospérité et de joie. Bonne chance en attendant à ton *Tour de Marne.* »

Rousset répondit à ce vœu par un *co-co-ri-co* retentissant du meilleur augure.

CASTORINE.

Pour copie conforme :

S. ZABBAN.

L'OPINION NATIONALE. — 28 Décembre.

La belle & curieuse partie des environs de Paris, désignée généralement sous le nom de *Tour de Marne,* est le cours sinueux de cette rivière autour de la presqu'île de Saint-Maur. C'est une contrée riche en sites pittoresques, en souvenirs historiques, en légendes, & parée d'une végétation luxuriante. Grâce aux magnifiques photographies d'Ildefonse Rousset, grâce au récit vif & animé d'Émile de la Bédollière, qui accompagne les photographies, dans un superbe

volume imprimé par Claye, tout le monde peut, sans se déplacer, accomplir ce charmant voyage; & il devient à la mode de l'accomplir avec ces aimables compagnons, qui ont relevé les sites les plus charmants & recueilli les émouvantes légendes de ces contrées privilégiées.

L'UNION. — 30 Décembre.

La vieille sagesse a dit qu'il ne fallait pas chercher au loin ce que l'on pouvait trouver autour de soi. Mais l'appétit des choses inconnues, le mirage des excursions par delà les neiges et les mers, cette ardeur de l'esprit humain qui nous porte à chercher des cieux nouveaux, font mentir tous les jours les calmes avis de la sagesse qui avait compté probablement sans la vapeur. Les Pyrénées et l'Oberland, les cathédrales de l'Espagne & les glaces de la Baltique sont devenues, en quelque sorte, la monnaie courante des voyageurs cosmopolites. Aussi comment penser que, pouvant faire en quelques mois le tour de l'Europe, le citadin de Paris veuille se contenter de faire, en quelques journées ou quelques heures, le *Tour de Marne ?*

Et cependant la sagesse n'a pas tort quand elle dit aux habitants de Paris de ne pas porter leurs regards

à de trop grandes distances. Si la capitale de la France est le rendez-vous du monde entier, les environs de Paris, aux bords de la Seine comme aux bords de la Marne, sont prodigues d'émotions & de surprises que l'on a sous la main & que l'on rêve peut-être ailleurs sans les trouver. Heureusement, la maladie caniculaire des longues pérégrinations à grand fracas kilométrique n'a pas séduit toutes les intelligences. Il est un coin de Paris où s'est conservé le goût antique des tranquilles promenades, des horizons prochains, où l'on aime à ne pas trop s'aventurer loin des brises voisines & des ombrages de la treille. Ce coin modeste, qui le croirait? c'est le journal le *Siècle,* le vrai journal le *Siècle.*

Deux rédacteurs de cette feuille se sont réunis fraternellement dans une commune indignation contre les explorateurs de la Chine ou de l'Océanie, préférant le pont de Joinville & les frais bosquets de Champigny à la fureur des tempêtes & aux périls de la fièvre jaune. L'un a pris le verre du photographe, l'autre la plume du conteur ; & gaiement, doucement, sur un canot simplement muni de la vieille rame troyenne, au lieu de la fougueuse locomobile, ils ont suivi les rives délicieuses de la Marne. Leur satisfaction a été si complète qu'ils n'ont pas craint de passer pour des hommes d'un autre âge, pour des barbons irréconciliables avec les idées modernes, en publiant un charmant volume renfermant tout à la fois un texte intéressant & quarante photographies du plus haut mérite.

Après avoir lu et admiré ce beau travail, nous n'hésitons pas à dire que l'on ne saurait trouver de plus recommandable volume que *le Tour de Marne,* décrit & photographié par MM. Émile de la Bédollière & Ildefonse Rousset. L'éloge de M. Émile de la Bédollière peut paraître, sinon surprenant, du moins assez imprévu dans les colonnes de l'*Union;* mais tous nos lecteurs comprendront qu'il est permis à ces écrivains d'avoir de l'esprit, & même beaucoup d'esprit, quand s'offrent à leurs yeux de riants paysages, des moulins à fleur d'eau, des îlots & des bois qui n'ont rien de commun avec l'odyssée piémontiste.

Les photographies du *Tour de Marne,* par leur pureté & leur extrême délicatesse, sont appelées à faire une réputation d'artiste consommé à M. Rousset, qui, du premier coup, s'est placé à la hauteur des maîtres, d'après l'avis unanime des juges les plus compétents.

PAUL EVIAN (*A. Pagès-Duport*).

LE MONITEUR. — 31 Décembre.

Le *Moniteur* a déjà signalé le charmant volume que viennent de publier MM. de la Bédollière & Ildefonse Rousset. *Le Tour de Marne* n'est pas seulement un

livre écrit avec esprit & illustré de charmants paysages ; c'est encore une œuvre qui montre tout le parti que la librairie de luxe peut tirer de la photographie. A ce titre, il nous sera bien permis d'en dire aussi quelques mots. Les épreuves de M. I. Rousset ont, en outre du mérite artistique qu'une autre plume plus autorisée a fait ressortir, des qualités exceptionnelles d'exécution, que nous ne saurions mieux faire comprendre qu'en les comparant aux chefs-d'œuvre de la photographie anglaise ; elles en ont toute la finesse, toute la vérité de perspective, tout le charme harmonieux.

Il y a des soleils couchants, des effets de nuages dont les connaisseurs apprécieront mieux que d'autres la beauté, parce qu'ils savent quelles difficultés l'artiste avait à vaincre. Le succès obtenu prouve que M. Rousset est aussi habile praticien que les maîtres les plus expérimentés.

ERNEST LACAN.

LE MESSAGER DE PARIS. — 30 Décembre.

Je ne savais pas que mon ami Rousset s'appelât Ildefonse. Dans ce nom de Rousset, il n'y a vraiment que la moitié de lui-même : c'est bien lui, Rousset, un gros garçon dont on ferait moins vite le tour que

le tour de Marne ; Rousset, un des piliers de la Bourse, à qui on demande cent fois par jour : Vois-tu la hausse ? Vois-tu la baisse ? Rousset, l'éleveur & l'amateur de volatilles, tout Rousset là est bien dans son nom de Rousset. Mais je me demandais souvent à quelle enseigne il fallait chercher en lui cette finesse d'esprit, cette petite phrase nette & tranchante comme un rasoir, qui est le propre du Bulletin de Bourse & qu'il possède par excellence. Cette sobriété dans les journal le *Siècle,* cette étendue dans sa rédaction au journal de l'*Indépendance belge ?* Ildefonse a soulevé le voile. A ce nom d'Ildefonse je reconnais l'artiste, la séve gauloise, le brin de plume, le bulletinier du *Siècle,* le photographe du *Tour de Marne.*

Le Tour de Marne, ce titre est un peu trop elliptique. Au premier mot, il a besoin d'être expliqué. On ne comprend qu'au second. Le second mot, le voici : figurez-vous un fer à cheval d'une circonférence de quatorze kilomètres ; on part de Joinville, on arrive à Gravelle, & *le Tour de Marne* est achevé. Entre Joinville & Gravelle, pour faire court à la batellerie, le gouvernement a pratiqué le canal de Saint-Maur. Est-ce compris ?

Ildefonse & Rousset, l'âme & le corps, se sont donc lancés de compagnie dans *le Tour de Marne* avec Émile de la Bédollière, qui n'est pas si gros que notre ami Rousset, mais qui n'a pas l'esprit moins fin que lui. Toute la France, qui lit le *Siècle,* s'instruit à l'école de la Bédollière. C'est le chroniqueur par excellence,

il est né *ad narrandum;* s'il prouve, c'est que les faits portent avec eux un enseignement & qu'il a acquis à un rare degré l'art de les enchaîner. C'est un puits de science & de vérité.

Ils ont donc fait ensemble *le Tour de Marne* sur un bateau, chaloupe un peu massive, avoue ingénument la Bédollière; Rousset photographiant, la Bédollière écrivant. A l'arrière du bateau était une vaste cabine de planches & d'étoffes, dont la forme faisait parfois dire aux passants arrêtés sur la rive : « Tiens, le théâtre de Guignol qui va sur l'eau. »

Le Tour de Marne se divise en huit chapitres & est illustré de trente photographies. Livre d'amateur par excellence, instructif, amusant, original; vrai voyage d'enfants entrepris & écrit par deux hommes de talent.

N'êtes-vous pas charmé de cette gaie science de la Bédollière, qui va trouvant, se rappelant, butinant tant d'anecdotes, de légendes, de renseignements, d'histoires, d'instructions, de Joinville à Bry, de Champigny à la Varenne? Quel conteur, quelle érudition! & ces chapitres coulent de source! Il ferait le tour du monde comme il a fait le tour de Marne, les mains dans les poches & jasant sur tous les pays, les climats, les races, les familles royales, impériales, les saints, les bourreaux, les martyrs, les géants, les nains, & tout cela à vue de pays, au fur & à mesure que filerait le vaisseau le long des côtes. Heureux Ildefonse!

Mon ami Rousset vient donc de prouver qu'un bulletinier était bon à quelque chose & qu'on pouvait en faire un photographe. Est-ce beaucoup, est-ce peu, faut-il en tirer vanité, gagnons-nous au change? Je n'en sais rien ; mais c'est un si mince individu sous le soleil qu'un bulletinier de la Bourse de Paris, que ma foi je ne suis pas fâché d'avoir cette corde de plus à mon arc. Photographie pour photographie, comme a dit mon ami Zabban, mieux vaut peut-être reproduire l'ombre & la lumière du tour de Marne que la hausse & la baisse de la Bourse de Paris. Quand nous serons las de découper la silhouette des banquiers & des agents de change, il nous restera au moins une ressource, celle de reproduire la physionomie des tireurs de sable & des blanchisseuses de Chènevières.

JULES PATON.

SOCIÉTÉ DES AQUA-FORTISTES. — 1er Janvier.

Certes, si deux choses furent jamais aux antipodes de l'art, c'est l'eau-forte & la photographie. La première, tout élan, tout feu & imagination, ne subissant d'autre loi que la fantaisie de l'artiste, n'obéissant qu'à son inspiration, ennemie de la gêne, ne demandant au procédé qu'une interprétation prompte, ra-

pide & fière de la pensée, cherchant ses plus magnifiques ressources dans la hardiesse des oppositions, aimant les coudées franches, la simplicité élégante, la désinvolture & fuyant la manière, préférant, trop souvent peut-être, la simple indication au fini ; œuvre entière & personnelle de l'artiste, qu'elle vienne de la main, du cœur ou du cerveau ; l'autre, rivée à la froide reproduction, à la réalité, soumise à l'instrument & au procédé, attendant tout du rayon de soleil qu'un nuage modifie, améliore ou gâte, de l'immobilité des traits, qu'un clignement d'yeux, un sourire, une émotion de l'âme détruit et bouleverse, de la tranquillité de la feuille qu'un souffle met en danse, ou d'une réaction chimique fantasque & capricieuse qui déjoue le plus souvent son habileté & son expérience, & tellement impersonnelle en apparence, que l'opérateur n'est jamais sûr de son œuvre avant qu'elle soit terminée. Le photographe ne créera pas comme le peintre, il n'inventera pas comme l'aquafortiste. Le domaine de l'idéal dans lequel ce dernier plane, lui sera toujours fermé, mais il mettra dans la reproduction de la réalité un charme, une poésie, une certaine manière de voir & d'aimer la nature qui sont bien de lui & qui font de l'image qu'il obtient une œuvre artistique empreinte de sa pensée personnelle, presque une création.

Mais pour arriver à ce résultat, il s'établit une telle lutte entre l'instrument ou le procédé, & l'artiste qui opère en rase campagne, loin du laboratoire outillé

comme un cabinet de physique & machiné comme le sous-sol d'un théâtre, qu'on s'étonne & l'on s'émerveille lorsqu'on se dit que la plupart de ces trente-deux vues ont été prises en pleine Marne, sur une barque toujours balancée par le courant. Que les peintres regardent & étudient ces vues, ce sont pour eux des leçons vivantes; c'est la nature surprise à cette minute fugitive dont l'aspect ne se reproduira jamais, car il manquera un nuage au ciel ou une feuille à l'arbre, mais dont le sentiment renaîtra toujours, car il est dans l'âme de celui qui la regarde; c'est le lien sympathique & éternel qui nous unit à l'âme du monde. Que ceux surtout qui, exclusifs dans leur admiration, ne reconnaissent de l'art & du talent que dans un homme ou une école, les regardent & les étudient, ils trouveront les manières les plus différentes des artistes les plus opposés de style & de tempérament, des Ruysdaël, des Claude Lorrain, des Daubigny, des Corot, des Français, la justification qu'elle lui montre presque toujours dans l'image, l'aspect qu'il n'avait pas deviné ou entrevu dans le modèle.

L'opération qui s'accomplit dans la chambre noire reste, malgré le bavardage outrecuidant des physiciens & des chimistes, œuvre de cabale; l'opérateur est obligé d'y faire trop large part au hasard & à l'inconnu, &, le plus souvent, soit faute d'une formule oubliée dans l'accomplissement du rite, soit par méchant caprice du génie qu'on évoque, un monstre naît

au lieu de la beauté idéale entrevue dans le rêve. Mais aussi quand le grand œuvre est bien conduit & le génie favorable, quelles visions charmantes se fixent sur la plaque & comme ce hasard, cet inconnu, ces procédés purement matériels, ces forces occultes savent dérouter toute critique & récompenser par d'éclatants triomphes l'artiste qui a eu la patience, le savoir, le bonheur de préparer, de saisir, de forcer le Dieu à lui livrer son secret au moment propice. Nous employons ici le mot artiste, au lieu de celui d'opérateur, car pour obtenir du daguerréotype la suite de ces trente vues qui déroulent sous nos yenx le tour de Marne, il faut être artiste, c'est-à-dire comprendre & sentir la nature, saisir les sublimes harmonies qui naissent de l'éternel mariage de la lumière & de l'ombre, voir la couleur, apprécier le vrai & le beau & savoir composer le tableau dans son imagination & dans sa pensée avant de confier à l'instrument le soin de le rendre en apparence. Ce n'est en réalité que l'interprétation de la nature vue au moment & sous l'aspect qui fait le mieux vibrer les fibres de l'artiste.

Nous ne connaissons pas de photographies plus fines & plus vraies que celles qui nous ont charmé dans *le Tour de Marne,* au point de nous forcer à en faire un si vif éloge dans un bulletin créé, en grande partie, pour combattre l'invasion de la photographie, ou plutôt du métier & du procédé industriel dans le domaine de l'art. Comme ces nuages flottent bien

dans le ciel; il y a de l'air & de la lumière dans ces arbres; quelle fraîcheur sous ces saules, comme la végétation est luxuriante & plantureuse sur les bords de ces îles; la rivière coule, calme & transparente, hauts peupliers, lavandières & canotiers se mirent dans ses ondes, sur lesquelles jouent, glissent & miroitent les rayons lumineux. La dernière planche, un soleil couchant au confluent de la Marne, est splendide; sous ce tableau nous n'oserions pas mettre un nom d'artiste, la comparaison l'écraserait. Je ne sais pourquoi, en la regardant, on songe à la simplicité de composition & au grandiose de certains paysages du Poussin, quoique rien dans le sujet, si ce n'est l'impression produite, ne les rappelle.

Et maintenant, nonchalant canotier, livrant votre voile au vent & la barque au courant, descendez de Nogent à Charenton; ou intrépide rameur vous courbant avec effort sur l'aviron, remontez, malgré le flot, de Conflans à Joinville : vous connaissez alors ce qu'on appelle le tour de Marne. Quatorze kilomètres, que la rivière parcourt en flâneuse qu'elle est, semant d'îles ses méandres, chuchotant dans ses rapides & dormant calme & sombre sur ses bords, pour faire la joie des cent mille Parisiens que le chemin de fer amène sur ses bords tous les dimanches, & des artistes, ces friands de la belle nature, qui y picorent toute la semaine. Vous retrouverez dans ce livre, par ces jours de décembre, les beaux soleils & les parties des étés passés. Et si vous ne connaissez pas encore

ce pays enchanté, plus plaisant, plus pittoresque, plus riche en souvenirs que ceux que vous avez été chercher au loin au prix de si grandes fatigues, embarquez-vous de suite, sans quitter vos chenets & vos pantoufles, sur l'*Hélioscaphe;* Gabriel, le petit caporal de la Marne, vous pilotera. M. Ildefonse Rousset vous montrera les plus ravissants points de vue que vous ayez jamais admirés, & M. Émile de la Bédollière, un fin, un spirituel & un docte causeur, celui-là, vous dira les péripéties du voyage, l'histoire & la légende des villes, des bourgs, des îles, des cabarets, que vous saluerez au passage.

Nogent, Petit-Bry, Joinville, Saint-Maur, Champigny, Chennevières, Ormesson, Bonneuil, Créteil, Alfort, Charenton, ont tous leur chronique se mêlant à notre histoire nationale & leur légende se mêlant à nos souvenirs populaires ; puis les charmants contes sur ces îles de Beauté dont Agnès Sorel fut dame souveraine, l'île Fanac, où le restaurateur Julien sert de si fins dîners, l'îlot Saint-Babolein & l'îlot du Diable, & la légende du Martin-Pêcheur, & le pont de Champigny, sur lequel on ne met pas le pied sans payer, où il est défendu de fumer, de faire trotter les chevaux, de s'asseoir, & peut-être de s'accouder pour voir couler l'eau. Cependant ce pont, bientôt aussi célèbre que celui d'Avignon, repose sur une île hospitalière aux canotiers de la Marne, que MM. Pelletier, aidant la nature, ont changé en séjour féerique, & qui a aussi sa légende racontée en vers par M. Henri Drapier.

Les lutins, les diablotins, les sylphes & les ondines, dont parle la légende, faisaient sabbat dans l'île au moment où passa l'*Hélioscaphe,* aux plus belles heures de la journée, & M. Rousset dut, en maugréant, renoncer à prendre quelques-uns des charmants points de vue qu'offre le royaume de la fée Crevette, dont le chalet, — un palais de branchages, d'ombrage & de mousse, à la cave bien meublée, — a fourni à M. Émile Vernier le sujet d'un fort joli tableau. Quant à ce nom d'île de la Crevette, qu'on peut trouver étrange dans des parages où l'on ne pêche que des écrevisses, la légende dit aussi son origine. M. Émile de la Bédollière vous la racontera à la prochaine édition du *Tour de Marne*. Le premier de l'an épuisera vite le petit nombre d'exemplaires qui ont été tirés de ce merveilleux volume, chef-d'œuvre de typographie. Mais au printemps les canotiers de la Marne en exigeront un nouveau et plus nombreux tirage.

C. Combes.

LE FIGARO. — 8 Janvier.

En l'an de Notre-Seigneur 1492, le Génois Christophe Colomb s'amusa à faire le tour du monde & réussit à découvrir l'Amérique.

Bénie soit à jamais l'année 1864, où le photographe

Ildefonse Rousset & le journaliste Émile de la Bédollière eurent l'idée de faire le tour de Marne & découvrirent, à leur tour, une foule d'îles merveilleuses & de continents inédits !

Colomb s'était dit, à la seule inspection de la mappemonde, que le globe devait être habité à l'est, sous peine de manquer à l'ouest.

Une réflexion analogue poussa les deux navigateurs parisiens. En étudiant la carte des environs de Paris, ils virent que la Marne décrivait un grand circuit, en forme d'O ouvert, que personne ne voulait suivre. On préférait prendre par le canal Saint-Maur, qui réunit, par une ligne droite, les deux bouts de cette courbe démesurée. Évidemment, se dirent les aventureux canotiers, évidemment il y a un monde à découvrir sur le parcours de l'O, de Joinville à Gravelle. Allons-y voir ! Et ils y allèrent.

Ils firent preuve d'une certaine dose de courage, car ils bravaient, comme Colomb, les préjugés de leurs contemporains.

Il ne s'agissait de rien moins que d'un voyage au long cours de quatorze kilomètres.

Il fallait traverser des régions inexplorées & qui étaient retournées doucement à l'état sauvage.

Les chemins de halage, comme le constate le chroniqueur Théophile Gautier, s'étaient peu à peu effacés. N'étant pas rasées par les cordes de traction, les folles herbes aquatiques s'en donnaient à cœur joie. Çà & là l'eau & la rive se confondaient, empié-

tant l'un sur l'autre ; l'eau creusait de petites anses, la rive poussait des promontoirs mignons. Aux graminées qui descendent se mêlaient les joncs qui montent.

N'importe ! Rien n'arrêta les deux explorateurs, entraînés par la plus pure des passions, l'amour du pittoresque.

J'ignore quels souverains altérés de conquêtes, quel Ferdinand, quelle Isabelle, ont fait les frais de cette noble expédition.

J'ignore aussi quel jour, à jamais mémorable, les modernes Argonautes sont partis, suivis des vœux & salués du mouchoir des populations.

Tout ce que je sais, c'est que le navire qui les portait était baptisé de ce beau nom, l'*Hélioscaphe,* — la Barque du Soleil.

Ildefonse Rousset en était capitaine. Tenant son objectif braqué sur l'horizon, il se préparait à prendre possession, au nom de l'Art, de tous les sites curieux qu'ils allaient rencontrer.

Émile de la Bédollière tenait le livre de bord.

Il ne paraît pas, malgré la longueur de la traversée, qu'aucune révolte l'ait troublée en un seul moment. La Bédollière ne s'est pas mutiné contre Rousset, ni Rousset contre la Bédollière. Tous deux, animés de la même confiance, ont vogué vers leur but, bras dessus bras dessous.

Ils viennent de rentrer au port au milieu des acclamations. Et ils ont eu raison dans leur ambition, ils

ont tenu leur promesse : ils ont trouvé un monde !

Ce qu'ils rapportent de leur voyage, ce ne sont pas des êtres bizarres, tatoués & coiffés de plumes, ni de l'or en lingots, ni des plantes aux formes & aux propriétés inconnues, ni tout autre échantillon des pays visités. Mieux que tout cela, s'il vous plaît ! ils rapportent les pays eux-mêmes. — C'est ainsi que cela se passe maintenant ; quand vous ne voulez pas aller à la montagne, vous la forcez à venir à vous. Ce miracle, raté par Mahomet, est réalisé quotidiennement par la photographie, qui rapproche les distances bien plus que les chemins de fer, & qui jette devant nous, à tout moment, des régions lointaines qu'on mettrait une année à atteindre & plus de mille ans à parcourir.

Un splendide album de photographies, accompagné d'un texte explicatif, tel est le résultat de l'expédition des capitaines Rousset & de la Bédollière. A l'aide de ces planches, vous refaites en deux heures leur excursion de deux mois.

Donnons quelques échantillons de leurs découvertes.

D'abord, c'est *Bry-sur-Marne,* — un pays plus ignoré pour bien des gens que la capitale des Incas, — jolie petite ville qui cache à demi, derrière un rideau de feuillage, la série de ses maisons blanchettes, éparpillées à droite & à gauche de la rivière. A l'avant-plan quelques raies de cultures zèbrent le paysage & prouvent que les naturels du pays ne sont pas étrangers à l'art du labourage.

Suit une vue de la Marne de *Joinville à Champigny.* Un Daubigny tout fait. Élégant horizon noyé dans un brouillard léger, que percent les grêles & mélancoliques silhouettes de quelques peupliers isolés.

Joinville-le-Pont est un site exquis, que le hasard a composé mieux que toutes les combinaisons possibles. Au premier plan, la rivière, avec une grande langue de terre, hérissée d'herbes sauvages, qui s'allonge dans l'eau. Plus loin, un mêli-mêlo de maisons & de verdure d'une coquetterie ravissante. Çà & là quelques grands arbres pour diversifier la silhouette de l'ensemble. Le fleuve est sans ride, le ciel sans nuage, le calme paraît absolu ; je n'imagine pas de plus jolie Thébaïde.

Chennevières vous représente simplement un groupe pittoresque de lavandières, agenouillées au bord de l'eau, & frappant le linge de leurs battoirs. Un énorme massif protége de son ombre leur travail & leurs caquetages.

Voulez-vous voir *l'île de Chennevières* elle-même ? Rien de plus mystérieux ici que la rivière. Elle s'enfonse à travers des masses de verdure derrière lesquelles elle disparaît ; les nénuphars étalent leurs larges feuilles au bord de l'eau comme dans les endroits stagnants ; le sagittaire croise en paix sa feuille en fer de lance avec les roseaux & les prêles. Il semble que la Marne soit rentrée sous terre, cherchant l'inconnu. On se demande où peut aller une pauvre petite barque montée par une femme & un enfant, qu'on voit prête à quitter le rivage.

Notons encore le *port de Créteil,* lac magnifique, semé de petits îlots, & le poétique effet de soleil couchant qui termine le volume & qui vaut, à coup sûr, tous les soleils couchants de l'Amérique avec leurs splendeurs incendiaires.

J'en passe bien d'autres ! Gautier résume ainsi, dans son beau style de poëte, les trouvailles pittoresques du tour de Marne :

« Ce sont à chaque pas, ou plutôt à chaque coup de rame, mille accidents à faire prendre le crayon ou le pinceau à un artiste... A cette place l'eau profonde prend des tons de miroir noir ; à cette autre elle étale une mince gaze d'argent sur le sable qui affleure, ou bien elle se diamante de points brillants au soleil comme des écailles de poisson ; des canots amarrés découpent leurs coques élégantes contre les mousses veloutées de la rive... Une masure au toit de chaume darde sa fumée blanche entre les masses de feuillage ; un moulin obstrue une arche du pont ou coupe la rivière avec ses batardeaux, ses écluses, ses vannes, ses ronces verdies d'où pendent des barbes d'herbes ; des îles aussi désertes que celles de Robinson Crusoé divisent le courant & noient dans l'eau l'image renversée de leurs grands arbres ; des marches d'escaliers rustiques descendent au rivage ; des débarcadères abandonnés se disloquent au fil de l'eau, & leurs vieilles charpentes composent des premiers plans à souhait pour les peintres ; un bateau de tireur de sable reçoit à propos un rayon de soleil & produit un effet

charmant ; dans les petits bras que forment les îles, les feuillages s'enchevêtrent d'une rive à l'autre, & il faut, pour y passer, relever les branches au risque d'effrayer quelque bergeronnette ou quelque martin-pêcheur, qui file, coupant l'eau avec son aile de saphir : tout un monde de choses pures, calmes, fraîches, primitives, charmantes, épanouies dans le silence, l'abandon & la solitude, & dont il semble qu'on ait la virginité. »

Voilà le monde nouveau trouvé — sous les latitudes parisiennes — par MM. Ildefonse Rousset & Émile de Bédollière.

Les photographies de M. Rousset font vivre toutes ces merveilles pittoresques que la plume ne peut qu'indiquer. On ne peut rien voir de plus réussi que ses planches. Jusqu'ici la photographie paraissait malhabile à faire des paysages. Ils se desséchaient en passant par son objectif. Elle ne nous donnait que des sites en carton découpé, plantés d'arbres en filigrane ; elle accentuait chaque contour avec la plus monotone & la plus désespérante dureté ; elle faisait de la nature un spectacle d'ombres chinoises réduit à de pures silhouettes ; elle altérait les tons comme les formes & renversait toute l'échelle des valeurs dans ses effets de blanc & de noir, durement contrastés. M. Rousset, qui est un praticien amateur, — c'est-à-dire un photographe par amour, vraiment passionné pour son art, est parvenu enfin, à force de soins & de patience, à lui faire rendre les demi-teintes, les transi-

tions, les finesses & les harmonies qui ne semblaient pas à la portée de cette machine inintelligente. L'album de ses planches, si poétiques & si vaporeuses, restera comme un des tours de force du métier.

Quant au livre explicatif qu'y a cousu notre confrère Émile de la Bédollière, il petille de l'humour & de la gaieté qui distinguent cet heureux improvisateur de toasts & de chansons. Ajoutez que ce joyeux compagnon de voyage est un bénédictin pour l'érudition. Il vous raconte admirablement l'histoire des contrées qu'il vient de découvrir. Car elles ont une histoire ; leurs saharas ont été habités. Voyez-vous ce village ? Watteau y est mort. Remarquez-vous ce site ? Il a entendu les entretiens de Chilpéric Ier avec Grégoire de Tours. Cette vallée ombreuse s'appelle le Fonds-de-Beauté & non sans cause : Charles VII y donnait rendez-vous à Agnès Sorel. Dans cette presqu'île étaient campés, autrefois, les hordes des Bagaudes, qui se firent si bien battre par les légions romaines. Là Rabelais a écrit son *Pantagruel ;* là Henri III s'est montré à Sully dans le bel attirail que vous savez : « l'épée au côté, une cape sur les épaules, une petite toque sur la tête & un panier plein de petits chiens pendu à son cou par un large ruban. »

Bien que les bords de la Marne ne fassent plus guère parler d'eux, il paraît pourtant que ces solitudes offrent encore quelques ressources aux audacieux qui s'y hasardent. Les quelques indigènes qui y sont restés sont d'un naturel doux, & le pays est excellent comme

tous les pays primitifs. De la Bédollière nous recommande, entre autres, les écrevisses d'un nommé Robert, les fritures du père Edeline, & certain bichof que lui ont fait goûter de gracieuses sauvagesses de l'île des Vignerons. Bref, il paraît qu'on y vit à merveille moyennant, je suppose, quelques verroteries.

Les indigènes de Tour de Marne vont être envahis, sans aucun doute, par les artistes chercheurs de points de vue & les bourgeois avides de matelotes d'anguilles. Puisse le ciel protéger ces peuplades paisibles contre cette foule conquérante! Puisse-t-on ne pas leur apporter, ainsi qu'aux Indiens d'autrefois, la guerre, le pillage, la famine, la cherté des denrées, la hausse des loyers & autres bienfaits de la civilisation!

En attendant, quelle joie d'avoir trouvé ce pays vierge à quelques kilomètres de notre Paris si peu pittoresque, de notre nature qui n'est plus naturelle, de nos paysages qui semblent peints, de nos arbres en paletot, de nos chalets de carton, de nos allées bordées de crachoirs!

Je sais bien que la découverte de MM. Ildefonse Rousset & de la Bédollière leur sera contestée.

Quand ils avaient parlé de ces paysages nouveaux, on leur avait soutenu qu'ils ne pouvaient exister. Maintenant qu'ils les ont trouvés, on leur dira évidemment qu'ils étaient connus depuis longtemps.

Ils sont préparés à ces dénis de justice. Ils savent qu'il en est arrivé autant à leur prédécesseur Chris-

tophe Colomb, avec son Amérique. Trop heureux s'ils ne sont pas chargés de chaînes comme ce grand homme !

Hier, des envieux disaient déjà à de la Bédollière que rien n'était plus aisé que de trouver la Marne. Il leur fit une réponse qui mérite de passer à la postérité la plus reculée :

« Pourriez-vous, leur dit-il, faire tenir un œuf debout ? »

Ils essayèrent. Personne n'y réussit. Alors il cassa l'œuf & le fit tenir.

« C'est facile comme ça, crièrent-ils.

— Que n'y songiez-vous donc ? » répondit le hardi navigateur.

Quoi qu'il en soit, *le Tour de Marne* est aujourd'hui le livre en vogue, & au printemps sera le voyage à la mode.

JEAN ROUSSEAU.

L'OPINION NATIONALE. — 14 Mai.

Le printemps est enfin revenu. La fête éternelle du renouveau a commencé, jetant dans les cœurs les mêmes tressaillements, les mêmes ardeurs. Les plus rudes se sentent attendris ; les malheureux renaissent à l'espoir quand même ; les cuisants soucis disparais-

sent, au moins pour une heure, devant ce sourire divin du printemps. — Dieu ne veut point de peines éternelles.

Allez aux champs, pauvres détenus de l'atelier. Quittez vos demeures sombres & étroites, vos rues étouffées, & reposez-vous sous le ciel bleu. Faites provision d'air pur, en vos poitrines fatiguées. Voici la saison bénie où, chaque dimanche, Paris se vide comme une ruche trop pleine & se répand dans les bois d'alentour.

Les vrais amants de la nature s'en vont solitaires par les sentiers étroits, à la recherche de ces sites incomparables qui font à la grande ville une magnifique ceinture. D'autres, partis de grand matin, la ligne sur l'épaule, suivent le bord de l'eau. Ceux-là sont les vrais artistes. Ce sont eux qui ont découvert ce voyage enchanteur, vraie fête des yeux, qui s'appelle *le Tour de Marne,* & qui était resté jusqu'ici comme un secret entre eux, les canotiers d'amont & les paysagistes.

Un homme de goût a voulu consacrer au *Tour de Marne* un livre qui fût l'expression de son enthousiasme. Ce livre est un recueil des vues les plus séduisantes qu'on rencontre en ce charmant voyage. Il en a étudié les aspects les plus frappants aux diverses phases de la journée; il a cherché, en véritable artiste qu'il est, l'heure fugitive de « l'effet, » & c'est la nature ainsi surprise dans ses intimes splendeurs, inconnues des profanes, qu'il a repro-

duite par des photographies savantes, où il se sert du soleil comme un peintre de son pinceau.

Ces vues de la Marne sont rendues avec une finesse de nuances, une précision, une habile dégradation des plans, qui font de ces images héliographiques de véritables œuvres d'art. Il y a là des levers de soleil, des matinées brumeuses, des soleils couchants incomparables, où les peintres & les dessinateurs peuvent trouver d'excellentes indications pour leurs études.

Notre ami, M. Émile de la Bédollière, qui était du voyage, en a écrit le texte. Il y a mis son esprit, sa gaieté, son savoir. L'intérêt du récit s'unit donc à la beauté des paysages; cet album du *Tour de Marne* est le livre le plus charmant qu'on puisse mettre sur la table d'un salon, pour le délassement des heures inoccupées.

Parmi les photographies, nous citerons : *l'Ile d'Amour à Bry, De Joinville à Nogent, les Laveuses de Chennevières,* un vrai tableau de genre, & l'admirable *Soleil couchant* pris au confluent de la Marne & de la Seine.

M. I. Rousset publie, à la suite du *Tour de Marne,* & dans le même format, une série d'études photographiques qui formeront une collection précieuse pour les artistes.

Ch. Sauvestre.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS. — 1er Juillet.

Le prix de revient de la photographie a été jusqu'à présent le grand obstacle à sa vulgarisation. Nous ne savons par suite de quelles combinaisons M. Ildefonse Rousset a pu donner pour 40 francs un aussi charmant ouvrage que son voyage intitulé le *Tour de Marne*. Cela importe assez peu lorsque l'on feuillette les trente délicieux points de vue qui en ornent les pages : ce sont des levers de soleil, des moulins barrant la rivière, des îles plus verdoyantes, sinon plus désertes, que celle qu'habitait Robinson, des saules qui se mirent dans le cristal blond de la Marne, des lavandières qui jouent de la langue & du battoir à l'ombre de hauts peupliers d'Italie... & tout cela choisi par un artiste du goût le plus délicat, exécuté par le praticien le plus soigneux, & formant cent tableaux que les artistes les plus fins de l'école moderne signeraient des deux mains. Jamais la désignation : *Études photographiques,* n'a été plus légitimement employée.

BURTY.

LE MESSAGER DES THÉATRES ET DES ARTS.
2 Juillet.

Encore une publication dont nous ne pouvons dire trop de bien, c'est le livre illustré, intitulé le *Tour de Marne,* dû à la collaboration de MM. É. de la Bédollière & Ildefonse Rousset. Les photographies qui accompagnent le texte du célèbre écrivain sont de son collaborateur, un photographe d'aventure, il nous le dit du moins, & jamais rien d'aussi net n'illustrera un livre quelconque. — C'est joli au possible, c'est fait de main de maître; &, nous vous le déclarons franchement, monsieur Rousset, si tous nos photographes débutaient comme vous, la photographie serait incontestablement digne d'être appelée un art, & non pas un métier!... Et, du reste, avouons-le sincèrement, nous n'avons jamais eu dans l'esprit que la photographie fût un travail du hasard, car si le hasard était seul responsable des résultats, tout le monde ferait de même, & il n'y aurait point d'amélioration possible. Si donc il en est, parmi tous, qui, comme M. Rousset, arrivent à une supériorité incontestable, l'homme est pour quelque chose, assurément, dans le travail, dont la nature n'est point seule maîtresse!

JULES FERNANDY.

LA PRESSE. — 21 Juillet.

On avait bien souvent tenté d'illustrer les livres avec des photographies, & l'on n'y avait guère réussi : la photographie, opaque dans les noirs & sans variété dans les blancs, s'allie difficilement avec l'aspect des caractères typographiques. Les *fac-simile* de gravures ou de dessins frisaient le ridicule. A peine les bas-bleus du demi-monde osaient-ils risquer un portrait en tête d'une petite plaquette à couverture rose ou gris-perle. M. Ildefonse Rousset a prouvé, avec son *Tour de Marne,* qu'il n'y avait point de difficultés pour un homme de goût. Trente planches, nous devrions dire trente dessins d'après nature, ornent le texte & poussent la fatuité de la réussite jusqu'à s'étaler en têtes de chapitres & en culs-de-lampe. Ce sont des vues prises à chaque coude, du pont même d'un bateau. L'appareil est conduit par un artiste du sentiment le plus fin, en même temps que par un photographe habile, sur les berges de cette rivière charmante que les poëtes ont trop oubliée. Jamais on n'avait mieux réduit dans un cadre déterminé, de façon à leur faire exprimer l'aspect d'un véritable tableau, les berges envahies par les nénuphars, les roseaux à quenouilles, les saules aux scions verdoyants. Jamais les peupliers d'Italie ne s'étaient alignés avec d'aussi douces cadences, & ja-

mais, du moulin à eau qui forme le premier plan, l'œil n'avait été conduit aux collines bleues de l'horizon par des masses plus harmonieuses, plus variées & plus fines. Voilà qui crée une grande concurrence à ceux des paysagistes modernes qui croient que les éléments d'un paysage sont sur leur palette, & ne se préoccupent point d'en démêler la signification secrète, d'en traduire la muette éloquence ! Les *Études photographiques* de M. Ildefonse Rousset forment un album cent fois plus amusant, naïf, piquant, fécond en surprises, que l'œuvre de tel maître paysagiste médaillé, décoré, etc., etc., & aussi froid que sa peinture est terne. Chose étrange, ces vues si scrupuleusement précises semblent maniérer la nature & rappellent un peu les jolies manières noires des keepsakes anglais.

PH. BURTY.

LE JOURNAL DES DÉBATS. — 21 Août.

Je me souviens du temps où je ne voyais dans la photographie qu'une ennemie des plus dangereuses pour l'art. Je n'ai pas absolument changé d'avis : elle lui a fait du mal, & beaucoup. Quoiqu'elle ne la remplace que très-imparfaitement, elle a ruiné la gravure, qui ne se relèvera pas du coup qu'elle lui a

porté; elle a conduit nos peintres à faire, au lieu de tableaux, toutes ces reproductions exactes jusqu'à la minutie & plates de la nature qui inondent nos expositions. Tout cela reste vrai. Mais il est juste de dire cependant que, par ses procédés expéditifs & peu coûteux, elle a répandu une foule de renseignements & de documents qui, employés avec discrétion & discernement, peuvent être d'une grande utilité. Elle est un admirable instrument de vulgarisation. C'est à elle que nous devons toutes ces précieuses reproductions de dessins de maîtres, de monuments d'architecture, de manuscrits & d'inscriptions même. Qu'elle reste donc dans son rôle modeste; qu'elle abandonne, si elle l'a jamais eue, la prétention de supplanter l'art; qu'elle se contente d'être ce qu'elle est en effet, un miroir fidèle de la nature, de la réalité, & nous pourrons la remercier sans remords des légitimes satisfactions qu'elle donne à notre goût pour ces informations exactes que nous prisons si haut aujourd'hui.

Il en faut d'ailleurs convenir, l'art joue un certain rôle dans la photographie. S'il s'agit d'une figure, il faut la bien poser, la bien éclairer; s'il s'agit d'un paysage, il faut choisir le site, le point de vue. C'est ce que vient de prouver un amateur passionné & des plus habiles de photographie, M. Rousset, dans le magnifique volume que nous annonçons. M. Rousset s'est épris d'un coin de pays charmant entre tous, bien voisin de nous & que beaucoup de Parisiens

n'ont peut-être jamais vu, les bords de la Marne de Joinville à Gravelle. M. de la Bédollière a joint à ce recueil d'images photographiques un texte très-vivement écrit, plein de renseignements topographiques & historiques, de récits de pêche & de chasse, de légendes même (car nous avons des légendes si près de nous), celle entre autres du Martin-Pêcheur de l'île de Saint-Maur.

M. Rousset est plein de son sujet, & je ne sais s'il ne préfère pas sa chère Marne au Tibre et à l'Arno : « Le tour de Marne m'a tellement ravi, dit-il, que j'ai voulu communiquer mes impressions à tous les amis de la nature luxuriante & poétique. Le dessin, la gravure exigeaient des talents que je possède peu ou même que je ne possède pas, et entraînaient des lenteurs qui ne répondaient pas à mon impatience. Ils ont d'ailleurs l'inconvénient de trahir parfois la vérité, tandis que l'image photographique, si elle est prise en temps opportun & si la production en est entourée de tous les soins minutieux qu'elle nécessite, rend exactement les objets. Et voilà pourquoi je fais de la photographie. »

Ces soins minutieux & jaloux, M. Rousset les a pris. Ses photographies sont d'une grande beauté & surpassent de beaucoup ce que l'on voit tous les jours dans ce genre. Les sites sont choisis avec un goût & un tact parfaits. L'exécution est excellente & elle arrive parfois à un degré inouï de finesse. J'ai surtout remarqué : *les Tireurs de sable*, étude d'eaux

& de feuillages; *le Lever du soleil*, avec des lointains d'une délicatesse & d'une douceur exquises; *Bry-sur-Marne; le Pont de Joinville,* avec son beau massif de peupliers; *la Vue générale* & *le Moulin de Champigny;* la charmante *Ile de Charenton; le Bras de Chennevières; l'Ile des Vignerons,* avec ses arbres, d'une réussite d'exécution vraiment prodigieuse; enfin la planche qui termine le volume, *Soleil couchant,* vue prise au confluent de la Seine & de la Marne. Ici le paysage est peu important, mais le ciel nuageux, éclairé des derniers rayons, est d'un éclat & d'un effet extraordinaires.

Ce volume achevé, M. Rousset ne s'est pas arrêté : il publie des études photographiques par cahiers de quatre feuilles, qui paraissent deux fois par mois. Ce sont des études de paysages & de figures qui valent, comme exécution, les planches du *Tour de Marne*, mais qui sont plus variées & présentent à cet égard un intérêt plus général. Cette publication, avec sa liberté d'allures, peut rendre de véritables services. Mais il me semble que le plan que suit M. Rousset pourrait être avantageusement modifié. Chaque cahier se compose de quatre planches. Ne serait-il pas possible & convenable de consacrer une de ces planches à la reproduction de ces objets d'art classique que la photographie rend dans la perfection : statue, figurine ou bas-relief; monument d'architecture, dessin de maître ou même gravure rare? Notre réclamation en faveur de l'art est, on le voit,

bien modeste, & il serait très-aisé, croyons-nous, d'y faire droit. Sans aller plus loin, les collections de Paris sont très-riches en œuvre simportantes & peu connues, que les possesseurs, rassurés par le talent de M. Rousset, mettraient certainement à sa disposition. Ce n'est qu'un souhait que nous formons, une idée que nous indiquons. Que M. Rousset l'étudie & le mûrisse, & nous croyons qu'il pourrait ainsi rendre de grands services à l'art & doubler les chances de succès que mérite son intéressante publication.

CHARLES CLÉMENT.

LE CONSTITUTIONNEL. — 28 Août.

Tout le monde a vu & personne n'a oublié le charmant volume intitulé : *le Tour de Marne,* qui fut le grand succès de la dernière saison d'étrennes. Deux amis, deux rêveurs, avaient parcouru ce petit monde enchanté qui s'étend entre Joinville & Créteil, dans un repli de la Marne ; l'un par la plume, l'autre par la reproduction des sites les plus aimables, ils voulurent fixer & nous communiquer leurs impressions de touristes dans la banlieue de Paris. Le récit, sous cette double forme, nous séduit tous.

Ce livre apportait avec lui, d'ailleurs, une petite révolution dans les usages & coutumes de la librairie *illustrée*. Inaugurant avec une certaine audace une application nouvelle d'un procédé merveilleux, les auteurs ne sollicitèrent le secours d'aucun dessinateur pour *illustrer* leur voyage. L'un d'eux, M. Ildefonse Rousset, compléta les contes de M. É. de la Bédollière en photographiant une trentaine de vues de la Marne, si douce & si pittoresque en ce court trajet.

Ces photographies, exécutées par un amateur homme de goût & d'une habileté pratique tout à fait supérieure, ont toute la transparence, toute la profondeur, toute l'harmonie des meilleures compositions originales. Les plans s'y succèdent en perspectives infinies, le ciel y déploie ses caprices de lumière & ses mouvements de nuées avec une variété inépuisable.

Aussi l'admiration du public vient-elle de nécessiter une nouvelle édition de cet aimable livre. D'autre part, M. Ildefonse Rousset vient d'entreprendre une autre publication sous le titre d'*Études photographiques,* paraissant par livraisons périodiques. Chaque livraison contient quatre épreuves. Le goût qui préside au choix des motifs est tel, qu'on croirait volontiers à une reproduction de tableaux plutôt qu'à des études d'après nature. Ces vues réunissent donc le charme de l'œuvre d'art à l'accent de nature qui fait le charme de la photographie. Elles ont tout à la fois la précision minutieuse du détail & la largeur des ensembles.

M. I. Rousset appelle cette nouvelle série des *Études,* &, en effet, ce sont d'excellentes études que les peintres de paysage consulteront avec fruit & que les amateurs regarderont toujours avec plaisir. Les uns y apprendront à voir la nature sous son angle pittoresque, les premiers y rencontreront des phénomènes des plus curieux, des effets imprévus, des fuites de perspectives d'une légèreté & d'une vérité singulières, des transitions de plans étonnantes succédant à des premiers plans d'un touffu & d'une vigueur de détails admirables. Le même succès qui a rendu *le Tour de Marne* célèbre nous paraît donc réservé aux *Études photographiques.*

Ernest Chesneau.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Opinion de la Presse sur le Tour de Marne.

869. ROUSSET, IDELFONSE & EMILE DE LA BEDOLLIERE. *Le Tour de Marne, decrit et photographie*. Paris: Librairie Internationale, 1865
Originally published in 1864, this is the second edition. Another work by Rousset is included in the Truthful Lens, no. 140, which states: "the landscapes were influenced by the Barbizon School aesthetics yet they are not slavish imitations". As Lucien Goldschmidt points out, the work of Rousset is close in feeling to that of Meryon or Corot - "the first masters of photography [including Rousset] can be ranked the equals of the great graphic masters of the time". - T. L., p.3. This second edition is of particular interest in that it has an extensive section on "Opinions de la presse sur Le Tour de Marne". Not in the NUC.
8vo, orig. marbled boards, calf spine. (iv)+208 pp. with 9 mounted albumen landscape photos on printed mounting. Scattered light foxing.

62. GRAY, THOMAS, *Poems and Letters*.
lst Chiswick Press edn., 1863, folio, full calf. Illustrated with three landscape photographs and one art reproduction. (Incunabula 188).

63. REEVE, LOVELL (editor) & ERNST EDWARDS (photog.). *Portraits of Men of Eminence in Literature, Science and Art with Biographical Memoirs*. The photographs from life, by Ernst Edwards. London: Lovell Reeve & Co., 1863, 1864, 1865
A fine run of this early compendium of photographic portraits; it ultimately ran to a total of six volumes, though all six volumes together are rarely met with. Originally published in monthly parts of 3 portraits each with approximately 18 pp. of text. Vols I and II each containing 24 portraits, 8.8 x 6.8 cm. were published by Lovell Reeve in 1863 and 1864